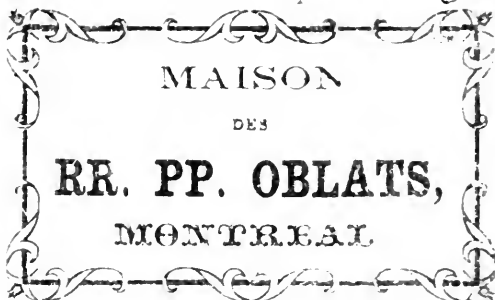


histoire. Rouano, 121



MAISON

DES

RR. PP. OBLATS,

MONTREAL

HISTOIRE ANCIENNE DES EGYPTIENS, DES CARTHAGINOIS, DES ASSYRIENS, DES BABYLONIENS, DES MEDES ET DES PERSES, DES MACEDONIENS, DES GRECS.

Par M. ROLLIN, ancien Recteur de l'Université de Paris, Professeur d'Eloquence au Collège Roial, & Associé à l'Académie Roiale des Inscriptions & Belles-Lettres.

TOME ONZIEME.

Universitäts *Seconde Partie*

BIBLIOTHECA

Ottaviansis



PÈRES OBLATS

EGLISE ST. PIERRE

A PARIS,

Chez la Veuve ESTIENNE, Libraire
 rue saint Jacques, vis-à-vis la rue
 du Plâtre, à la Vertu.

M. DCC. XXXVII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

J.-L. Bergerin. O.M.I.

D

57

.R64

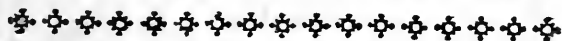
1731

v. 11/2

Call this



SUITE DU LIVRE VINGT-TROISIÈME.



CHAPITRE PREMIER.

ARTICLE CINQUIÈME.

Des Batailles.



LEST TEMS de faire sortir nos troupes de leur camp, soit Grecs soit Romains, & de les mettre en campagne pour en venir aux mains avec les ennemis.

§. I.

C'est du Général principalement que dépend le succès des batailles.

C'EST ICI que paroît le mérite guerrier dans toute son étendue. Pour juger si un Général étoit digne de ce nom, les Anciens examinoient la conduite qu'il avoit gardée dans une bataille. Ils n'en attendoient pas le succès du nombre des troupes qui ne sert souvent qu'à embarrasser, mais de sa prudence & de son courage, cause & garant de la victoire. Ils le regardoient comme l'ame de l'armée,

qui en règle les mouvemens , à la voix de qui tout obéit , & dont , pour l'ordinaire , la conduite bonne ou mauvaise entraîne le gain ou la perte d'une bataille. Tout étoit desespéré chez les Carthagiinois lorsque Xanthippe le Lacédémonien y arriva. Sur le récit qu'on lui fit de ce qui s'étoit passé dans le combat , il en attribua le mauvais succès uniquement à l'incapacité des Chefs ; & il le fit bien voir. Il n'avoit amené avec lui ni infanterie , ni cavalerie , mais il savoit en faire usage. Tout changea en peu de tems , & l'on connut qu'une bonne tête vaut mieux que cent mille bras. Les trois défaites des Romains par Annibal leur montrèrent quelles étoient les suites d'un mauvais choix. La guerre contre Persée avoit traîné en longueur pendant trois ans par la faute des trois Consuls qui en avoient été chargés : Paul Emile la termina glorieusement en moins d'une année. C'est dans ces occasions qu'on sent quelle différence il y a entre un homme & un homme.

Le premier soin d'un Général , & qui demande un grand fond de jugement & de prudence , est d'examiner s'il est à propos ou non de donner une bataille : car les deux partis peuvent être également dangereux. Mardonius périt misérablement avec son armée de trois cens mille hommes , pour n'avoir pas suivi le conseil d'Ar-

tabaze qui l'exhortoit à ne point donner de combat , & à employer plutôt l'or & l'argent contre les Grecs que le fer. Ce fut contre l'avis du sage Memnon que les Généraux de Darius engagèrent la bataille du Granique , qui porta le premier coup à l'empire des Perses. L'aveugle témérité de Varron , malgré les remontrances de son Collègue & les avis de Fabius , précipita la République dans la malheureuse journée de Cannes , au lieu qu'un délai de quelques semaines auroit peut-être ruiné Annibal pour toujours. Persée au contraire manqua l'occasion de battre les Romains , pour n'avoir pas profité de l'ardeur de son armée , & ne les avoir pas attaqués brusquement après la défaite de leur cavalerie qui avoit jetté le trouble & la consternation dans leurs troupes. César étoit perdu après la journée de Dyrrhachium , si Pompée eût sù profiter de son avantage. Il y a des instans décisifs pour les grandes entreprises. L'important est de prendre sagement son parti , & de saisir le moment favorable , ^a qui ne revient plus quand

^a Si in occasionis momento , cujus prætervolutur opportunitas , cunctatus paulum fueris , ne-

on l'a manqué : & le tout dépend ici de la prudence du Général. Il ^a y a un partage de soins & de devoirs dans l'armée. La tête ordonne , les bras exécutent. *Ne songez* , ^b disoit Othon à ses soldats , *qu'à vos armes & à combattre vaillamment ; laissez moi le soin de prendre de justes mesures , & celui de conduire votre valeur.*

§. II.

Soin de consulter les dieux & de haranguer les troupes avant le combat.

C'EST dans le moment de donner une bataille que les Anciens se croioient le plus obligés de consulter les dieux, & de se les rendre favorables. Ils les consultoient par le vol ou le chant des oiseaux ; par l'inspection des entrailles des bêtes immolées , par la manière dont mangeoient les poulers sacrés , & par d'autres choses pareilles. Ils travailloient à se les rendre propices par les sacrifices , par les vœux , par les prières. Plusieurs d'en-

quicquam mox amissam
querras. Liv. l. 25. n. 38.

^a Divita inter exercitum
ducesque munia. Militi-
bus cupido pugnandi con-
venit ; duces providendo,

consultando . . . profunt.
Tacit. Hist. lib. 3. cap. 20.

^b Vobis arma & animus
sit : mihi consilium & vir-
tutis vestræ regi in re
linquite. Ib. l. 1. cap. 84.

tre les Généraux, surtout dans les premiers tems, s'acquittoient de ces devoirs de bonne foi, & avec des sentimens religieux, qu'ils poufloient quelquefois jusqu'à une superstition puérile & ridicule : d'autres les méprisoient dans le fond de l'ame, ou même s'en moquoient ouvertement ; & l'on ne manquoit pas d'attribuer à ce mépris irréligieux les malheurs que souvent leur ignorance ou leur témérité leur attiroient. Jamais Prince ne témoigna plus de respect pour les dieux que le grand Cyrus. Près de fondre sur Crésus, il entonne l'hymne du combat, & toute l'armée y répond par de grands cris, en invoquant le dieu de la guerre. Paul Emile, avant que de combattre contre Persée, immola de suite à Hercule jusqu'à vingt beufs, sans trouver dans toutes ces victimes aucun signe favorable : ce ne fut qu'au vingt & unième qu'il crut en voir qui lui promettoient la victoire. Nous avons aussi des exemples contraires. Epaminondas, non moins brave mais moins superstitieux que Paul Emile, voyant qu'on vouloit l'empêcher de donner la bataille de Leuctres en lui annonçant de mau-

vais augures , répondit par un vers d'Homère , dont le sens est : *Il n'y a qu'un seul bon augure, qui est de combattre pour sa patrie.* Un Consul Romain , déterminé absolument à combattre l'ennemi dès qu'il en approcheroit , se tint , pendant tout le voyage , bien clos & couvert dans sa litière , pour ne point voir de mauvais augure qui pût rompre son dessein. Un autre fit plus , & voiant que les poulets ne mangeoient point , il les jeta dans la mer , en disant : *Qu'ils boivent donc , puisqu'ils ne veulent pas manger.* Ces exemples d'irréligion étoient rares ; & le sentiment contraire prévaloit. Il y avoit , sans doute , de la superstition dans plusieurs de ces cérémonies : mais les sacrifices , les vœux , les prières , qui précédoient toujours les batailles , étoient une preuve qu'on n'en attendoit le succès que de la Divinité qui seule en dispoit.

Après avoir rendu ces devoirs aux dieux , on se tournoit du côté des hommes , & le Commandant exhortoit ses soldats. C'étoit une coutume généralement établie chez tous les peuples , de haranguer les troupes avant le combat ; & cette coutume étoit fort

raisonnable , & pouvoit contribuer beaucoup à la victoire. Il est juste , quand on est près de marcher contre les ennemis , & d'en venir aux mains , d'opposer à la crainte de la mort qui paroît pour lors prochaine des motifs puissans , & capables , sinon d'étouffer entièrement cette crainte gravée dans le fond de la nature , du moins de la combattre & de la vaincre. Ces motifs , tels que sont l'amour de la patrie , l'obligation de la défendre au prix de son sang , le souvenir des victoires passées , la nécessité de soutenir l'honneur de la nation , l'injustice d'un ennemi violent & cruel , le danger où se trouveront exposés les peres , les meres , les femmes , les enfans des soldats : ces motifs , dis-je , & beaucoup d'autres pareils , représentés par la bouche d'un Général qu'on aime & qu'on respecte , peuvent faire une forte impression sur l'esprit des soldats. L'éloquence militaire consiste moins dans les paroles , que dans un certain air d'autorité qui impose , & encore plus dans l'ineffable avantage d'être aimé des troupes,^a qui peut en tenir lieu.

^a Caritatem paraverat in *Agricol. cap. 16.*
loco auctoritatis. Tacit. |

*Xenoph. in
Cyrus. l. 6. 3.
pag. 84.*

Ce n'est pas, comme le remarque Cyrus, que de pareilles harangues puissent changer en un moment leur disposition, & de timides & lâches que seroient les soldats, les rendre tout-à coup hardis & intrépides : mais elles réveillent, elles animent le courage qui leur étoit naturel, & y ajoutent une nouvelle force & une nouvelle vivacité.

Pour juger sainement de la coutume de haranguer les troupes généralement & constamment employée chez tous les Anciens, il faut le transporter dans les siècles où ils vivoient, & faire une attention particulière à leurs mœurs & à leurs usages.

Les armées chez les Grecs & chez les Romains, étoient composées des mêmes citoyens, à qui dans la ville & en tems de paix on avoit coutume de communiquer toutes les affaires. Le Général ne faisoit dans le camp ou sur le champ de bataille, que ce qu'il auroit été obligé de faire à la Tribune des Harangues. Il honoroit ses troupes, & attiroit leur confiance & leur affection, en leur faisant part de ses desseins, de ses motifs, de ses moïens. Par là il intéresse le soldat

au succès. Le spectacle seul des Généraux, des Officiers, des Soldats assemblés, leur communiquoit à tous un courage & une ardeur réciproque. C'est l'effet de toutes les assemblées : elles réveillent, elles remuent. Chacun se pique d'y faire bonne contenance, & oblige son voisin à l'imiter. On se rassure dans sa crainte par la valeur des autres. La disposition des particuliers devient celle de tout le corps, & donne le ton aux affaires.

Il y avoit des occasions importantes, où il étoit plus nécessaire de réveiller la bonne volonté & le zèle du soldat : lors, par exemple, qu'il falloit faire une marche difficile & forcée, pour se tirer d'une situation fâcheuse, ou pour en prendre une plus commode : lorsqu'on avoit besoin de courage, de patience, de constance pour supporter une disette, un manquement de choses nécessaires, un état pénible à la nature : lorsqu'on songeoit à tenter une entreprise difficile, périlleuse, mais très utile par le succès : lorsqu'il falloit consoler, rassurer, ranimer après un échec : lorsqu'il s'agissoit de faire une retraite hazardeuse à la vue de l'ennemi, ou

dans un pays dont il étoit maître : enfin lorsqu'il ne falloit plus qu'un généreux effort pour terminer une guerre , ou une entreprise importante.

Dans ces occasions & d'autres semblables , les Généraux ne manquoient jamais de parler publiquement aux troupes , pour sonder leurs dispositions par les acclamations plus ou moins fortes ; pour les informer des raisons qu'on avoit de prendre tel ou tel parti , & les y faire entrer ; pour dissiper les faux bruits qui exagéroient les difficultés , & abbattoient le courage ; pour leur faire envisager les remèdes qu'on préparoit à leurs maux , & le succès qu'on en espéroit ; pour les instruire des précautions qu'on avoit à prendre , & des motifs de ces précautions. Le Général avoit intérêt de flater le soldat en lui faisant confiance de ses desseins , de ses craintes , de ses expédiens , afin de l'engager à y prendre part , & d'agir de concert avec son Général , & par les mêmes motifs. Ce Général , au milieu de ses soldats , qui tous étoient , comme lui , non seulement membres de l'Etat , mais admis à partager l'autorité du gouvernement , se regar-

doit comme un pere au milieu de sa famille.

On a de la peine à comprendre comment il se pouvoit faire entendre des troupes. Il faut se souvenir que chez les Grecs & les Romains les armées étoient peu nombreuses. Celles des premiers n'alloient guères pour l'ordinaire qu'à dix ou douze mille hommes ; & celles des Romains rarement au double , je ne parle pas des derniers tems. Les Généraux s'y faisoient entendre , comme les Orateurs se faisoient entendre dans la place publique , où étoit la Tribune aux Harangues. Le peuple n'entendoit pas tout : mais néanmoins tout le peuple étoit instruit à Rome & à Athènes , tout le peuple délibéroit & decidoit , & personne ne se plaignoit de n'avoir pas entendu. Il suffisoit que les plus anciens , les plus considérables , les principaux des manipules & des chambres se trouvassent à la harangue , dont ensuite ils rendoient compte aux autres.

On voit dans la colonne Trajane l'Empereur haranguant les troupes de dessus un tribunal de gazon élevé au dessus de la tête des soldats , les prin-

cipaux Officiers autour de lui sur la plate - forme , & la foule répandue tout autour. On ne sauroit croire combien peu de place occupe une multitude d'hommes sans armes , qui se tiennent debout , & qui se pressent : car les harangues ordinaires se faisoient dans le camp au soldat tranquille & desarmé. D'ailleurs on s'accoutumoit de jeunesse à parler dans l'occasion avec une voix forte & distincte.

Quand les armées étoient plus nombreuses , & qu'on étoit près de donner le combat , il y avoit une manière de haranguer les troupes qui étoit fort simple & fort naturelle. Le Général , monté à cheval , parcourroit les rangs , & disoit quelques mots aux différens Corps pour les animer. Alexandre en usa ainsi à la bataille ^a d'Issus. Darius , ^b à celle d'Arbelles , fit à peu près la même chose , mais d'une manière différente. De dessus son char il harangua

^a Alexander ante prima signa erat . . . cūque agnō obequitaret, varia oratione , ut cupisset animis aptu verat, milites alloquebatur. *Q. CURT.* lib. 3. cap. 10.

^b Darius , sicut curru eminebat, dextera levante ad circumstantium agmina oculos manique circumferens &c. *Q. CURT.* lib. 4. cap. 14.

ses troupes , tournant les yeux & les mains vers les Officiers & les soldats qui l'environnoient. Ni l'un ni l'autre sans doute ne pouvoient être entendus que de ceux qui étoient le plus près d'eux : mais ceux-ci faisoient bientôt passer le gros de leurs discours au reste de l'armée.

Justin , abrégiateur de Trogue Pompée , excellent historien qui vi-voit du tems d'Auguste , rapporte entier une harangue , que son auteur met dans la bouche de Mithridate. Elle est fort longue , ce qui ne doit pas paroître étonnant , parce que Mithridate ne la fait pas dans le moment d'une bataille , mais simplement pour animer ses troupes contre les Romains qu'il avoit déjà vaincus en plusieurs combats , & qu'il songeoit encore à attaquer de nouveau. Son armée étoit de près de trois cens mille hommes , & composée de vingt deux nations différentes , qui avoient chacune leur langue particulière , & Mithridate les savoit toutes , de sorte qu'il n'avoit pas besoin de truchemens pour leur parler. Justin , en rapportant la harangue dont il s'agit , dit simplement que Mithridate convo-

*Justin. lib-
38. cap. 4-7.*

qua l'assemblée des soldats : *Ad concionem milites vocat*. Mais comment s'y prit-il pour se faire entendre à ces vingt-deux nations ? Répéta-t-il à chacune d'elles le long discours qui est rapporté dans Justin ? Cela n'est pas vraisemblable. Il seroit à souhaiter que l'Historien se fût expliqué plus clairement, & nous eût donné quelque lumière sur ce point. Peut-être se contenta-t-il de parler lui-même à sa nation, & d'instruire les autres de ses vûes & de ses desseins par des truchemens.

*Liv. lib. 30.
n. 33.*

Annibal en usa de la sorte. Près de donner la bataille contre Scipion en Afrique, il crut devoir exhorter ses troupes : & comme tout étoit différent entr'elles, langage, coutumes, loix, armes, vêtemens, intérêts, il employa aussi différens motifs pour les animer.

» Aux troupes auxiliaires, il pro-
 » posa une récompense présente &
 » une augmentation de solde sur le
 » butin qu'on feroit. Il réveilla les
 » sentimens de haine particuliers &
 » naturels aux Gaulois contre les Ro-
 » mains. Pour les Liguriens, qui ha-
 » bitoient un pays de montagnes après

» & stériles , il leur montra les cam-
 » pagnes fertiles de l'Italie comme le
 » fruit de leur victoire. Il représenta
 » aux Maures & aux Numides la dure
 » & violente domination de Masinif-
 » sa , à laquelle ils seroient soumis
 » s'ils étoient vaincus. Il anima ainsi
 » ces différentes nations , par diffé-
 » rentes vûes de crainte & d'espéran-
 » ce. Quant ^a à ce qui regarde les
 » Carthaginois, tout fut mis en usage
 » d'une manière vive & touchante : le
 » danger de leur patrie , leurs dieux
 » pénates , les tombeaux de leurs an-
 » cêtres , l'épouvante & la consterna-
 » tion de leurs peres & meres , de
 » leurs femmes , de leurs enfans ; en-
 » fin le sort de Carthage , que le suc-
 » cès de la bataille alloit ou ruïner &
 » réduire pour toujours à l'esclavage ,
 » ou rendre maitresse de l'univers ,
 » tout étant extrême dans ce qu'elle
 » avoit à craindre ou à espérer. « Voi-
 » la un fort beau discours. Mais com-
 » ment se fit-il entendre à ces diverses
 » nations ? Tite Live le marque. Il par-

a Carthaginienſibus mœ- niâ patriæ , dii penates , ſepulcra majorum , libe- ri cum parentibus conju- gesque pavidæ , aut exci-	dium ſervitiumque , aut imperium orbis terrarum; nihil aut in metum , aut in ſpem medium oſtenta- tur.
--	--

la lui-même aux Carthaginois , & chargea les Chefs de chaque nation de leur parler en conformité de ce qu'il leur avoit dit.

De même le Général assembloit quelquefois les Officiers de son armée , & après leur avoir exposé ce qu'il souhaitoit qu'on dît aux troupes de sa part , il les renvoioit chacun dans leurs Corps ou dans leurs Compagnies , pour leur faire le rapport de ce qu'ils avoient entendu , & pour les animer au combat. Arrien le marque 3. pag. 117. en particulier d'Alexandre le Grand avant la fameuse bataille d'Arbelles.

§. I I I.

*Manière de ranger les armées en bataille ,
& de donner le combat.*

LA M A N I È R E de ranger les armées en bataille n'étoit pas uniforme chez les Anciens , & elle ne pouvoit pas l'être , parce qu'elle dépend des circonstances qui varient à l'infini , & demandent par conséquent divers arrangemens. L'infanterie , ordinairement , étoit placée au centre sur une ou plusieurs lignes , & la Cavalerie sur les deux ailes.

A la bataille de Thymbrée, toutes les troupes de Crésus, tant de pié que de cheval, étoient rangées sur une même ligne, & avoient trente hommes de profondeur: excepté les Egyptiens, dont le nombre montoit à six vingts mille hommes. Ils étoient partagés en douze gros Corps ou bataillons quarrés de dix mille hommes chacun, qui avoient cent hommes de front, & autant de profondeur. Il ne fut pas possible à Crésus de leur faire changer cet arrangement auquel ils étoient accoutumés; ce qui rendit inutile la plus grande partie de ces troupes qui étoient les meilleures de l'armée, & ne contribua pas peu à la perte de la bataille. Les troupes Persannes combattoient ordinairement sur vingt-quatre de hauteur. Cyrus, à qui il importoit de former le plus grand front qu'il lui seroit possible pour ne pas être envelopé par les ennemis, dédoubla ses files, & les mit sur douze de hauteur seulement. On fait quel fut le succès de ce combat.

Dans la bataille de Leuctres, les Lacédémoniens, qui avoient tant de leurs propres troupes que de celles des Alliés, vingt-quatre mille hom-

*Xenoph. in
Cyclop. l. 6.
pag. 158. &c.*

*Xenoph. hist.
lib. 6. p. 596.
&c.*

mes d'infanterie & seize cens chevaux, étoient rangés sur douze de hauteur; & les Thébains sur cinquante, quoiqu'ils n'eussent que six mille fantassins, & quatre cens chevaux. Cela paroît contre les règles. Le dessein d'Epaminondas étoit de tomber d'abord avec tout le poids de son épais bataillon sur la phalange des Lacédémoniens, bien sûr, que s'il pouvoit l'enfoncer, tout le reste de l'armée seroit bientôt mis en déroute. Et en effet c'est ainsi que la chose arriva.

*Tome VI.
pag. 29. &c.
Polyb. lib.
17 pag. 764.
767.
Id. lib. 12.
pag. 664.*

J'ai fait ailleurs la description de la phalange Macédonienne, si célèbre chez les Anciens. Elle se divisoit ordinairement, selon Polybe, en dix Corps, dont chacun étoit composé de seize cens hommes, rangés sur cent de front, & seize de profondeur. Quelquefois on doubloit ou l'on dédoubloit ce dernier nombre selon l'exigence des cas. Le même Polybe donne à un escadron huit cens chevaux, rangés pour l'ordinaire sur cent de front, & sur huit de hauteur: il parle de la Cavalerie Persanne.

Pour ce qui regarde les Romains, leur coutume de ranger l'infanterie

sur trois lignes dura assez longtems , & fut assez uniforme. Entr'autres exemples , celui de la bataille de Zama entre Scipion & Annibal peut suffire pour nous donner une juste idée de la manière dont les Romains & les Carthaginois rangeoient leurs troupes.

Scipion plaça les Hastaires a la première ligne , laissant des intervalles entre les Cohortes. Il mit à la seconde les Princes , postant leurs Cohortes , non vis-à-vis les espaces de la première ligne , comme c'étoit la coutume chez les Romains , mais derrière les Cohortes des Hastaires , laissant des intervalles qui enfiloiént ceux de la première ligne ; & cela à cause du grand nombre d'éléphans qui étoient dans l'armée ennemie , auxquels on vouloit laisser un passage libre. Les Triaires étoient sur la troisième ligne , & formoient comme un corps de réserve. La Cavalerie étoit répandue sur les deux ailes : celle d'Italie à la gauche , commandée par Lélius ; celle des Numides à la droite , commandée par Masinissa. Il jeta dans les espaces de la première ligne des armés à la légère , & leur donna ordre de com-

mencer le combat , de manière pourtant que s'ils étoient poussés , ou ne pouvoient soutenir le choc des éléphans , ils se retirassent , ceux qui courroient le mieux , derrière toute l'armée par les intervalles directs , & ceux qui se verroient envelopés , par les espaces de traverse à droite & à gauche.

Pour ce qui est de l'autre armée , plus de quatre - vingts éléphans en couvroient le front. Annibal plaça ensuite les étrangers soudoiés , au nombre d'environ douze mille Liguriens , Gaulois , Baléares , Maures : derrière cette première ligne, les Afriquains & les Carthaginois. C'étoit l'élite de son armée , & il les destinoit pour tomber sur l'ennemi quand il seroit fatigué & affoibli par le combat : & à la troisième ligne , qu'il éloigna de la

*Plus d'un
stade.*

seconde de plus de cent pas , les troupes qui étoient venues d'Italie avec lui , auxquelles il ne se fioit pas , parce qu'elles avoient été arrachées par force de leur pays , & qu'il ne savoit s'il devoit les regarder comme ennemies ou alliées. Il mit sur l'aile gauche la cavalerie des alliés Numides , & sur la droite celle des Carthaginois.

Je ferois souhaiter que Polybe ou Tite Live nous eussent marqué quel étoit le nombre des troupes de part & d'autre, & quelle profondeur les Généraux leur avoient donnée en les rangeant en bataille. Dans la bataille de Cannes, qui précéda celle-ci de quelques années, il n'est fait nulle mention des Hastaires, des Princes, des Triaires, qui formoient ordinairement les trois lignes de l'armée Romaine. Tite Live, sans doute, la suppose comme une chose d'usage, & connue de tout le monde.

Il étoit assez ordinaire, sur tout à certains peuples, de jeter de grands cris, & de fraper de leurs épées sur leurs boucliers, en s'avancant vers l'ennemi pour l'attaquer. Ce bruit, joint à celui des trompettes, étoit fort propre à étouffer en eux par une sorte d'étourdissement toute crainte du danger, & à leur inspirer un courage & une hardiesse qui n'envisageoit plus que la victoire, & bravoit la mort.

Quelquefois les troupes alloient à pas lent & de sang froid au combat : quelquefois, quand elles approchoient de l'ennemi, elles s'élançoient contre lui avec impétuosité par une

*Herod. lib.
7. cap. 208.*

course rapide. Nous avons vû de grands hommes partagés de sentimens sur ces deux sortes d'attaques. A la journée des Thermopyles l'espion de Xerxès trouva les Spartiates qui se préparoient au combat en peignant leurs chevelures. Jamais pourtant danger ne fut plus grand. Cette bravade ne convenoit qu'à des soldats déterminés, comme ceux-là, à vaincre ou à périr : d'ailleurs c'étoit leur coutume ordinaire.

Les armés à la légère commençoient ordinairement l'action, & lançoient leurs traits, leurs flèches, leurs pierres contre les éléphans s'il y en avoit, ou contre les chevaux, ou contre l'infanterie, pour tacher d'y jeter le desordre ; après quoi ils se retiroient à travers les vuides de leurs troupes derrière la première ligne, d'où ils continuoient leurs décharges par dessus la tête des soldats.

Les Romains commençoient le combat par lancer leurs javelots contre l'ennemi, puis ils en venoient aux mains ; & c'étoit là où paroissoit le courage, & où se faisoit le grand carnage.

Quand on étoit venu à bout d'enfoncer

foncer l'ennemi, & de le mettre en fuite, le grand danger étoit, comme il l'est encore, de le poursuivre avec trop d'ardeur, & d'oublier ce qui se passoit dans le reste de l'armée. Nous avons vû que la perte de la plupart des batailles venoit de cette faute, d'autant plus à craindre qu'elle paroît venir de bravoure & de courage. Lélius & Masinissa, dans la bataille de Zama, après avoir mis en desordre & en fuite les ennemis, ne se livrèrent pas à une ardeur indiscrete; mais revenant promptement de la poursuite, ils rejoignirent le gros, & tombant sur les derrières d'Annibal, ils passèrent au fil de l'épée la plus grande partie de ses phalanges.

Lycurgue avoit ordonné, qu'après avoir assez poursuivi l'ennemi pour *Plut in Ly-
chrg. p. 162* s'assurer la victoire, on cessât de le faire; & cela pour deux raisons. La première, parce que faisant la guerre Grecs contre Grecs, l'humanité demandoit qu'on ne poussât pas à toute outrance des peuples voisins, & en quelque sorte compatriotes, & qui par la fuite s'avouoient vaincus. La seconde, parce que les ennemis, comptant sur cette coutume, étoient

portés à mettre leur vie en sûreté par la retraite , plutôt qu'à s'opiniâtrer au combat , où ils favoient qu'il n'y avoit point de quartier à espérer pour eux.

Il faut que l'attaque d'une armée par les flancs & par les derrières soit bien avantageuse , puisque dans la plupart des batailles elle est ordinairement suivie de la victoire. Aussi voit-on, dans tous les combats, que le principal soin des habiles Généraux étoit de se mettre en sûreté contre ce danger.

On a dû être étonné de voir si peu de Cavalerie dans l'armée Romaine : trois cens chevaux pour quatre ou cinq mille hommes de pié. Il est vrai qu'ils faisoient un excellent usage du

*Liv. lib. 3.
v. 62.*

peu qu'ils en avoient. Tantôt ils fau-
roient par terre , & combattoient à
pié , leurs chevaux étant accoutumés
à demeurer cependant immobiles.

*Id. lib. 26.
v. 4.*

Tantôt ils recevoient en croupe des
fantassins armés à la légère , qui des-
cendoient de cheval & y remontoient

*Id. lib. 8.
v. 30.*

avec une vitesse admirable. Quel-
quefois les Cavaliers lâchoient leurs
chevaux à toute bride contre les enne-
mis , qui ne pouvoient en aucune

forte soutenir une si violente attaque. Mais enfin tout cela se réduisoit à peu de chose , & nous avons vû que la supériorité d'Annibal dans ses quatre premières batailles venoit principalement de sa Cavalerie.

Les Romains avoient d'abord fait la guerre à des voisins , dont les pays étoient fourrés , embarrassés par des vignes & des oliviers , situés près des montagnes des Apennins , où la Cavalerie avoit peu de liberté pour agir & pour s'étendre. Les peuples voisins avoient la même raison pour se charger de peu de Cavalerie ; & on s'accoutuma ainsi de part & d'autre à s'en passer. La Légion Romaine fut établie sur le pié de trois cens chevaux , dont les Alliés fournissoient le double. Cette coutume , dans les tems suivans , tint lieu de loi.

L'armée des Perses étoit sans Cavalerie, quand Cyrus en reçut le commandement. Il en sentit bientôt le besoin , & en assez peu de tems il en forma une fort nombreuse , à laquelle principalement il fut redevable de ses conquêtes. Les Romains furent obligés d'en faire autant quand ils tournèrent leurs armes du côté de

l'Orient , & qu'ils eurent affaire à des peuples dont les principales forces consistoient en Cavalerie. Ils avoient appris d'Annibal l'usage qu'il en faisoit faire,

Je ne voi pas que dans les armées des Anciens il soit fait mention d'Hospitaux pour les malades & les blessés, Ils en prenoient soin sans doute. Homère parle de plusieurs illustres Médecins qui étoient dans l'armée des Grecs au siège de Troie ; & l'on sait qu'ils faisoient aussi les fonctions de Chirurgiens. Le jeune Cyrus , dans l'armée qu'il menoit au secours de son oncle Cyaxare , ne manqua pas de mener avec lui bon nombre d'habiles Médecins. César marque en plus d'un endroit dans ses Commentaires qu'au sortir d'une bataille on portoit les blessés dans la ville la plus voisine. Il y a plusieurs exemples de Généraux qui alloient visiter les blessés dans leurs tentes : ce qui est une preuve que dans une chambrée , composée de sept ou huit camarades , & formée de citoyens d'une même ville , & d'un même quartier de la ville , les soldats prenoient soin de leurs blessés.

*Xenoph. Cy-
rop. lib. 1. p.
29.*

Tite Live parle souvent de cartel ,
 c'est-à-dire de l'accord qui se fait en-
 tre les peuples pour le rachat des pri-
 sonniers pendant la guerre. Après la *Liv. lib. 22.*
 bataille de Cannes , Annibal s'étant *n. 52.*
 rendu maître du petit camp des Ro-
 mains , convint de rendre les citoyens
 Romains chacun pour trois cens pié-
 ces de monnoie appellées *quadrigati* ,
 qui étoient des deniers : c'est-à-dire
 pour cent cinquante livres ; les Alliés
 pour deux cens ; les esclaves pour cent.
 Les Romains aiant pris Erétrie ville *Id. lib. 34.*
 d'Eubée , où il y avoit une garnison *n. 17.*
 de Macédoniens , fixèrent le prix de
 leur rachat à trois cens pièces de mon-
 noie aussi, c'est-à-dire à cent cinquante
 livres. Annibal, voyant que les Ro- *Id. lib. 34.*
 mains étoient déterminés à ne point *n. 49.*
 racheter leurs prisonniers qui s'étoient
 rendus à l'ennemi , les avoit vendus
 à différens peuples. Les Achéens en
 avoient acheté un assez grand nom-
 bre. Quand les Romains eurent réta-
 bli la Grèce en liberté , les Achéens ,
 par reconnoissance , leur remirent
 tous ces prisonniers , & paièrent à
 leurs maîtres par tête cinq cens de-
 niers , c'est-à-dire deux cens cinquante
 livres ; ce qui , selon Polybe , mon-

ta pour le total à cent talens , ou cent mille écus : car les prisonniers se trouvèrent , dans l'Achaïe seule , au nombre de douze cens.

*Cass. bell.
Gall. lib. 5.*

Je ne croi pas que l'usage des lettres en chiffres fût connu chez les Anciens. Il est pourtant bien nécessaire , pour faire passer des avis secrets à des Officiers ou éloignés de l'armée , ou enfermés dans une ville, ou dans d'autres occasions. Pendant que Q. Cicéron étoit assiégé dans son camp par les Gaulois , César lui écrivit , pour lui donner avis qu'il marchoit à son secours avec plusieurs Légions , & qu'il arriveroit promptement. La² lettre étoit écrite en Grec , de peur que , si elle tomboit entre les mains des ennemis , elle ne leur apprît que César étoit en marche. La précaution ne paroît pas fort sûre. Celle des signaux, dont j'ai parlé ailleurs , ne l'étoit pas beaucoup plus : outre que l'usage en étoit fort difficile & fort embarrassant.

Plut. in Cæsar. p. 217.

Je devois rapporter un usage commun chez les Romains , & qui est fort remarquable. C'étoit la coutume chez

^a Epistolam Græcis confectam tam litteris mittit , nostra ab hostibus confecta cognoscantur.
æc , intercepta epistola ,

eux, quand ils étoient rangés en bataille, tout prêts à prendre leurs boucliers, & à ceindre leurs robes, de faire leur testament sans rien écrire, en nommant seulement leur héritier devant trois ou quatre témoins. C'est ce qu'on appelloit, *testamenta in procinctu facere*.

Après le peu que j'ai dit des batailles, n'ayant pas osé m'engager plus avant dans une matière qui n'est point de mon ressort, je passe aux récompenses & aux punitions qui suivoient le bon ou le mauvais succès d'un combat

§. IV.

*Punitions. Récompenses. Trophées.
Triumphes.*

S O L O N avoit raison de dire que les deux grands mobiles qui font agir les hommes, & qui les mettent en mouvement, sont la crainte & l'espérance, & qu'un bon gouvernement ne peut subsister sans les punitions & les récompenses, parce que l'impunité enhardit le crime, & que souvent la vertu, si elle est négligée & sans honneur, devient languissante & s'affoiblit. Cette maxime

est encore plus vraie en particulier par rapport au gouvernement militaire , qui , donnant plus de lieu à la licence , demande aussi que la règle & la discipline y soient resserrées par des liens plus fermes & plus vigoureux.

Il est vrai qu'on peut abuser de ce principe surtout pour la punition , & le porter trop loin. Chez les Carthaginois, les Généraux qui avoient été malheureux dans la guerre , étoient ordinairement punis de mort , comme si le malheur étoit un crime , & qu'il ne pût jamais arriver qu'un excellent Capitaine perdît une bataille sans qu'il y eût de sa faute. Ils pousoient la rigueur bien plus loin. Car^a ils condannoient à mort celui qui avoit pris de mauvaises mesures , quoiqu'il eût bien réussi. Chez^b les Gaulois , quand on faisoit la levée des troupes , tous les jeunes gens capables de porter les armes devoient se trouver à l'assemblée un certain jour. Celui qui arrivoit le dernier étoit condamné à

^a Apud Carthaginien-
ses in crucem tolli Impe-
ratores dicuntur , si prof-
pero eventu , pravo con-
silio , rem gesserunt. *Liv.*
lib. 38. n. 48.

^b Hoc , more Gallo-
rum , est initium belli ,

quo , lege communi ,
omnes puberes armati
convenire coguntur ; &
qui ex eis novissimus ve-
nit , in conspectu multi-
tudinis omnibus cruciati-
bus affectus necatur. *Cass.*
de bello Gall. lib. 5.

mort, & on lui faisoit souffrir les plus cruels supplices. Quelle brutalité !

Les Grecs , quoique très sévères pour le maintien de la discipline militaire , étoient plus humains. A Athènes le refus de porter les armes , bien plus criminel qu'un retardement de quelques heures ou de quelques momens , étoit puni seulement par un interdit public & par une espèce d'excommunication , qui fermoit au coupable l'entrée aux assemblées du peuple & aux temples des dieux. Mais jeter son bouclier pour fuir , quitter son poste , se rendre déserteur , c'étoit un crime capital , & puni de mort.

A Sparte c'étoit une loi inviolable de ne jamais prendre la fuite quelque supérieure en nombre que pût être l'armée ennemie , de ne jamais quitter son poste , de ne point livrer ses armes. Ceux qui avoient manqué contre ces règles , étoient diffamés pour toujours. Non seulement on les excluait de toutes sortes de charges & d'emplois , des assemblées , des spectacles ; mais c'étoit encore une honneur de s'allier avec eux par les mariages , & on leur faisoit impunément

*Æschin. in
Ctesiph. pag.
456.*

*Herod. lib.
7. cap. 104.*

mille outrages en public. Au contraire on rendoit de grands honneurs à ceux qui s'étoient comportés vaillamment dans le combat, ou qui étoient morts les armes à la main pour la défense de la patrie.

La Grèce étoit pleine de statues des grands hommes qui s'étoient distingués dans les combats. On ornoit leurs tombeaux d'inscriptions magnifiques, qui éternisoient leur nom & leur mémoire. Ce qui se pratiquoit sur ce sujet à Athènes étoit d'une force merveilleuse pour animer le courage parmi les citoyens, & pour leur inspirer des sentimens d'honneur & de gloire. Au retour d'une bataille on rendoit publiquement les derniers devoirs à ceux qui avoient été tués. On exposoit pendant trois jours consécutifs les ossemens des morts à la vénération du peuple, qui s'empressoit à y jeter des fleurs, & à y faire bruler de l'encens & des parfums. Ensuite on menoit en pompe ces ossemens dans autant de cercueils qu'il y avoit de Tribus à Athènes, & on les conduisoit au lieu destiné pour leur sépulture. Tout le peuple accompagnoit cette religieuse cérémonie. La

Thucyd. lib.
II. pag. 121.

marche avoit quelque chose d'auguste & de majestueux , & ressembloit plutôt à un glorieux triomphe qu'à un lugubre convoi.

Quelques jours après , & ceci passe encore de beaucoup tout ce que je viens de dire , un des Athéniens les plus qualifiés prononçoit devant tout le peuple l'oraison funébre de ces illustres morts. Le grand Périclès fut chargé de cette commission après la première campagne de la guerre du Péloponnèse. Thucydide nous a conservé son discours , & l'on en trouve un sur le même sujet dans Platon. Le but de cette oraison funébre étoit de relever le courage de ces généreux soldats qui avoient répandu leur sang pour la patrie , de porter les citoyens à l'imitation de leur exemple , & surtout de consoler leurs proches. On exhortoit ceux-ci à modérer leur douleur par la vûe de la gloire dont leurs parens étoient comblés pour toujours. » Vous n'avez jamais, disoit-on aux peres & meres , » demandé aux dieux que vos enfans fussent exem- » tés de la loi commune qui condan- » ne tous les hommes à la mort , mais » seulement qu'ils fussent gens de bien

» & d'honneur. Vos vœux sont exau-
 » cés ; & la gloire dont vous les voiez
 » honorés doit essuier vos larmes ,
 » & changer vos gémissemens en
 » actions de graces. « Souvent, par
 une figure ordinaire aux Orateurs sur
 tout dans les grands sujets , on met-
 toit ces vives exhortations dans la
 bouche des morts mêmes , qui sem-
 bloient sortir de leurs tombeaux pour
 animer & consoler leurs peres & leurs
 meres.

On ne s'en tenoit pas à de simples
 discours , & à de stériles louanges.
 La République, comme une mere
 tendre & compatissante , se chargeoit
 de la nourriture & de la subsistance
 des vieillards , des veuves , & des en-
 fans orphelins qui avoient besoin de
 ces secours. Ces derniers étoient éle-
 vés convenablement à leur état jus-
 qu'à l'âge où ils pouvoient porter les
 armes : & pour lors publiquement ,
 sur le théâtre , & en présence de tout
 le peuple , ils étoient revêtus d'une
 armure complete , & mis au nombre
 des soldats de la République.

Manquoit-il quelque chose à la
 pompe funébre dont je viens de par-
 ler , & ne sembloit-elle pas en quel-

Aschin.
contra Ctesiph.
 p. 452. 453.

que sorte transformer en Héros & en Conquérans de pauvres soldats & de simples bourgeois d'Athènes ? Les honneurs qu'on rend parmi nous à nos plus illustres Généraux , ont-ils quelque chose de plus vif & de plus touchant ? C'est par là que se perpétuoient dans la nation ce courage , cette grandeur d'ame , cette ardeur pour la gloire , ce zèle & ce dévouement pour la patrie , qui rendoient les Grecs insensibles aux plus grands dangers , & à la mort même. Car ,^a comme le remarque Thucydide à l'occasion de ces honneurs funébres , *Les grands hommes se forment , où le mérite est le mieux récompensé.*

LES ROMAINS n'étoient ni moins exacts que les Grecs à punir les fautes contre la discipline militaire , ni moins attentifs à récompenser les belles actions.

La punition étoit proportionnée au crime , & n'alloit pas toujours à la mort. Tantôt une parole de mépris suffisoit pour punir des troupes : une autre fois le Général les punissoit en leur refusant la part qu'ils auroient

^a Ἄθλα γὰρ εἰς καὶ ταῖς | δρεῖς ἄνευ πηλείωνος
ἀριτῶς μάλιστα, τοῖς δὲ ὃ ἀ-

eue au butin. Quelquefois on les ren-voioit à l'écart, & on refusoit leurs services contre l'ennemi. Assez ordinairement on les faisoit travailler aux retranchemens du camp en simple tunique & sans ceinturon. L'ignominie étoit souvent plus sensible que la mort même. Les troupes de César mutinées demandoient avec des plaintes séditieuses qu'on les licenciât. César^a ne leur dit qu'un mot, les appelant *Quirites*, comme qui diroit, Messieurs, * au lieu qu'il avoit coutume de les appeller *Soldats*, ou *Camarades*; & sur le champ il leur donna leur congé. Ce mot fut pour eux un coup de foudre. Ils se crurent dégradés & entièrement deshonorés; & ils ne cessèrent de le presser par les prières les plus touchantes & les plus humbles, jusqu'à ce qu'il leur eût accordé en grace de porter encore les armes pour lui. Cette punition, qui castoit les soldats, s'appelloit *exauctoratio*.

Liv. lib. 3. L'armée Romaine, par la faute du
29. Consul Minucius qui la commandoit,

a Divus Julius seditionem exercitus verbo uno compefcuit, *Quirites* vocando qui sacamentum ejus detrectabant. *Tacit. Annal. lib. 1. cap. 41.*
 * *Quirites* signifie proprement citoyens ou bourgeois de Rome.

étoit assiégée dans son camp par les Eques, & près d'être prise. Cincinnatus, nommé Dictateur pour cette expédition, courut à son secours, le délivra, & se rendit maître du camp des ennemis plein de richesses. Il punnit l'armée Consulaire en ne lui donnant aucune part au butin, & obligea Minucius de se démettre du Consulat, & de servir dans l'armée en qualité de Lieutenant, ce qu'il fit sans plainte & sans murmure. » Alors,^a remar-
 » que l'Historien, les esprits se sou-
 » mertoient avec tant de douceur à
 » ceux en qui ils sentoient la supério-
 » rité de mérite réunie avec l'autori-
 » té, que cette armée, plus sensible
 » au bienfait qu'à l'ignominie, dé-
 » cerna au Dictateur une couronne
 » d'or du poids d'une livre, & lors
 » qu'il partit le salua comme son pa-
 » tron & son protecteur.

Après la bataille de Cannes, où plus de quarante mille Romains étoient demeurés sur la place, environ sept mille soldats, qui se trouvè-

*Liv. lib. 22.
 n. 50-61.*

^a Adeo tum imperio me-
 liori animus mansuerè
 obediens erat, ut benefi-
 cii magis quàm ignomi-
 niæ hic exercitus memor,

& coronam auream Di-
 ctatori libræ pondo de-
 creverit, & proficien-
 tem eum patronum salu-
 taverit. *Liv.*

rent dans les deux camps, se voiant sans ressource & sans espérance, livrèrent leurs armes & leurs personnes à l'ennemi, & furent faits prisonniers. Dix mille, qui avoient pris la fuite aussi bien que Varron, se sauvèrent par différens endroits, & enfin se réunirent à Canuse auprès du Consul. Quelque instance que ces prisonniers & leurs parens fissent dans la suite pour obtenir leur rachat, & dans quelque disette de soldats que fût Rome alors, jamais le Sénat ne put se résoudre de racheter des soldats qui avoient eu la lâcheté de se rendre à l'ennemi, & à qui plus de quarante mille hommes tués sous leurs yeux n'avoient pu inspirer le courage de mourir pour leur patrie les armes à la main. Les dix mille autres, qui s'étoient sauvés par la fuite, furent relegués en Sicile, avec défense de retourner en Italie, tant que dureroit la guerre contre les Carthaginois. Ils demandoient avec d'incessantes prières qu'on les menât contre l'ennemi, & qu'on leur donnât lieu de laver dans leur propre sang l'ignominie de leur fuite. Le Sénat demeuroit inflexible, ne croiant pas devoir confier la défen-

se de la République à des soldats qui avoient abandonné leurs compagnons dans le combat. Enfin, sur les remontrances & les vives sollicitations du Proconsul Marcellus, il leur accorda leur demande, mais à condition qu'ils ne mettroient point le pié dans l'Italie, tant que l'ennemi y demeureroit. On punit aussi très sévèrement tous les Cavaliers de l'armée de Cannes relegués en Sicile. Dans la première revûe qui se fit par les Censeurs après cette bataille, on leur ôta à tous leurs chevaux que la République leur fournissoit, ce qui emportoit la dégradation du rang de Chevaliers Romains : on déclara que leurs années de service jusques-là ne leur seroient point comptées, & qu'ils seroient obligés d'en faire encore dix en se fournissant eux-mêmes de chevaux ; c'est-à-dire de servir tout autant d'années que s'ils n'eussent jamais porté les armes : car les Chevaliers n'étoient obligés qu'à dix campagnes.

Le Sénat, plutôt que de racheter les prisonniers, ce qui auroit moins coûté, aima mieux armer huit mille esclaves ; & il leur fit espérer la liberté s'ils combattoient vaillamment. Ils

Liv. lib. 27.

n. 11.

Liv. lib. 22.

n. 5

24. n. 14-16.

avoient déjà servi près de deux ans avec beaucoup de courage : la liberté tardoit toujours à venir, ^a & ils aimoient mieux la mériter que de la demander, avec quelque ardeur qu'ils la souhaitassent. Il se présenta une occasion importante, où elle leur fut montrée comme le fruit prochain de leur courage. Ils firent des merveilles dans le combat, excepté quatre mille qui montrèrent quelque timidité. Après la bataille, ils furent tous déclarés libres. La joie fut incroyable. Gracchus qui les commandoit, leur dit : *Avant que de vous avoir égalé tous par le titre de la liberté, je n'ai point voulu mettre de différence entre le courageux & le timide. Il est pourtant juste qu'il y en ait.* Alors il fit promettre avec serment à tous ceux qui avoient mal fait leur devoir, que, tant qu'ils serviroient, en punition de leur faute ils ne prendroient leur nourriture que debout, excepté en cas de maladie : ce qui fut accepté & exécuté avec une parfaite soumission. C'étoit de toutes les punitions militaires la plus légère & la plus douce.

^a Jam alterum annum | quàm postulare palam
libertatem tacite mereri, | maluerant. Liv.

Les punitions que j'ai rapportées jusqu'ici ne touchoient guères qu'à l'honneur : il y en avoit d'autres qui alloient jusqu'à la perte de la vie.

Une de celles-là s'appelloit *Fustuarium*, ^a la bastonnade. Elle se faisoit Polyb. l. 6.
pag. 481. ainsi. Le Tribun prenant un bâton, ne faisoit qu'en toucher le criminel, & aussitôt après tous les Légionnaires fondoient sur lui à coups de bâtons & de pierres, en sorte que le plus souvent il perdoit la vie dans ce supplice. Si quelqu'un en échapoit, il n'étoit pas pour cela sauvé entièrement. Le retour dans sa patrie lui étoit interdit pour toujours, & aucun de ses parens n'auroit osé lui ouvrir sa maison. On punissoit de ce supplice la garde qui ne s'étoit point trouvée à son poste ; par où l'on peut juger de l'exactitude avec laquelle la discipline étoit observée par rapport aux gardes nocturnes, d'où dépendoit la sûreté & le salut de toute l'armée : tous ceux aussi qui abandonnoient leur poste, soldats ou Officiers, étoient traités de la même sorte. Velleius^b Pater-

^a Si Antonius Consul, fustuarium meruerunt legiones, quæ Consulem reliquerunt. Cic. Philip. 3. n. 14.

^b Calvinus Domitius, cum ex consulatu obtineret Hispaniam, gravissimi comparandique antiqui exempli auctor fuit.

culus en cite un exemple dans un des premiers Officiers d'une Légion , qui fut exposé à la bastonnade , pour avoir pris honteusement la fuite dans le combat : c'étoit du tems d'Antoine & du jeune César. Mais , ce qui paroît bien plus étonnant, on condannoit à la même peine ceux qui voloient dans le camp. Il faut se souvenir du serment que prêtoient les soldats en y entrant.

Quand la faute étoit générale dans une Légion ou dans une Cohorte , comme il n'étoit pas possible de faire mourir tous les coupables , on les décimoit par le sort , & celui dont le nom étoit tiré le dixième étoit mis à mort. Ainsi la crainte tomboit sur tous , & la peine sur un petit nombre. Les autres étoient condamnés à ne recevoir que de l'orge au lieu de blé , & à camper hors du retranchement , au ris que d'être attaqués par les ennemis.

Liv. lib. 2. n. 59. On voit dans Tite Live un exemple de la décimation dès les commencemens de la République. *Plut. in Crass. p. 548.* Crassus , lorsqu'il se mit à la tête des Légions qui s'étoient laissé battre par Spartacus ,

Quippe primipili Centurionem , nomine Vibillum , ob turpem ex acie | fugam , fuste percussit. *Patere. lib. 2. cap. 78.*

rappella l'ancien usage des Romains interrompu depuis plusieurs siècles, de décimer les soldats qui avoient mal fait leur devoir : & cette punition eut un très heureux effet. Ce genre de mort, dit Plutarque, est accompagné d'une grande ignominie ; & comme cette exécution se fait devant toute l'armée, elle y répand la fraieur & l'horreur.

La décimation devint fort commune sous les Empereurs, sur tout par rapport aux Chrétiens, dont le refus d'adorer les idoles, ou de persécuter les fidèles, étoit regardé & puni comme une revolte sacrilège. On traita ainsi la Légion Thébaine sous Maximien.

Cet Empereur la fit décimer jusqu'à trois fois de suite sans pouvoir vaincre la pieuse résistance de ces généreux soldats. Maurice leur Commandant, de concert avec tous les autres Officiers, écrivit à l'Empereur une lettre fort courte, mais bien admirable. *Nous sommes, Seigneur, vos soldats, mais les serviteurs de Dieu. Nous vous devons le service, & à lui notre in-*

*Ex Epist. S.
Eucherii Lug-
dun. ad Sylv.
Episc.*

<p>a Milites sumus, imperator, tui, sed tamen servi Dei. Tibi militiam debemus, illi innocentiam. Sequi Imperatorem</p>	<p>in hoc nequaquam possumus, ut auctorem negemus; Deum auctorem nostrum, Deum auctorem, velis nolis, tuum.</p>
---	---

nocence. Nous ne pouvons point vous obéir pour renoncer Dieu : ce Dieu , qui est notre créateur & notre maître ; ce Dieu qui est le votre aussi , Seigneur , soit que vous le vouliez , ou non. Tout le reste de la Légion fut mis à mort sans faire la moindre résistance , & elle alla joindre les Légions des Anges , pour louer éternellement avec elles le Dieu des armées.

Ces punitions qui alloient jusqu'à la mort , étoient rares du tems de la République. On savoit ^a que c'étoit un crime capital de quitter son poste , ou de combattre sans ordre : & l'exemple des peres qui n'avoient pas épargné leurs propres fils , inspiroit une juste terreur , qui prévenoit de telles fautes , & faisoit respecter les règles de la discipline militaire. Il y avoit dans ces exécutions sanglantes une dureté qui revolte la nature , & qu'on n'oseroit néanmoins condamner absolument ; parce ^b que si tout grand exemple tient quelque chose de l'injustice , d'un autre côté ce qui s'y trouve de

^a Praesidio decedere apud Romanos capital esse , & nec liberorum etiam suorum eam legem parentes sanxissent. Liv. lib. 24. n. 37.

^b Habet aliquid ex iniquo omne magnum exemplum , quod contra singulos , utilitate publica respicitur. Tacit. Annal. lib. 14. cap. 44.

contraire à l'intérêt des particuliers , est compensé par l'utilité qui en revient au public.

Un Général est quelquefois obligé de sévir contre des soldats , pour arrêter par leur supplice ou une revolte qui commence , ou un violement ouvert de la discipline. Alors il deviendrait cruel s'il agissoit avec douceur , & ressembleroit à un chirurgien qui par une fausse compassion aimeroit mieux laisser périr le corps entier , que de couper un membre gangrené. Ce qui est à éviter dans ces occasions , c'est de paroître agir par passion & par haine : car pour ^a lors les remèdes employés à contretens ne servent qu'à aigrir le mal. C'est ce qui arriva dans le premier exemple de décimation Liv. lib. 2.
n. 59. que j'ai cité , où Appius s'étoit tellement rendu odieux aux soldats , qu'ils aimèrent mieux se laisser battre par les ennemis , que de vaincre avec lui & pour lui. C'étoit un esprit dur , & d'une roideur inflexible. Papirius , Liv. lib. 3.
n. 36. longtemps après , se conduisit plus sagement dans un cas à peu près semblable. Ses ^b soldats , exprès pour le mor-

^a Intempestivis remediis delicta accendebat. *Tacit.*

^b Cessatum à milite , ac de industria , ut obtineretur laudibus duois ,

tifier, se relâchèrent dans le combat, & l'empêchèrent de vaincre. En habile homme, il sentit d'où venoit le mal : il reconnut qu'il devoit tempérer sa sévérité, & adoucir son humeur trop impérieuse. Il le fit, & réussit si bien, qu'il regagna parfaitement l'affection des soldats. Une pleine victoire en fut la suite. Il faut bien de l'art & de la prudence pour punir utilement.

C'étoit bien plus par la vûe des récompenses & par des sentimens d'honneur, que les Romains engageoient les troupes à faire leur devoir. Après la prise d'une ville, ou le gain d'une bataille, le Général donnoit ordinairement le butin aux soldats, mais avec un ordre admirable que décrit

Polyb. lib.
10. pag. 589.
590.

Polybe dans le récit de la prise de Carthagène. C'est, dit-il, un usage établi chez les Romains, que, sur le signal qu'en donne le Général, les troupes se dispersent dans la ville qui a été prise pour butiner : on porte ensuite ce que l'on a pris chacun à sa Légion. Après que le butin a été vendu à l'encan, les Tribuns en partagent

impedita victoria est . . . | *temperandum ingenium*
Sensit peccatus dux, quæ | *suum esse, & severitatem*
res victoriæ obstaret; | *miscendam comitate. Liv.*

le

le prix en parties égales , qui se donnent non seulement à ceux qui sont en différens postes , mais encore à ceux qui ont été laissés à la garde du camp, aux malades , & aux autres qui ont été détachés pour quelque fonction que ce soit. Et de peur qu'il ne se commette quelque infidélité dans cette partie de la guerre , on fait jurer aux soldats , avant qu'ils se mettent en campagne & le premier jour qu'ils sont assemblés , qu'ils ne mettront rien à part du butin, & qu'ils apporteront fidèlement tout ce qu'ils auront gagné. Quel amour de l'ordre , quel soin de la discipline, quel respect pour l'équité , au milieu du tumulte des armes , & dans l'ardeur même de la victoire !

Le jour du triomphe , le Général faisoit encore une distribution d'argent plus ou moins forte selon les différens tems de la République , mais toujours assez modique , jusqu'au tems des guerres civiles.

Souvent on méloit l'honneur à l'intérêt , & le soldat étoit bien plus sensible à l'un qu'à l'autre : combien plus les Officiers ! P. Décius Tribun , avec un détachement qu'il conduisit au pé-

*Liv. lib. 2.
n. 37.*

ril de sa vie sur une hauteur , avoir sauvé l'armée entière par une des plus belles actions dont il soit parlé dans l'Histoire. A son retour , le Consul , en présence de toutes les troupes , le combla de louanges , & outre beaucoup d'autres présens militaires , il lui donna une couronne d'or , cent beufs , & de plus un autre beuf d'une grosseur & d'une beauté extraordinaire , entièrement blanc , & qui avoit les cornes dorées. Il accorda aux soldats qui avoient accompagné le Tribun dans cette expédition double ration de blé pour tout le tems qu'ils serviroient : & pour le présent il leur donna à chacun deux beufs & deux habits. Les Légions , pour marquer aussi leur reconnoissance , présentèrent à Décius une couronne de gazon ; c'étoit la marque d'un siège qu'on avoit fait lever : & ses propres soldats lui en accordèrent autant. Il immola à Mars le beuf aux cornes dorées , & donna les cent beufs à ses soldats : les Légions les gratifièrent chacun d'une livre de farine , & d'un demiset tier de vin.

Val. Max.
lib. 4. cap. 3.

Calpurnius Pison , surnommé *Frugi* par vénération pour ses vertus & pour

sa grande frugalité, aiant récompensé diversement la plupart de ceux qui l'avoient aidé à finir la guerre de Sicile, se crut obligé aussi de reconnoître, mais à ses propres frais, les services d'un de ses fils qui s'y étoit le plus signalé. Il déclara publiquement qu'il avoit mérité une couronne d'or, & lui en assura une par son testament du poids de trois livres : lui décernant l'honneur comme Général, & payant le prix de la couronne comme pere. *Ut honorem publicè à Duce, pretium à patre privatim acciperet.*

La couronne d'or étoit un présent qui ne s'accordoit guères qu'aux principaux Officiers. Il y en avoit plusieurs autres pour différens objets. La couronne *Obsidionale*, dont j'ai déjà parlé, pour avoir délivré des citoyens ou des troupes d'un siège: elle étoit de gazon, & c'étoit de toutes la plus glorieuse. La couronne *Civique*, pour avoir sauvé la vie à un citoyen: elle étoit de chêne, en mémoire, dit-on, de ce qu'autrefois les hommes se nourrissoient de glands. La couronne *Murale*, pour avoir le premier monté à l'assaut, & sauté sur le mur: elle étoit ornée d'espèces de crénaux,

Pinniti

Rostrata.

tels qu'il s'en trouve aux murs des villes. La couronne *Navale*, qui avoit comme des becs de vaisseaux. Elle se donnoit au Général de la flotte qui avoit gagné une bataille. Les exemples en sont très rares. Agrippa, qui en obtint une, s'en fit beaucoup d'honneur :

*Virgil. Ann.
lib. 8.*

Cui belli insigne superbum ,
Tempora navali fulgent Rostrata coronâ.

Outre ces couronnes, (& il y en avoit encore quelques autres) les Généraux faisoient présent aux Soldats ou Officiers qui s'étoient signalés d'une manière particulière, d'une épée, d'un bouclier, & d'autres armes ; & quelquefois aussi d'habits militaires distingués. Nous^a avons vû un Officier qui avoit été récompensé trente quatre fois par les Commandans, & qui avoit remporté six couronnes Civiques.

Ces présens, ces couronnes étoient pour eux des titres de noblesse, qui, dans la concurrence avec des rivaux sur des dignités & des rangs, leur méritoient souvent la préférence ; & ils

^a Quater & tricies virtutis causa donatus ab Imperatoribus sum : sex | civicas coronas accepi.
Liv. lib. 42. n. 34.

ne manquoient pas de s'en parer dans des cérémonies publiques. Ils attacher^{Liv. lib. 10. n. 7. lib. 23. n. lib. 33. n.}oient aussi aux portes de leurs maisons les dépouilles prises par eux sur les ennemis ; & il n'étoit pas permis à un acquereur de les en arracher. Sur quoi Pline fait une belle réflexion , mais qu'il n'est pas possible de rendre en termes aussi énergiques que les siens. » Les maisons , dit-il , triomphoient encore , quoiqu'elles eussent changé de maître. Quel équilibre plus capable de réveiller & de piquer un possesseur indigne , à qui les murailles mêmes reprochoient chaque fois qu'il y entroit , qu'il ne les voioit honorées que par le triomphe d'autrui ! « *Triumphabant, etiam Dominis mutatis, domus ipsæ. Et erāt hæc stimulatio ingens, exprobrantibus tectis quotidie imbellem Dominum intrare in alienum triumphum.*

Plin. lib. 35.
cap. 2.

Les louanges données en présence de toute l'armée ne faisoient pas moins d'impression sur leur esprit ; & c'est de quoi un bon Général n'est pas avare dans l'occasion. Agricola ,^a dit

^a Nec unquam per alios gesta avidus intercept : | ctus, incorruptum facti
seu centurio , seu præse- | testem habebat. Tacit.
in vit. Agric. cap. 22.

*Cas. de bell.
Gall. lib. 5.*

*De bell. Civ.
Cas. lib. 3.*

Tacite, n'envioit & ne déroboit à personne la gloire qui lui étoit dûe : soit Centurion , soit Préfet , chacun trouvoit en lui un témoin équitable de ses belles actions , qu'il ne manquoit pas de faire valoir. César aiant appris avec quel courage Q. Cicero , frere du grand Orateur , avoit défendu son camp contre les troupes nombreuses des Gaulois , releva en public la grandeur de cette action , loua en général toute la Légion , & apostropha en particulier ceux des Centurions , & des Tribuns que Cicéron lui marqua s'être le plus distingués. Dans une autre occasion , un Centurion , nommé Scéva , avoit beaucoup contribué à la défense & à la conservation d'un Château. On apporta à César son bouclier percé de deux cens trente coups de flèches. César surpris & charmé d'une telle bravoure , lui fit présent sur le champ de deux cens mille sesterces (vingt cinq mille livres) & le fit passer tout d'un coup du huitième rang des Centurions au premier en le nommant Primipile , place très honorable comme je l'ai marqué ailleurs , & qui ne reconnoissoit au dessus de soi que les Tribuns , les Lieutenans , & le Général.

Rien n'égalait cette dernière sorte de récompense pour inspirer du courage aux troupes. On avoit sagement établi dans une Légion plusieurs degrés d'honneur & de distinction, dont aucun ne s'accordoit à la naissance, ou ne s'achetoit à prix d'argent. Le mérite seul y conduisoit, du moins c'étoit la voie la plus ordinaire. Quelque distance qu'il y eût entre un simple fantassin & le Consulat, la porte lui en étoit ouverte : le chemin en étoit frayé, & l'on avoit plusieurs exemples de citoyens, qui de degré en degré étoient enfin parvenus à cette suprême dignité. Quelle ardeur croit-on qu'une telle vûe excitât dans des troupes ! Les hommes sont capables de tout, quand on les fait prendre par des motifs d'honneur & de gloire.

Il me reste à dire un mot des trophées & des triomphes.

Les Trophées, chez les Anciens, étoient dans leur origine un amas d'armes & de dépouilles des ennemis, élevé par le Vainqueur dans le champ de bataille ; dont on a fait ensuite la représentation en pierre & en marbre. On ne manquoit jamais, aussitôt

après la victoire , d'ériger un trophée , & il étoit regardé comme une chose sacrée , parce qu'on l'offroit toujours à quelque divinité : c'est pourquoi on n'osoit pas le renverser. Il n'étoit pas permis non plus , quand il tomboit de vétusté , de le rétablir ; & Plutarque en apporte une belle raison , qui marque dans les Anciens des sentimens d'humanité bien estimables. *Il y a , dit-il , quelque chose d'odieux , & c'est vouloir perpétuer les haines , que de rétablir & de remettre sur pied les monumens des anciennes disputes avec les ennemis que le bénéfice du tems a ruinés.*

Plut. in
Quæst. Rom.
pag. 272.

On ne remarque pas la même humanité dans les triomphes des Romains , dont je dois encore parler. Les Généraux , aussi bien que les soldats & les Officiers , avoient aussi en vûe des récompenses. Le titre d'*Imperator* accordé après une victoire , & des supplications , c'est-à-dire des processions publiques , des sacrifices , des prières ordonnées à Rome pendant un certain nombre de jours pour remercier les dieux de l'heureux succès de leurs armes , flatoient agréablement leur ambition. Mais le triom-

phe étoit au dessus de tout. Il y en avoit de deux sortes , le petit , & le grand.

Le petit triomphe s'appelloit *Ovation*. Le Général alors n'étoit point monté sur un char , ni revêtu des habits triomphaux , ni couronné de laurier. Il entroit dans la ville à pié , ou , selon d'autres , à cheval , avec une couronne de myrte , & suivi de son armée. On n'accordoit que cette sorte de triomphe , quand la guerre ou n'avoit pas été déclarée , ou avoit été contre un peuple peu considérable , ou enfin n'avoit pas été suivie d'une assez grande défaite des ennemis.

Le triomphe ne pouvoit être accordé régulièrement qu'à un Dictateur , à un Consul , ou à un Préteur qui eût commandé en chef. C'étoit au Sénat à décerner cet honneur , après quoi l'affaire étoit portée & mise en délibération devant l'assemblée du peuple , où souvent elle trouvoit de grandes difficultés. Plusieurs triomphoient pourtant malgré le Sénat ; pourvû que le peuple leur eût accordé cet honneur. Mais s'ils ne pouvoient l'obtenir ni de l'un ni de l'autre ordre , alors ils alloient triom-

*Val. Max.
lib. 2. cap. 8.*

pher sur le mont Albain, qui étoit dans le voisinage de la ville. On prétend que, pour obtenir cet honneur, il falloit qu'il y eût eu au moins cinq mille ennemis de tués dans le combat.

Après que le Général avoit fait aux soldats la distribution d'une partie du butin, & qu'il avoit rempli quelques autres cérémonies, la pompe se mettoit en marche, & entroit dans la ville par la porte triomphale pour se rendre au Capitole. A la tête étoient les Joueurs d'instrumens, qui faisoient retentir l'air de leur symphonie. Ils étoient suivis des beufs qui devoient être immolés en sacrifice, ornés de bandelettes & de fleurs, & plusieurs aiant les cornes dorées. Ensuite on faisoit passer en revûe tout le butin & toutes les dépouilles, ou rangées artistement sur des chariots, ou portées sur les épaules de jeunes gens superbement vêtus. On voioit écrits en gros caractères les noms des nations vaincues, & la représentation des villes qui avoient été prises. Quelquefois on méloit dans la pompe des animaux extraordinaires amenés des pays qu'on avoit soumis, des ours, des panthères, des lions, & des élé-

phans. Mais ce qui attiroit le plus l'attention & la curiosité des Spectateurs , étoient les illustres captifs qui marchaient enchaînés devant le char du Vainqueur , des Officiers considérables , des Généraux d'armée , des Princes , des Rois , avec leurs femmes & leurs enfans. Suivoit le Consul , (je suppose que c'en étoit un) monté sur un char superbe attelé de quatre chevaux , revêtu de l'auguste & majestueux habit du triomphe , le front ceint d'une couronne de laurier , portant aussi en main une branche du même arbre , & quelquefois accompagné de ses jeunes enfans assis auprès de lui. Derrière le char marchoit toute l'armée , la cavalerie d'abord , puis l'infanterie. Tous les soldats étoient couronnés de laurier , & ceux qui avoient reçu des couronnes particulières & d'autres marques d'honneur , ne manquoient pas d'en faire parade en une telle cérémonie. Ils célébroient à l'envi les louanges de leur Général , & y mêloient quelquefois des railleries & des satyres assez piquantes contre lui , qui ressentoient la liberté militaire , mais dont la joie de cette cérémonie émoussoit toute la

492 DE LA SCIENCE
pointe, & adoucissoit toute l'amertume.

Dès que le Consul tournoit de la place publique vers le Capitole, les prisonniers étoient conduits dans la prison; &, ou on les y faisoit mourir sur le champ, ou on les retenoit dans les liens souvent tout le reste de leur vie. En entrant dans le Capitole, le Vainqueur faisoit aux dieux cette prière, qui est bien remarquable. *a*
Plein de reconnoissance & de joie, je vous rends grâces, ô très bon & très grand Jupiter, ô vous Reine Junon, & vous tous autres dieux gardiens & habitans de cette Citadelle, de ce que jusqu'à ce jour & à cette heure vous avez bien voulu conserver par mes mains & conduire heureusement la République Romaine. Continuez toujours, je vous en conjure, de la conserver, de la conduire, de la protéger, & de lui être favorables en tout. Cette prière étoit suivie de l'immolation des victimes, & d'un magnifique repas qui se don-

a Gratiâs tibi, Jupiter Optime, Maxime; tibi-
que Junoni Reginae, &
ceteris hujus custodibus
habitoribusque Arcis
diis lubens lætusque ago,
re. Romana in hanc diem

& horam, per manus
quod voluisti meas, ser-
vata, bene gesta que. Ean-
dem & servate, ut facitis,
fövere, protegitte, propi-
tiati, supplex oro. Ex *Rosini*
antiq. Rom.

noit dans le Capitole aux dépens soit du public, soit quelquefois du Triomphateur même. On peut voir dans Plutarque la longue & belle description qu'il fait du triomphe de Paul-Emile.

Il faut avouer que c'étoit ici un beau jour pour un Général d'armée ; & il n'est pas étonnant qu'on fît tous les efforts possibles pour mériter une distinction si flatteuse, & une gloire si brillante. Rome aussi n'avoit rien de plus magnifique ni de plus majestueux que cette pompeuse cérémonie. Mais le spectacle des Captifs, objet lugubre de compassion si de tels vainqueurs en étoient capables, en fouilloit & en effaçoit tout l'éclat. Quel inhumain plaisir ! Quelle barbare joie ! Voir traîner devant soi des Princes, des Rois, des Princesses, des Reines, de tendres enfans, de foibles vieillards ! On peut se souvenir des marques simulées d'amitié, des fausses promesses, des carresses perfides du jeune César, surnommé depuis Auguste, à l'égard de Cléopâtre, pour engager cette Princesse à se laisser conduire à Rome, c'est-à-dire à venir orner son triomphe, & à lui

procurer la cruelle satisfaction de voir à ses piés , dans l'état le plus humiliant qu'il soit possible d'imaginer , la plus puissante Reine du monde. Mais elle connut bien le piège. Il me semble qu'une telle conduite , de tels sentimens , deshonnorent l'humanité.

En rapportant les récompenses que Rome accordoit aux soldats , j'en ai oublié une qui étoit bien importante , c'est l'établissement des colonies. Quand les Romains commencèrent à porter leurs armes & leurs conquêtes hors de l'Italie , ils punirent les peuples qui leur avoient résisté avec trop d'opiniâtreté en les privant d'une partie de leurs terres , qu'ils accordoient à ceux des citoyens Romains qui étoient pauvres , & surtout aux soldats vétérans qui avoient rempli tout le tems de leur milice. Par là ces derniers se trouvoient établis tranquillement avec un revenu raisonnable , & suffisant pour l'entretien de leur famille. Ils devenoient peu à peu les plus considérables des villes où on les envoioit , y occupoient les premières places , & en remplissoient les principales dignités. Rome , par ces établissemens qui étoient l'effet d'une sage

& profonde politique, outre qu'elle récompensoit avantageusement ses soldats, tenoit en bride par leur moien les peuples conquis, les formoit aux mœurs & aux manières Romaines, & leur en faisoit prendre peu à peu les coutumes & l'esprit. La France a établi dans les derniers tems une nouvelle espèce de récompense militaire, qui mérite de trouver ici sa place.

§. V.

Etablissement de l'Hotel Roial des Invalides.

ON NE VOIT POINT que ni les Grecs, ni les Romains, ni aucun autre peuple, aient fait des établissemens publics pour le soulagement des gens de guerre, que de longs travaux ou que leurs blessures auroient mis hors d'état de servir. Il étoit réservé à Louis XIV d'en donner aux autres Princes l'exemple, que l'Angleterre a déjà commencé d'imiter; & l'on peut dire que parmi un nombre infini de grandes actions qui ont illustré son règne, rien n'égale le glorieux établissement de l'Hotel Roial des Invalides.

* Il se vend
chez Guillan-
me Desprez,
rue S Jacques
à Saint Profs-
per.

Il paroît depuis peu un * Livre sur l'Hotel Roial des Invalides, qui répond en quelque sorte à la magnificence de cet établissement par la beauté & le nombre des planches & des gravûres, où tout ce qui regarde la fondation, les revenus, les dépenses, les bâtimens, la discipline, le gouvernement temporel & spirituel de cette maison, sont exposés dans le dernier détail. On est obligé aux personnes qui prennent soin de transmettre ainsi & de conserver à la postérité une connoissance exacte de faits si mémorables. Pour moi, je ne songe qu'à en donner une idée en raccourci.

Tout annonce ici la grandeur & la magnificence de son auguste Fondateur. On est saisi d'étonnement à la vue d'un vaste & superbe édifice, capable de contenir près de quatre mille personnes, où l'art a su réunir tout ce qui peut frapper les yeux au dehors par la pompe & l'éclat, & tout ce qui peut servir au dedans pour les usages & les commodités de la vie.

Là, dans un tranquille repos, des Officiers & des Soldats, à qui leurs blessures ou leur âge ne permettent pas de continuer leurs services, & que

la médiocrité de leur fortune met hors d'état de pouvoir se secourir ; là , ces braves guerriers , libres de tout soin & de toute inquiétude ; logés , nourris , vêtus , entretenus , tant en maladie qu'en santé , d'une manière honnête & convenable à leur état , trouvent une retraite sûre & un asyle honorable , que la piété de Louis le Grand & sa bonté paternelle leur ont préparé.

On conçoit aisément que la dépense , pour l'entretien d'une telle maison , doit être immense. On y consomme communément cinq cens muids de blé par an , & environ deux mille trois cens muids de vin. Médecins , Chirurgiens , Apotiquaires , Domestiques , tout abonde dans cette maison. Les Infirmeries sont servies par trente-cinq filles de la Charité avec une industrie & une propreté surprenantes.

Mais d'où tire-t-on les revenus nécessaires pour subvenir à tant de besoins & à tant de nécessités ? Qui le croiroit ? & peut-on ici assez admirer la sagesse qui a présidé à cet ordre & à cet arrangement ? C'est l'Officier même & le Soldat qui contribuent

avec joie , & sans presque s'en sentir , à un établissement , dans lequel ils espèrent de trouver un jour une retraite tranquille , & le terme de leurs travaux. Les fonds , pour toutes ces dépenses , proviennent de trois deniers pour livre de tous les paiemens qui se font à l'Ordinaire & à l'Extraordinaire des guerres. Cela paroît peu de chose en soi-même , mais le total monte à des sommes très considérables. Pendant la guerre qui finit en 1714 , dont la dépense étoit de cent millions par an , ces trois deniers par livre produisirent douze cens cinquante mille livres par année.

Je n'ai rien dit encore de ce qu'il y a de plus admirable dans cet établissement , de ce qui en est comme l'ame , & qui fait le plus d'honneur à la mémoire de Louis le Grand. Je ne parle pas seulement de ce Temple superbe , où les Maîtres les plus fameux en Architecture , en Peinture , en Sculpture , les Mansards , les Decottes , les Coypelles , les Girardons , les Coustous , ont épuisé tout leur art pour décorer cet auguste monument. J'entends le soin charitable & l'attention chrétienne qu'a eu ce Prince ,

après avoir pourvû avec une magnificence vraiment roiale à tous les besoins temporels des Officiers & des Soldats, d'avoir voulu qu'ils trouvasent aussi dans leur retraite tous les secours de la religion. Il arrive quelquefois que ces guerriers ne s'engagent dans le parti des armes que par des vûes d'intérêt ou d'ambition : que très habiles dans la science de la guerre, ils ignorent absolument celle de la religion : que pleins de zèle & de fidélité pour leur Prince, ils ne se sont jamais mis en peine d'apprendre ce qu'ils doivent à leur Dieu. Quel avantage & quelle consolation pour eux, de trouver, vers la fin de leur vie, dans le zèle & la charité de religieux & éclairés Ministres de Jesus-Christ, des instructions qui leur ont peut-être manqué pendant toute leur vie ; de repasser, dans l'amertume de leur cœur, des années souvent passées dans le desordre & le libertinage ; & de recouvrer par un repentir & une douleur sincères le prix de toutes leurs actions même les plus louables, qui étoient malheureusement perdues pour eux par le vice du motif.

On admire avec raison la pompe &

la magnificence qui régnent dans ce temple. Mais un autre objet y présente aux yeux, dans quelque tems de la journée qu'on y entre, un spectacle bien plus digne d'admiration, & qu'on ne sauroit voir sans être attendri jusqu'aux larmes : de vieux guerriers estropiés, boiteux, manchots, aveugles, prosternés humblement devant le Dieu des armées, dont ils adorent la souveraine majesté dans un profond abaissement ; à qui ils rendent d'éternelles actions de grâces de les avoir délivrés de tant de dangers, & surtout de les avoir tirés des portes de l'enfer ; & vers qui, pleins d'une vive reconnoissance, ils ne cessent d'élever leurs mains & leur voix, & de lui dire : Souvenez-vous, Seigneur, du Prince qui nous a ouvert ce saint asyle, & faites-lui miséricorde en faveur de celle qu'il a exercée sur nous.



CHAPITRE SECON D.

Des Sièges de villes.

L E S A N C I E N S ne se sont pas moins distingués dans l'art de former & de soutenir des sièges , que dans celui de faire la guerre en pleine campagne. On convient qu'ils ont porté ces deux parties de la science militaire à un très haut degré de perfection , sur lequel il étoit difficile aux Modernes de pouvoir enchérir. L'usage récent des mousquets , des bombes , des canons , & des autres armes à feu depuis l'invention de la poudre , a fait changer plusieurs choses dans la manière de faire la guerre , surtout par rapport aux sièges de villes , dont la durée a été beaucoup abrégée par ce moien. Mais ces changemens n'ont pas été si considérables qu'on se l' imagine ordinairement , & ils n'ont rien ajouté à la gloire ni à la capacité des Généraux.

Pour traiter avec quelque ordre ce qui regarde les sièges , je dirai d'abord un mot de la manière dont étoient faites les fortifications des Anciens :

puis je donnerai quelque idée des principales machines de guerre dont ils se servoient dans les sièges : enfin je passerai à l'attaque & à la défense des places. M^r. le Chevalier Follard a traité toutes ces parties avec beaucoup d'étendue dans les second & troisième Volumes de ses Remarques sur Polybe , & m'a servi de guide dans une matière , où j'avois besoin d'être conduit par un homme du métier qui fût habile & expérimenté.

ARTICLE PREMIER.

Des anciennes Fortifications.

VITRUV. l. 1.
cap. 5.

QUELQUE LOIN qu'on remonte dans l'antiquité , on trouve chez les Grecs & chez les Romains les villes fortifiées à peu près de la même manière , avec leurs fossés , leurs courtines , & leurs tours. Vitruve , en traitant de la construction des places de guerre de son tems , dit que les tours doivent s'avancer hors le mur , afin que , lorsque les ennemis s'en approchent , ceux qui sont à droit & à gauche leur donnent dans le flanc : & qu'elles doivent être rondes & à plusieurs pans , parce que celles

qui sont quarrées sont bientôt ruinées par les machines de guerre & par les béliers, qui en rompent aisément les angles. Il ajoute, après quelques autres remarques, qu'il faut que près des tours le mur soit coupé en dedans de la largeur de la tour, & que les chemins ainsi interrompus ne soient joints & continués que par des solives posées sur les deux extrémités sans être attachées avec du fer, afin que si l'ennemi s'est rendu maître de quelque partie du mur, les assiégés puissent ôter ce pont de bois, & l'empêcher ainsi de passer aux autres parties du mur, & dans les tours.

Les meilleurs places des Anciens étoient sur des hauteurs. On les environnoit quelquefois de deux & de trois enceintes de murailles & de fossés. Bérose, cité par Joséphe, nous apprend que Nabucodonosor fortifia Babylone d'une triple enceinte de murs de brique d'une force & d'une élévation surprenante. Polybe, en parlant de Syringe, capitale d'Hyr- canie, dont Antiochus forma le siège, dit que cette ville étoit entourée de trois fossés, larges chacun de quarante cinq piés, & profonds de plus

*Joseph. lib.
contr. A-
sion.*

*Polyb. l. 10.
pag. 601.*

de vingt-deux ; sur les deux bords desquels il y avoit double retranchement , & au dela une forte muraille.

*Joséph. bell.
Jud. lib. 5.
cap. 4.*

La ville de Jérusalem , dit Joséphe , étoit enfermée par un triple mur , excepté du côté des vallées , où il n'y en avoit qu'un , à cause qu'elles sont inaccessibles. On y avoit ajouté plusieurs autres ouvrages , un entr'autres, dont Joséphe dit , que s'il eût été mis en sa perfection , la ville auroit été imprenable. Les pierres , dont il étoit construit , avoient trente piés de long sur quinze de large , ce qui le rendoit si fort , qu'il étoit comme impossible de le saper , ni de l'ébranler par des machines. Tout cela étoit flanqué de tours d'espace en espace d'une épaisseur extraordinaire , & bâties avec un art merveilleux.

Les Anciens ne terrassoient pas ordinairement leurs murailles , ce qui rendoit les attaques d'insulte plus dangereuses. Car bien que l'ennemi eût gagné quelque endroit du dessus , il ne pouvoit pas encore s'assurer d'être le maître de la ville. Il falloit descendre , & se servir d'une partie des échelles par lesquelles on étoit monté ; & cette descente exposoit les soldats à

un

un fort grand danger. Vitruve ce- *Vitruv. l. 1.
cap. 5.*
pendant remarque qu'il n'y a rien qui
rende les rempars plus fermes , que
quand les murs tant des courtines que
des tours sont soutenus par de la ter-
re. Car alors ni les béliers , ni les mi-
nes , ni toutes les autres machines ,
ne les peuvent ébranler.

Les villes de guerre des Anciens
n'étoient pas toujours fortifiées de
murs de maçonnerie. On les fermoit
quelquefois de bons rempars de ter-
re , qui avoient beaucoup de fermeté
& de solidité. Le gazonnage ne leur
étoit pas inconnu , non plus que l'art
de soutenir les terres par des fascina-
ges assurés & retenus par des piquets ,
& d'armer le haut du rempart d'une
fraise de palissades qui régnoit au-
tour , & d'une autre sur berme : & sou-
vent ils en plantoient dans le fossé
pour se défendre contre les attaques
d'insulte.

On faisoit aussi des murs de poutres
étendues en long , & traversantes les
unes sur les autres , avec quelques es-
paces entr'elles en manière d'échi-
quier , & dont les vuides étoient rem-
plis de terre & de pierres. Telles
étoient à peu près les murailles de la

ville de Bourges , dont César fait la description dans son septième Livre de la guerre des Gaules.

Ce que je dirai dans la suite en expliquant la manière d'attaquer & de défendre les places , fera connoître plus sensiblement quelles étoient les fortifications des Anciens. On prétend que les Modernes , sur ce point , l'emportent de beaucoup sur eux. La chose n'est pas si incontestable , qu'elle ne puisse être révoquée en doute. On ne peut point ici faire de comparaison , parce que les moyens d'attaque & de défense sont entièrement différens. Les Modernes ont retenu des Anciens tout ce qu'ils ont pu. Le feu les a obligés de prendre d'autres précautions. Le même Génie régné dans les uns & dans les autres. Les Modernes n'ont rien imaginé que les Anciens eussent pu employer , & qu'ils n'aient point mis en usage. Nous avons emprunté d'eux la largeur & la profondeur des fossés , l'épaisseur des murailles , les tours pour flanquer les courtines , les palissades , les retranchemens derrière les remparts & les tours , l'avantage de se procurer beaucoup de flancs : & la fortification

aujourd'hui ne consiste qu'à multiplier les flancs ; ce que l'on peut faire plus facilement à cause des armes à feu. J'entends faire ces remarques à des personnes habiles & sensées , qui joignent à une profonde étude de la manière dont les Anciens faisoient la guerre , une parfaite connoissance de celle dont on la fait aujourd'hui.

ARTICLE SECOND.

Des machines de guerre.

LES MACHINES les plus ordinaires & les plus connues chez les Anciens pour le siège des villes , sont la Tortue , la Catapulte , la Baliste , la Grue , le Béliet , les Tours mobiles.

§. I.

La Tortue.

LA TORTUE étoit une machine composée d'une grosse charpente très solide & très forte. Sa hauteur , jusqu'aux sablières d'en haut , sur lesquelles étoit appuyé le comble , étoit de douze piés. La base en étoit quarrée , & chaque face de vingt-cinq piés. Elle étoit couverte d'une espèce de matelas piqué , & compo-

Vitr. lib. 10. cap. 20. &c.

fé de peaux crues , préparées avec différentes drogues pour la mettre en sûreté contre les feux qu'on pouvoit lancer dessus. Cette lourde machine étoit soutenue sur quatre roues , ou peutêtre sur huit. On l'appelloit Tortue , parce qu'elle servoit de couverture & de défense très forte & très puissante contre les corps énormes qu'on jettoit dessus ; & ceux qui étoient dessous s'y trouvoient en sûreté , de même que la tortue l'est dans son écaille. Elle servoit également pour le comblement du fossé , & pour la sappe.

Pour le comblement du fossé il fa-
loit qu'on en joignît plusieurs ensemble à côté & fort près les unes des autres , & sur une même ligne. Diodore de Sicile , parlant du siège d'Halicarnasse par Alexandre le Grand , dit que ce Conquérant fit d'abord approcher trois Tortues pour combler le fossé de la ville , & qu'il fit alors avancer ses béliers sur le comblement pour battre en brèche. Il est souvent parlé de cette machine dans les Auteurs. Il y en avoit sans doute de différente forme , & de différente grandeur.

*Cesar. in
bell. Civ. lib.
2.*

On croit que la machine , appelée *Musculus* , dont César fit usage au siè-

ge de Marseille, étoit aussi une Tortue, mais fort basse, & d'une très grande longueur : on l'appelleroit aujourd'hui une galerie de charpente. Il y a apparence que sa longueur étoit égale à la largeur du fossé. César la fit pousser jusqu'au pié des murailles, pour les ruiner par la sappe. Souvent néanmoins César distingue la Tortue du *Muscule*.

Il y a encore plusieurs autres machines destinées à couvrir les soldats, appelées *crates*, *plutei*, *vineæ*, &c. dont on faisoit usage dans les sièges de villes, que je n'entreprends point de décrire ici, pour éviter une ennuyeuse longueur. On peut les comprendre en général sous le nom de mantelets.

Outre la tortue, machine de bois dont j'ai parlé, il y en avoit une autre composée de soldats, qui peut être mise au nombre des machines de guerre. Plusieurs soldats, ramassés ensemble, mettoient leurs grands boucliers, qui avoient la forme d'une tuile à canal, les uns contre les autres par dessus leurs têtes. Bien dressés à cet exercice, ils formoient un toit si bien composé & si ferme, que quelque effort que les assiégés pussent fai-

re, ils ne pouvoient ni le rompre, ni l'ébranler. On faisoit monter sur la première tortue des soldats qui en faisoient une seconde; & par ce moien ils égaloient quelquefois la hauteur des murs de la ville qu'ils assiégeoient.

§. II.

Catapulte. Baliste.

J E JOINS ensemble ces deux machines, quoique les Auteurs les distinguent: mais souvent aussi ils les confondent, & il seroit difficile d'en marquer au juste la différence. Elles étoient également destinées à lancer des traits, des flèches, des pierres. Il y en avoit de diverse grandeur, & qui, par cette raison, produisoient plus ou moins d'effet. Les ^aunes servoient pour les batailles, & pourroient être appellées des pièces de campagne: les autres étoient employées aux sièges, & c'étoit l'usage le plus ordinaire qu'on en faisoit. Il falloit que les Balistes fussent plus pesantes & plus diffi-

^a Magnitudine eximia | hostilem aciem prorue-
quintodecimæ legionis | bat. Tacit. Hist. lib. 3.
balista ingentibus saxis | cap. 23.

ciles à voiturer que les Catapultes; car celles-ci, dans les armées, étoient toujours en plus grand nombre que les premières. Tite Live, dans la description qu'il fait du siège de Carthage, dit que l'on prit près de six-vingts grandes Catapultes, & plus de deux cens quatre-vingts petites; trente trois grandes Balistes, & cinquante-deux petites. Josèphe marque la même différence par rapport aux Romains, qui avoient au siège de Jérusalem trois cens Catapultes, & quarante Balistes.

Liv. lib. 26.

n. 47.

Joseph. lib.

5. cap. 9.

Ces machines avoient une force que nous avons de la peine à comprendre, mais qui est attestée par tous les bons Auteurs.

Végèce dit que la Baliste pouffoit des traits avec tant de rapidité & de violence, qu'elle brisoit tout ce qu'elle rencontroit. Athénée marque qu'Agésistrate en fit une d'un peu plus de deux piés seulement de longueur, qui jettoit des traits jusqu'à l'espace de près de cinq cens pas; & une autre de trois piés environ, qui portoit à plus de cinq cens pas. Ces sortes de machines ressembloient assez à nos arbalètes. Il y en avoit de bien plus

Veget. lib.

4. cap. 22.

*Vitr. lib.
19. c. ultim.*

fortes , & qui lançoient à plus de cent vingt - cinq pas des pierres de trois cens livres pesant, & même plus.

*Joseph. Bell.
Jud. lib. 3,
cap. 7.*

On voit des effets surprenans de ces machines dans Joséphe. » Les » traits , dit-il , & la violence des Ca- » tapultes faisoient périr bien des » gens. Les pierres poussées par les » machines faisoient sauter les cré- » naux , & rompoient les angles des » tours. Il n'y avoit point de phalan- » gè si profonde , dont une de ces » pierres n'emportât toute une file » d'un bout jusqu'à l'autre. Il se passa » cette nuit des choses qui faisoient » voir la force prodigieuse de ces ma- » chines. Un homme , qui étoit à cô- » té de Joséphe , reçut un coup de » pierre qui lui emporta la tête à trois » cens soixante-quinze pas de là.

§. I I I.

Le Béliet.

L'U S A G E du Béliet est fort an- cien , & l'invention en est attribuée à divers peuples. Il paroît difficile , & assez indifférent , d'en découvrir l'Au- teur.

Le Béliet étoit ou suspendu , ou non suspendu.

Le Béliet suspendu étoit composé d'une poutre d'un seul brin de bois de chêne , assez semblable à un mât de navire , d'une longueur & d'une grosseur prodigieuse , dont le bout étoit armé d'une tête de fer fondu proportionnée au reste , & de la figure de celle d'un béliet , ce qui lui fit donner ce nom , à cause qu'elle heurte les murailles comme le béliet fait de sa tête tout ce qu'il rencontre. Ce Béliet devoit être d'une grosseur conforme à sa longueur. Vitruve donne à celui dont il parle quatre mille talens de pesanteur, c'est-à-dire quatre cens quatre-vingts mille livres , * ce qui n'est pas exorbitant. Cette terrible machine étoit suspendue & balancée en équilibre, comme la branche d'une balance, avec une chaîne ou de gros cables , qui la soutenoient en l'air , dans une espèce de bâtiment de charpente , qu'on faisoit avancer sur le comblement du fossé à une certaine distance du mur par le moien de rouleaux ou de plusieurs roues. Ce bâtiment étoit mis en sureté contre le feu des assiégés par différentes couvertures dont il

* La livre Romaine étoit [près d'un quart.
moins forte que la nôtre de]

étoit environné. Cette manière de faire agir le Béliér paroît la plus aisée, & ne demande pas de grandes forces mouvantes. Il n'en faut pas de considérables pour mouvoir tout corps suspendu en l'air , quelque pesant qu'il puisse être.

Mais il n'est pas si aisé de comprendre comment on faisoit le transport de ces Béliers. Car il ne faut pas s'imaginer qu'on pût trouver des poutres d'une si immense grosseur & d'une longueur si extraordinaire par tout où l'on en avoit besoin ; & il est certain que les armées ne marcheroient jamais sans ces sortes de machines. Mr. le Chevalier Follard , au défaut de lumières qu'il ne trouve point sur ce sujet dans les Ecrivains de l'antiquité , imagine qu'on transportoit la poutre bélière sur un chariot à quatre roues d'une construction particulière, composé d'une charpente très forte , & la poutre suspendue court sur un fort montant , puissamment soutenu de toutes les pièces de charpente capables de résister aux plus grands efforts, le tout retenu & bandé par de fortes lames & des équerres de fer.

Il y avoit une autre sorte de Béliér

qui n'étoit point suspendu. On voit sur la colonne Trajane les Daces , qui assiégent quelques Romains dans une forteresse , & qui poussent un Béliet à force de bras. Ils sont à découvert , en sorte que tant le Béliet , que ceux qui le poussent , sont exposés aux traits des assiégés. Il ne pouvoit pas , de cette manière , produire un grand effet.

On doute si les Béliets , placés sur des tours mobiles , ou dans une espèce de tortue , étoient suspendus ou non , & il y a de fortes raisons pour & contre. Mon plan ne me permet pas d'entrer dans cet examen.

Je rapporterai bientôt les effets prodigieux du Béliet. Comme c'étoit la machine la plus pernicieuse aux assiégés , on inventa bien des manières pour la rendre inutile. On lançoit du feu contre le toit qui la couvroit , & contre la charpente qui la soutenoit , pour la bruler avec le Béliet. Pour amortir les coups qu'il portoit , on suspendoit des sacs de laine à l'endroit où il devoit frapper. On opposoit au Béliet d'autres machines pour en rompre la force , ou en détourner la pointe , lorsqu'il viendroit avec violence. Il y

*Veget lib.
4. cap. 23.*

avoit beaucoup d'autres manières d'en empêcher l'effet. On en peut voir quelques-unes dans les sièges que j'ai indiqués au commencement de ce paragraphe. On raconte une action surprenante d'un Juif, qui, au siège de Jotapat, jetta une pierre d'énorme grandeur sur la tête du Bélier avec tant de violence, qu'il la détacha de la poutre, & la fit tomber. Il sauta ensuite du mur en bas, alla prendre cette tête au milieu des ennemis, & la porta sur le mur. Il reçut dans son corps cinq flèches qui le percèrent, & malgré ces blessures il se tint encore hardiment sur le mur, jusqu'à ce que, perdant son sang & ses forces, il tomba en bas du mur, avec la tête du Bélier qu'il ne voulut jamais quitter.

*Joseph. de
bell. Jud. l. 6.
3. cap. 16.*

§. I V.

Tours mobiles.

VEGECE fait une description de ces Tours, qui en donne une idée assez claire. Les Tours ambulatoires, dit cet Auteur, sont faites d'un assemblage de poutres & de forts madriers, assez conforme à une maison. Pour les garantir contre le danger des feux

*Veget. de
re milit. lib.
4. cap. 17.*

lancés par ceux de la ville , on les couvre de peaux crues , ou de pièces d'étoffe faites de poil. Leur hauteur se proportionne à celle de leur base. Elles ont quelquefois trente piés en quarré & quelquefois quarante ou cinquante. Elles sont si hautes qu'elles surpassent les murailles , & même les tours des villes. Elles sont appuyées sur plusieurs roues selon les règles de la mécanique , par le moyen desquelles on fait mouvoir facilement la machine , quelque grande qu'elle puisse être. La ville est en extrême danger , si l'on peut approcher la Tour jusqu'à la muraille. Car elle a plusieurs escaliers pour monter d'un étage à l'autre , & fournit différentes façons d'attaques. Il y a en bas un Bélier pour battre en brèche , & sur l'étage du milieu un pont-levis composé de deux poutres , avec ses garde-foux garnis d'un tissu d'ozier , qui s'abat promptement sur le mur de la ville lorsqu'on en est à portée. Les assiégeans passent sur ce pont , & se rendent maîtres du mur. Sur les étages plus hauts il y a des soldats armés de pertuisannes , & des gens de trait qui tirent d'enhaut continuellement sur

les assiégés. Quand les choses en sont là, la ville ne tient pas longtemps. Car que peut-on espérer, lorsque ceux qui avoient mis toute leur confiance dans la hauteur de leurs rempars, en voient tout-à-coup paroître un autre qui les domine.

ARTICLE TROISIÈME.

Attaque & défense des places.

JE JOINS ensemble l'attaque & la défense des places, pour abréger cette matière, qui par elle-même a beaucoup d'étendue. Je n'en traiterai même que les parties les plus essentielles, & je le ferai le plus brièvement qu'il me sera possible.

§. I.

Lignes de circonvallation & de contrevallation.

LORSQUE les villes que l'on assiégoit étoient extrêmement fortes & peuplées, on les environnoit par un fossé & un retranchement contre les assiégés, & par un autre fossé en dehors du côté de la campagne contre les troupes qui pourroient venir au secours de la ville : & c'est ce qu'on appelle lignes de circonvallations &

de contrevallations. Les assiégeans établissoient leur camp entre ces deux lignes. Celles de contrevallation étoient contre la ville assiégée, les autres contre les entreprises du dehors.

Quand on prévoioit que le siège devoit traîner en longueur, souvent on le changeoit en blocus; & pour lors les deux lignes dont je parle étoient des murs solides d'une forte maçonnerie, & flanqués de tours d'espace en espace. On en voit un exemple bien sensible dans le siège de Platée par les Lacédémoniens & les Thébains, dont Thucydide nous a laissé une longue description. » Les deux
 » lignes environnantes étoient com-
 » posées de deux murailles à seize
 » piés de distance, & les soldats lo-
 » geoient dans cet intervalle, qui
 » étoit distingué par chambres : de
 » sorte qu'on eût dit que ce n'étoit
 » qu'un seul mur, avec de hautes tours
 » d'espace en espace, qui occupoient
 » tout cet entre-deux, pour pouvoir se
 » défendre en même tems contre ceux
 » du dedans, & contre ceux du de-
 » hors. On ne pouvoit faire le tour des
 » chambres qu'en passant à travers
 » les tours, & le haut de la muraille

*Thucyd. lib.
 2. pag. 147.
 &c.*

» étoit bordé d'un parapet de bois d'osier . . . Il y avoit un fossé de part & d'autre , dont la terre avoit servi pour faire la brique du mur. « C'est ainsi que Thucydide décrit ces deux murs environnans , qui n'étoient pas d'une grande circonférence , parce

*Tom. III.
liv. VI. chap.
v.*

que la ville étoit fort petite. J'ai exposé ailleurs assez au long l'histoire de ce siège, ou plutôt de ce blocus, fort célèbre dans l'antiquité, & j'ai marqué comment, malgré ces fortifications, une partie de la garnison se sauva.

*Appian. in
Iberic. p. 306.*

Le camp de l'armée Romaine devant Numance embrassoit une bien plus grande étendue de terrain. Cette ville avoit vingt-quatre stades de circuit, c'est-à-dire une lieue. Scipion l'ayant investie, fit tirer une circonvallation, qui devoit embrasser plus de deux fois autant de terrain que l'enceinte de la ville. Lorsque cet ouvrage fut fait, on ouvrit une autre ligne contre les assiégés à une distance raisonnable de la première, composée d'un rempart de huit piés d'épaisseur sur dix de hauteur, qu'on garnit d'une bonne palissade. Le tout étoit flanqué de tours à cent piés l'une de

l'autre. Nous avons de la peine à comprendre ces immenses travaux des Romains , une ligne de circonvallation qui a plus de deux lieues de circuit : mais rien n'est plus constant que ces faits. Avançons maintenant vers la place.

§. II.

Approches du camp au corps de la place.

QUOIQUE les tranchées , les lignes obliques , les galeries souterraines , & d'autres pareilles inventions , ne paroissent ni souvent ni clairement exprimées dans les Auteurs , on ne peut guères raisonnablement douter qu'elles n'aient été en usage tant chez les Grecs que chez les Romains. Est-il vraisemblable que chez les Anciens , dont les Généraux , entre beaucoup d'autres excellentes qualités , avoient celle d'épargner avec un grand soin le sang & la vie des soldats , on approchât d'une place & qu'on en fît le siège , sans prendre aucune précaution contre les machines des assiégés , dont les rempars étoient si bien garnis , & dont les coups étoient si meurtriers ? Quand il

n'en seroit fait mention dans aucun des Historiens , qui auroient pu , dans la description des sièges , omettre cette circonstance comme fort connue de tout le monde , on ne devroit pas présumer que de si habiles Généraux eussent ignoré ou négligé une chose , d'un côté si importante , & de l'autre si facile , & qui devoit naturellement venir dans l'esprit de tout homme un peu versé dans l'attaque des places. Mais plusieurs Historiens en parlent. Un seul nous tiendrait lieu de tous les autres : c'est Polybe dans le fragment où il parle du siège de la ville d'Echinne par Philippe. Il en termine la description par ces mots : *Pour mettre à l'abri des traits des assiégés tant ceux qui venoient du camp aux travaux , que ceux qui retournoient des travaux au camp ; on conduisit des tranchées * depuis le camp jusqu'aux tortues ; & ces tranchées étoient couvertes.*

Polyb. lib. 9.
pag. 571.

Diod. l. 10.
pag. 818.

Lontems avant Philippe , Démétrius Poliorcète avoit employé le même moyen au siège de Rhodes. Diodore de Sicile dit que ce Guerrier célèbre

* οὐερναι κατὰ στυν. Suidas entend par οὐερναι une longue tranchée : επιμηκῆς | διόρυξ. fossa longa. Longus cuniculus , & meatus subterraneus.

fit construire des tortues & des galeries creusées dans terre, ou des sappes couvertes pour communiquer aux batteries de béliers, & ordonna une tranchée blindée par dessus pour aller en sûreté & à couvert du camp aux tours & aux tortues, & revenir de même. Les gens de mer furent chargés de cet ouvrage, qui avoit quatre stades de longueur, c'est-à-dire cinq cens pas.

Il est donc constant que l'usage des tranchées étoit fort connu chez les Anciens, sans quoi ils n'auroient pu former aucun siège. Il y en avoit de différentes sortes. C'étoient ou des fossés parallèles au front de l'attaque, ou des communications creusées dans terre & couvertes par dessus, ou ouvertes & tirées obliquement pour s'empêcher d'être enfilés. Ces tranchées sont souvent exprimées dans les Auteurs par le mot latin *aggeres*, qui ne signifie pas toujours des Cavaliers.

Ces Cavaliers étoient des élévations de terre, sur lesquelles on plaçoit des machines; & voici comme on les construisoit. On commençoit la terrasse sur le bord du fossé, & non loin en deçà. On y travailloit à la faveur des mantelets qu'on élevoit fort haut, derrière lesquels les soldats

travailloient à couv^{er}t des machines des assiégés. Ces sortes de mantelets n'étoient pas toujours de claies ou de fascinages , mais de peaux crues , de matelats , ou d'un rideau * fait de gros cables ; le tout suspendu entre des mâts fort hauts ; & plantés en terre : ce qui rompoit la force des coups qui s'amortissoient contre. On continuoit ce travail jusqu'à la hauteur de ces rideaux suspendus , qu'on guindoit plus haut à mesure que l'ouvrage s'élevoit. On remplissoit en même tems l'espace vuide de la terrasse avec des pierres , des terres , & toute autre matière ; pendant que d'autres régaloient & battoient les terres , pour rendre le terrain ferme , & capable de soutenir le poids des tours & des machines qu'on dressoit sur la plate-forme. De ces tours , & des batteries de balistes & de catapultes , partoît une grêle de pierres , de flèches , & de gros dards sur les rempars & les défenses des assiégés.

Arrian. lib. 4. pag. 180. La terrasse que fit faire Alexandre le Grand au roc de Coriènez est quelque chose de surprenant. Ce roc ,

* César se servit d'un pa- | *Marseille. De bell. civi-*
reil rideau au siège de | *lib. 3.*

qu'on estimoit imprenable , avoit deux mille cinq cens pas de hauteur , & sept à huit mille de tour. Il étoit escarpé de tous côtés , n'ayant qu'un sentier taillé dans le roc , où un homme à peine pouvoit monter. D'ailleurs il étoit ceint d'un profond abyme qui lui servoit de fossé , qu'il faisoit remplir si l'on avoit envie d'en aborder. Toutes ces difficultés ne furent pas capables de rebuter Alexandre , qui ne trouvoit rien d'impossible à son courage , ni à sa fortune. Il commença donc à faire couper de hauts sapins qui environnoient le lieu en grand nombre , pour s'en servir comme d'échelle pour descendre dans le fossé. Ses soldats travailloient nuit & jour à le combler. Quoique toute l'armée fût employée successivement à cet ouvrage , on ne faisoit pas plus de trente piés par jour & un peu moins la nuit , tant il étoit difficile. Quand l'ouvrage fut plus avancé , & qu'on commença à approcher davantage du haut , on enfonça des pieux dans les deux côtés du fossé à une distance raisonnable , (avec des poutres en travers) pour pouvoir soutenir la charge qu'on vouloit mettre dessus. Pour

lors on forma comme un plancher & un pont de claies & de fascines , que l'on couvrit de terre jusqu'à la hauteur du bord du fossé , en sorte que l'armée fût en état d'avancer de plein pié jusqu'au roc. Jusques-là les Barbares s'étoient moqués de l'entreprise , la croiant absolument impossible. Mais quand ils se virent en butte aux flèches des ennemis , qui travailloient à leur terrasse à couvert derrière des mantelets, ils commencèrent à perdre courage , demandèrent à capituler , & bientôt après livrèrent le roc à Alexandre.

Le comblement des fossés n'étoit pas toujours si difficile que celui dont je viens de parler , mais il demandoit toujours de grandes précautions & de grands travaux. Les soldats travailloient à couvert sous les tortues , & sous d'autres machines pareilles. Pour combler les fossés , ils se servoient de pierres , de troncs d'arbres , & de fascinages , le tout mêlé avec de la terre. Il falloit que ces sortes d'ouvrages fussent d'une très grande solidité , à cause du poids prodigieux des machines qui portoient dessus , qui eussent enfoncé , si cette espèce de chaussée avoit

été composée seulement de fascinage. Si les fossés étoient remplis d'eau , on commençoit par les sécher en tout ou en partie par différentes saignées qu'on y faisoit.

Pendant qu'on poussoit ces travaux, les assiégés ne s'endormoient pas. Ils ouvroient plusieurs galeries souterraines par dessous le fossé jusqu'au comblement, pour en enlever la terre, qu'ils se donnoient de main en main jusques dans la ville : ce qui faisoit que l'ouvrage n'avançoit point , parce que les assiégés en enlevoient autant qu'on en mettoit. Ils emploioient encore une autre ruse plus efficace que la première , en pratiquant des chambres souterraines sous le travail des assiégeans. Après avoir ôté une partie des terres par dessous sans qu'il y parût , ils soutenoient le reste par des étais , c'est-à-dire par de grosses poutres , qu'ils enduisoient de matières grasses , & de godron. Ils remplissoient ensuite le vuide d'entre les poutres de bois sec , & de toutes sortes de matières faciles à s'enflammer , & auxquelles ils mettoient le feu : de sorte que les poutres venant à rompre , tout tomboit comme dans un

gouffre avec les tortues , les béliers , & les hommes employés à les mettre en mouvement.

Polyb. lib. 5. cap. 5. Les assiégeans ufoient du même artifice pour faire tomber les murs des villes. Darius assiégeant Calcédoine , les murs étoient si forts , & la ville si garnie de vivres , que les habitans ne se mettoient pas en peine du siège. Le Roi ne fit point approcher ses troupes des murailles , & même il ne fit point le dégât dans le pays. Il se tint en repos , comme s'il eût attendu un renfort considérable. Mais , pendant que ceux de Calcédoine ne songeoient qu'à garder leurs rempars , il ouvrit à trois quarts de lieue de la ville une mine souterraine , qui fut conduite par les Perses jusques sous la place du marché. Ils jugèrent qu'ils étoient directement sous ce lieu par les racines des oliviers qu'ils savoient être dans cette place , & aux quelles ils arrivèrent. Alors ils donnèrent jour à leur mine , & montant par cet endroit ils prirent la ville , pendant que les assiégés étoient encore occupés à la garde de leurs murailles.

Liv. lib. 4. n. 22. C'est ainsi que le Dictateur A. Servilius prit la ville de Fidènes , aiant fait

fait faire plusieurs fausses attaques de différens côtés, pendant qu'une mine, creusée jusques sous la citadelle, y ouvrit une entrée à ses troupes. Un autre Dictateur (c'étoit le célèbre Camille) ne mit fin au long siège de Veies que par cette ruse. Il entreprit de faire conduire une mine jusques sous le château. Et afin qu'on ne discontinuât point cet ouvrage, & que le travail qu'il falloit faire sous terre ne rebutât point les mineurs, il les partagea en six brigades, qui se relevoient de six heures en six heures. Le travail ne discontinuant ni le jour, ni la nuit, on perça enfin jusqu'au château, & la ville fut prise.

*Liv. lib. 33.
n. 42.*

Dans le siège d'Athènes par Sylla, il est étonnant combien, de part & d'autre, on employa de mines & de contre-mines. Les mineurs n'étoient pas longtems sans se rencontrer, & il se donnoit de furieux combats dans ces lieux souterrains. Les Romains aiant pénétré jusques sous la muraille, en sapèrent une grande partie, & la mirent comme en l'air sur des bouts de poutres, auxquelles, sans perdre de tems, ils mirent le feu. La muraille tomba subitement dans le fossé

*Appian. de
bell. Mithrid.
pag. 193.*

530 DE LA SCIENCE
avec un fracas & des ruines incroyables, & tous ceux qui étoient dessus y périrent. C'étoit-là une des manières d'attaquer les places.

§. III.

Moyens dont on se servoit pour réparer les brèches.

LES ANCIENS emploioient plusieurs moyens pour se défendre contre l'ennemi lorsque la brèche étoit ouverte.

Quelquefois, mais plus rarement, on se servoit d'arbres coupés, qu'on étendoit sur tout le front de la brèche fort près à près les uns des autres, afin que les branches s'entrelassassent ensemble; & les troncs étoient attachés ensemble par de forts liens, de sorte qu'il étoit impossible de séparer ces arbres, ce qui formoit une haie impénétrable, derrière laquelle étoit une foule de soldats armés de piques & de longues pertuisannes.

Les brèches étoient quelquefois faites avec tant de promptitude, soit par les sapes du dessus, soit par celles qui étoient pratiquées sous terre, soit enfin par les coups violens des béliers, que les assiégés se trouvoient tout d'un coup ouverts lorsqu'ils y pen-

soient le moins. Ils recouroient alors à un remède fort simple pour avoir le tems de se reconnoître , & de se remparer derrière la brèche. Ils jettoient au bas & sur les décombres de la brèche une quantité prodigieuse de bois sec & de matières combustibles , auxquelles on mettoit le feu ; ce qui cau-
soit un tel embrasement , qu'il étoit impossible aux assiégeans de passer à travers la flamme , & d'approcher de la brèche. La garnison d'Haliarte en Béotie songea à employer ce moyen Liv. lib. 4^{re}
n. 63. contre les Romains.

Mais la voie la plus ordinaire étoit d'élever de nouveaux murs derrière les brèches , c'est ce qu'on appelle maintenant *retirades*. Ces murs n'étoient pas ordinairement parallèles à la muraille ruinée. Ils tiroient un rentrant en demi-cercle , dont les deux extrémités tenoient aux deux côtés de la muraille qui restoit encore en entier. Ils ne manquoient pas de creuser un fossé très large & très profond devant ce mur , pour obliger les assiégeans de l'attaquer avec tout l'attirail des machines qu'on employoit contre les murailles les plus fortes. Sylla ayant renversé à coups

de béliers une grande partie du mur du Pirée , fit tout aussitôt attaquer la brèche , où il s'engagea un combat très furieux , de sorte qu'il fut obligé de faire sonner la retraite. Les assiégés profitant du relâche qu'elle leur donnoit , tirèrent promptement un second mur derrière la brèche. Sylla s'en étant aperçu , fit avancer ses machines pour le battre , jugeant bien qu'étant tout fraîchement fait , il ne pourroit longtemps résister contre leur violence. Il en vint à bout sans beaucoup de peine , & en même tems il fit monter à l'assaut. L'action fut vive & vigoureuse : mais enfin il fut repoussé avec perte , & obligé de quitter l'entreprise. L'Histoire est pleine de pareils exemples.

§. IV.

Attaque & défense des places par les machines.

LES MACHINES dont on faisoit le plus d'usage dans les sièges , étoient , comme je l'ai marqué auparavant , les catapultes , les balistes , les tortues , les béliers , les tours mobiles. Pour en bien connoître la force , il ne faut que relire la description des

sièges les plus importans dont il a été parlé dans cette Histoire , tels que sont ceux de Lilybée en Sicile par les Romains ; de Carthage , par Scipion ; de Syracuse , d'abord par les Athéniens , puis par Marcellus ; de Tyr , par Alexandre ; de Rhodes , par Démétrius Poliorcète ; d'Athènes , par Sylla.

Je n'en citerai ici qu'un seul , dont même je ne rapporterai que quelques circonstances détachées , mais très propres , ce me semble , à montrer la manière dont les Anciens attaquoient & défendoient les places , & l'usage qu'ils faisoient des machines de guerre. C'est le fameux siège de Jérusalem par Tite , décrit fort au long par l'Historien Joséphe , témoin oculaire de ce qu'il raconte.

La ville de Jérusalem étoit enfermée par un triple mur , excepté du côté des vallées où il n'y en avoit qu'un , parce qu'elles étoient inaccessibles.

*Joséph. bell.
Jud. lib. 8.*

Tite commença par faire couper tous les arbres qui étoient dans le voisinage , & employa ce bois à faire élever plusieurs plate-formes. Il n'y avoit personne dans toute l'armée qui ne mît la main à l'œuvre : les travailleurs avoient devant eux des claies &

des gabions qui les mettoient en sûreté. Les Juifs de leur côté ne manquoient à rien de tout ce qui pouvoit servir pour leur défense : les rampars furent bientôt couverts d'un grand nombre de machines.

On attaqua d'abord le premier mur. Les terrailles étant achevées, Tite fit mettre les béliers en batterie , fit avancer les autres machines pour empêcher les efforts des assiégés , & fit battre le mur par trois différens endroits. Les Juifs lançoient continuellement un nombre incroiable de feux & de traits contre les machines des ennemis , & contre ceux qui pouffoient les béliers. Plusieurs même sortirent pour y mettre le feu , & on eut bien de la peine à les repousser.

Tite avoit fait élever sur ses terrasses trois tours , de soixante quinze piés de haut chacune , pour commander de là les rempars & les murs assiégés. Pendant la nuit une de ces tours tomba d'elle-même : ce qui causa un grand effroi dans toute l'armée. Elles incommodoient extrêmement les assiégés , parce qu'elles étoient pleines de machines faciles à transporter , de frondeurs & de gens de trait , qui les

accabloient par une grêle continuelle de dards , de flèches , & de pierres , sans qu'ils fussent comment y remédier , parce qu'ils ne pouvoient élever de Cavaliers qui égalassent la hauteur de ces tours , ni les renverser tant elles étoient fortes , ni les bruler parce qu'elles étoient toutes couvertes de plaques de fer. Ils furent donc obligés de se retirer hors de la portée de ces traits. Ainsi rien ne pouvant plus retarder l'effet des béliers , & ces redoutables machines s'avancant toujours , les Juifs abandonnèrent ce premier mur après quinze jours de résistance. Les Romains entrèrent sans peine par la brèche , & ouvrirent les portes au reste de l'armée.

Le second mur ne les arrêta pas longtemps : Titë s'en rendit bientôt maître , aussi bien que de la nouvelle ville. Les Juifs aiant fait alors des efforts extraordinaires , vinrent à bout de l'en chasser , & ce ne fut qu'après quatre jours de combats continuels & très rudes qu'il les regagna.

Mais le troisième mur lui coûta bien des peines & bien du sang , les Juifs refusant de prêter l'oreille à aucune proposition de paix , & se dé-

fendant avec une opiniâtreté, qui tenoit moins du courage, que d'une fureur & d'une rage de gens desespérés.

Tite partagea son armée en deux, pour former deux attaques du côté de la forteresse Antonia, & il fit travailler ses troupes à élever quatre terrasses à chacune desquelles une légion étoit occupée. Quoique l'ouvrage ne fût interrompu ni jour ni nuit, il ne put être achevé qu'après plus de quinze jours, & pour lors on planta les machines dessus. Jean & Simon étoient à la tête des factieux qui dominoient dans la ville. Le premier fit miner jusqu'à la terrasse qui regardoit la forteresse Antonia, soutenir la terre avec des pieux, apporter une très grande quantité de bois enduit de poix résine & de bitume, & y mit ensuite le feu. Ces états aiant été bientôt consumés, la terrasse fondit, & en tombant fit un bruit épouvantable. Deux jours après, Simon attaqua les autres terrasses, sur lesquelles les assiégeans avoient placé leurs béliers, & commençoient à battre le mur. Trois jeunes Officiers, suivis de soldats déterminés comme eux, se jettèrent, des flambeaux à la main, à travers les

ennemis comme s'ils n'eussent eu rien à craindre de tant de dards & de tant d'épées, & ne se retirèrent qu'après avoir mis le feu aux machines. Lorsque la flamme commença à s'élever, les Romains accoururent du camp pour venir au secours de leurs machines. Les Juifs les repoussèrent à coups de traits du haut des murs. Ils avoient jusqu'à trois cens catapultes & quarante balistes. Ils firent aussi de grosses sorties, & méprisant le péril ils en venoient aux mains avec ceux qui s'avançoient pour éteindre le feu. Les Romains s'efforçoient de retirer leurs béliers, dont les couvertures étoient brulées : & les Juifs, pour les en empêcher, demeuroient dans les flâmes sans lâcher prise. Cet embrasement passa de là aux terrasses, sans que les Romains pussent y remédier. Ainsi, se voyant de tous côtés environnés du feu, & désespérant de pouvoir conserver leurs travaux, ils se retirèrent dans leur camp. Ils ne pouvoient se consoler d'avoir perdu en une heure, par la ruine de leurs travaux, ce qui leur avoit coûté tant de tems & de peine. Plusieurs même, voyant leurs machines toutes brisées, désespéroient de

pouvoir jamais prendre la place.

Mais Tite ne perdit pas courage. Aiant tenu un grand Conseil de guerre, il proposa de bâtir un mur tout autour de la ville, pour ôter aux assiégés toute espérance de recevoir ou du secours, ou des vivres, qui commençoient à leur manquer. Cet avis fut généralement approuvé, & l'ardeur se remit dans les troupes. Mais ce qui paroît incroyable, & qui est véritablement digne des Romains, c'est que ce grand ouvrage, qui paroïssoit avoir besoin de trois mois pour s'exécuter, la ville aiant deux lieues de circuit, fut commencé & achevé en trois jours. La ville étant ainsi enfermée, on mit des troupes en garde dans les forts, dont la nouvelle muraille étoit flanquée d'espace en espace. Tite, en même tems, commença à faire élever vers la forteresse Antonia quatre terrasses, plus grandes encore que les premières. Elles furent achevées en vingt & un jour, malgré la difficulté de trouver le bois nécessaire pour un tel ouvrage.

Jean, qui avoit à défendre la forteresse Antonia, voulant prévenir le péril où il se trouveroit si les assié-

geans faisoient brèche , ne perdoit point de tems pour se fortifier , & pour tenter toutes choses avant que les béliers fussent mis en batterie. Il fit une sortie avec les flambeaux à la main , pour mettre le feu aux travaux des ennemis : mais il fut contraint de revenir sans avoir pu en approcher.

Alors les Romains avancèrent leurs béliers , pour battre la tour Antonia : mais voyant que malgré les coups redoublés ils ne pouvoient faire brèche , ils résolurent d'en venir à la sappe ; & se couvrant de leurs boucliers en forme de tortue contre la quantité de pierres & de cailloux dont les Juifs les accabloient , ils travaillèrent si opiniâtrement avec des leviers & avec leurs mains , qu'ils ébranlèrent quatre des pierres du fondement de la tour. La nuit obligea les uns & les autres à prendre un peu de repos : & cependant l'endroit du mur , sous lequel Jean avoit fait cette mine par le moien de laquelle il avoit ruiné les premières terrasses des Romains , se trouvant affoibli des coups que les Romains y avoient donnés , tomba tout d'un coup. Les Juifs dans le moment élevèrent un autre mur derrière celui qui venoit de tomber.

Comme il étoit construit tout récemment, on espéroit qu'il seroit plus facile de le renverser : mais personne n'osoit monter le premier à l'assaut, tant le courage déterminé des Juifs avoit jetté de terreur parmi les troupes. On fit pourtant quelques tentatives, qui ne réussirent pas. La Providence leur ouvrit une autre voie. Quelques soldats, qui étoient de garde aux plate-formes, montèrent vers la fin de la nuit par la ruine du mur sans faire de bruit jusqu'à la forteresse Antonia. Ils trouvèrent les soldats du corps de garde le plus avancé endormis, & leur coupèrent la gorge. Etant ainsi maîtres du mur, ils firent sonner leurs trompettes qu'ils avoient eu soin d'apporter avec eux. A ce bruit, ceux des autres corps de garde s'imaginant que les Romains étoient en grand nombre, furent saisis d'une telle fraieur qu'ils s'enfuirent. Tite arriva bientôt après avec une partie de ses troupes, & montant par les mêmes ruines poursuivit les fuyards jusqu'aux portes du Temple. Les Juifs en défendirent l'entrée avec un courage incroyable. L'action fut des plus vives, & dura au moins dix heures. Mais en-

fin la fureur & le defefpoir des Juifs, qui voioient que leur falut dépendoit du fuccès de ce combat, l'emportèrent fur la valeur & fur l'expérience des Rômaïns. Ceux-ci crurent devoir fe contenter de s'être rendus maîtres de la forterefle Antonia, quoiqu'il n'y eût eu qu'une partie de leur armée qui fe fût trouvée à ce combat.

Il fe pafla plufieurs attaques que j'omets. Le plus grand des béliers que Tite avoit fait construire & placer fur les plate-formes, battit continuellement durant fix jours les murs du Temple, fans pouvoir rien avancer non plus que les autres, tant ce superbe édifice étoit à l'épreuve de leurs efforts. Les Rômaïns aiant perdu l'efpérance de réuffir par ces fortes d'attaques, réfolurent d'en venir à l'efcalade. Les Juifs, qui ne l'avoient pas prévu, ne purent les empêcher de planter leurs échelles. Mais jamais réfiftance ne fut plus grande que celle qu'ils firent. Ils renverfoient ceux qui montoient, tuoient à coups d'épée ceux qui étoient déjà fur les derniers échelons, avant qu'ils puffent fe couvrir de leurs boucliers, & renverfèrent même des échelles toutes

couvertes de soldats , ce qui couta la vie à plusieurs Romains. Les autres furent obligés de se retirer , sans avoir pu faire réussir leur entreprise.

Les Juifs firent de fréquentes sorties , où ils se battoient comme des furieux & des forcenés. Il en couta bien du sang aux Romains. Mais enfin Tite se rendit maître du Temple , auquel , malgré les défenses rigoureuses qu'il en avoit faites , un soldat mit le feu , qui le consuma entièrement. C'est ainsi que s'accomplit la prédiction que Jesus Christ en avoit faite.

CHAPITRE TROISIE'ME.

De la Marine des Anciens.

Tome IV.
de l'Hist. anc.
pag. 598.

J'AI DÉJÀ DIT ailleurs quelle que chose de la Marine des Anciens , de leurs vaisseaux , & de leurs troupes de mer. Je prie le Lecteur d'y avoir recours , pour suppléer à une partie de ce qui pourra manquer ici.

ON NE PEUT rien dire de sûr touchant l'origine de la navigation. Ce qu'il y a de certain , c'est que le

plus ancien vaisseau dont il soit parlé dans l'histoire est l'arche de Noé , dont Dieu lui-même avoit donné le dessein , & prescrit la forme & toutes les mesures , mais uniquement par rapport aux vûes qu'il avoit d'y renfermer la famille de Noé & tous les animaux de la terre & de l'air.

Cet art aura eu sans doute , comme tous les autres , des commencemens grossiers & imparfaits : de simples planches , des radeaux , des battelets , de petites barques. La manière dont les poissons se meuvent dans l'eau , & les oiseaux dans l'air , aura pu faire naître aux hommes la pensée d'imiter par les rames & les voiles les secours que la nature a donnés à ces animaux. Quoiqu'il en soit , ils sont parvenus par degrés à construire des navires dans la perfection où nous les voions.

On peut diviser les vaisseaux en deux espèces : les vaisseaux de charge ^a *onerariæ naves* , qui servent pour le négoce & pour le transport ; & les vaisseaux de guerre , appelés souvent de longs vaisseaux , *longæ naves*.

^a Bomilcar centum
triginta navibus longis ,
& septingentis onerariis | profectus. Liv. lib. 29.
n. 17.

Les premiers étoient de petits bâtimens, qu'on appelloit ordinairement *ouverts*, parce qu'ils n'avoient pas de pont. Ces petites barques n'avoient pas non plus à la proue ces éperons, qu'on appelloit *rostra*, dont on se servoit dans les combats pour fraper les vaisseaux ennemis, & les couler à fond.

Les navires longs qui servoient pour la guerre, étoient de deux sortes. Les uns n'avoient qu'un rang de rames de chaque côté, les autres en avoient plusieurs.

De ceux qui n'avoient qu'un rang de rames, quelques-uns avoient vingt rames, *εικοσες*; d'autres trente, *τριηκόντες*; d'autres cinquante, *πεντηκόντες*, ou même cent, *εκατόντες*. Rien n'est plus commun que ces noms de navires dans les Auteurs Grecs. Les rameurs étoient placés, moitié d'un côté du vaisseau, moitié de l'autre, sur une même ligne.

Entre les vaisseaux à plusieurs rangs de rames, les uns en avoient deux seulement, *biremes*: d'autres trois, *triremes*: d'autres quatre, *quadrirèmes*: d'autres cinq, *quinqueremes*: d'autres un plus grand nombre, comme on

le verra dans la suite. Ceux dont il est le plus souvent parlé dans les Auteurs, & dont les Anciens faisoient le plus d'usage dans les combats, sont les *trirèmes* & les *quinquerèmes* : qu'on me permette de désigner par ces noms les vaisseaux qui avoient trois ou cinq rangs de rames.

On voit dans tous les Auteurs anciens une distinction claire & évidente entre ces deux sortes de vaisseaux. Les uns étoient appelés *τριάκοντες*, vaisseaux à trente rames : *πεντήκοντες*, vaisseaux à cinquante rames &c. & ceux-là étoient mis au nombre des petits vaisseaux. Les autres étoient appelés *τριήρεις*, à trois rangs de rames : *πεντήρεις*, à cinq rangs de rames ; &c. & ceux-ci étoient mis au nombre des grands vaisseaux.

On verra bientôt la différence qu'il y avoit entre les uns & les autres pour le nombre de ceux qui les montoient. Ce qui distingue les derniers, c'est, outre la grandeur, qu'ils avoient plusieurs rangs de rames. Et Tite Live le dit clairement : *Quinqueremis Romana ..*

pluribus remorum ordinibus scindentibus Liv. lib. 37 n. 30.

vortices ; aussi bien que Virgile : *Terno* Æn. lib. 54
consurgunt ordine remi. Il est donc incontestable qu'il y avoit chez les An-

ciens des vaisseaux à plusieurs rangs de rames , à deux , à trois , à quatre , à cinq , à six , jusqu'à trente & quarante : mais il n'y avoit que ceux d'un moindre nombre de rangs de rames qui fussent d'usage : la plupart des autres n'étoient que pour la parade.

De savoir ce que c'étoit que ces divers rangs de rames & comment on pouvoit les mettre en mouvement , c'est ce qui fait la difficulté , & qui forme une grande dispute parmi les Savans, laquelle, selon toutes les apparences , demeurera toujours indécise. Les personnes , parmi nous , les plus habiles & les plus expérimentées dans la marine , croient la chose absolument impossible. Elle le seroit en effet , si l'on supposoit que ces divers rangs de rames étoient perpendiculairement les uns sur les autres. Mais on voit le contraire dans la colonne Trajane , où , dans les birèmes & les trirèmes , les rangs de dessous sont mis obliquement , & comme par degrés.

Les raisonnemens qu'on oppose à l'opinion de ceux qui admettent plusieurs rangs de rames dans les vaisseaux , paroissent , il faut l'avouer ,

très forts & très concluans : mais quelle force peuvent avoir les meilleurs raisonnemens du monde contre des faits certains , & contre une expérience attestée par tous les anciens Auteurs.

Il paroît que les rameurs étoient distingués par degrés. Ceux du plus bas, Interpr. Aristophan. in Ranis. s'appelloient *Thalamites* : ceux du milieu, *Zugites* : ceux d'enhaut *Thranites*. Ces derniers avoient une paie plus forte que les autres , sans doute parce Thucyd. lib. 6. pag. 432. qu'ils manioient des rames plus longues & plus pesantes que celles des degrés inférieurs.

C'est encore une question , si dans les grands vaisseaux chaque rame n'avoit qu'un rameur ; ou si elle en avoit plusieurs , comme en ont aujourd'hui les rames de nos galères. Dans les birèmes & les trirèmes de la colonne Trajane on ne voit sur chaque côté d'un banc qu'un rameur. Il y a beaucoup d'apparence que le nombre en étoit multiplié dans les vaisseaux qui étoient plus grands. J'évite d'entrer dans des discussions qui me meneroient fort loin, & qui n'entrent point dans mon plan.

On trouve dans Athénée des descriptions de vaisseaux , dont la gran-

Athen. lib.
5. p. 203-206. leur étonne , & paroît incroiable. Les deux premiers font de Ptolémée Philopator roi d'Egypte. L'un d'eux étoit de quarante rangs de rames , & avoit quatre cens vingt piés de longueur , fur cinquante sept de largeur. Quatre mille rameurs fuffisoient à peine pour mettre en mouvement cette masse énorme. Elle fut mise en mer avec une machine ; où il entra autant de bois qu'il en eût falu pour faire cinquante vaisseaux à cinq rangs de rames. Quel moien de concevoir l'usage des quarante rangs de rames dans ce vaisseau ? Aussi n'étoit-il que pour la parade.

L'autre vaisseau , appelé *talamègue*, parce qu'il portoit des lits & des chambres , avoit de longueur trois cens douze piés & demi , & dans sa plus grande largeur quarante-cinq piés. Sa hauteur , en comptant la tente qu'on avoit mise sur le pont , étoit de près de soixante piés. Aux trois côtés du vaisseau , (le côté de la proue n'est point compté ici) on fit une double gallerie l'une sur l'autre , d'une étendue immense. C'étoit un vrai palais portatif. Ptolémée l'avoit fait construire pour se promener sur le

Nil avec toute sa Cour. Athénée ne marque point combien il avoit de rangs de rames.

Le troisième vaisseau est celui que *Ibid. page 206-209,* fit construire Hiéron II. roi de Syracuse, sous la direction du fameux Archimède. Il étoit à vingt rangs de rames, & d'une magnificence incroyable. Aucun port de Sicile ne pouvant le contenir, Hiéron en fit présent à Ptolémée Philopator, & le fit conduire à Alexandrie. Quoique la sentine en fût très profonde, un seul homme la vuidoit par le moien d'une machine qu'Archimède avoit inventée.

Ces vaisseaux, qui n'étoient que pour la parade, ne regardent point, à proprement parler, la matière que je traite. Il en faut dire autant de celui de Philippe pere de Persée, dont parle Tite Live. Il avoit seize rangs de rames : mais il ne pouvoit presque être mis en mouvement à cause de sa grandeur.

Ce qui m'étonne, c'est ce que dit *Plut. in Demetr. p. 397.* Plutarque des galères de Démétrius

a Coætus Philippus na-	nis, quam sexdecim ver-
ves omnes testas tradere ;	
quin & regiam unam in-	
habilis prope magnitudi-	sus remorum agebant,
	Liv. lib. 33. n. 30.

Poliorcète ; & il a soin d'avertir qu'il parle dans l'exacte vérité , & sans aucune exagération. Ce Prince , fort versé , comme on fait , dans les Arts, & fort inventif par rapport aux machines de guerre , avoit fait construire aussi plusieurs galères à quinze & à seize rangs de rames , qui n'étoient point pour la simple ostentation , mais dont il faisoit un usage merveilleux dans les sièges & dans les combats. Lyfimaque , ne pouvant ajouter foi à tout ce qu'on en disoit , l'envoia prier , quoique son ennemi , de faire voguer ses galères devant lui : & quand il eut vû leur mouvement prompt & léger , il s'en retourna surpris au delà de tout ce qu'on peut dire , & n'osoit presque en croire le témoignage de ses propres yeux. Ces vaisseaux étoient d'une beauté & d'une richesse étonnantes , mais leur légèreté & leur agilité paroissent encore plus dignes d'admiration , que leur grandeur & leur magnificence.

Mais renfermons-nous dans ceux qui étoient plus connus & plus communs , j'entends principalement les galères à trois , quatre , & cinq rangs

de rames ; & voions l'usage qu'on en faisoit dans les combats.

Il n'est point parlé dans Homère de vaisseaux à plusieurs rangs de rames : ce n'est que depuis la guerre de Troie que l'usage en a été établi : la date en est inconnue. On croit que ce sont les Corinthiens qui les premiers changèrent l'ancienne forme des galères , & qui en construisirent à trois rangs de rames , & peut-être aussi à cinq. Syracuse , colonie de Corinthe , se piqua , sur tout du tems de l'ancien Denys , d'imiter l'industrie de la ville à qui elle devoit son origine ; & vint même à bout de la surpasser , en perfectionnant ce que la première n'avoit fait qu'ébaucher. Les guerres qu'elle eut à soutenir contre Carthage l'obligèrent de donner tous ses soins & toute son application à la marine. Ces deux villes pour lors étoient les plus puissantes sur mer.

Thucyd. lib. 1. pag. 8-10

La Grèce , en général , ne s'étoit point encore distinguée de ce côté-là. Le plan & le dessein de Lycurgue avoit été d'interdire absolument à ses citoyens l'usage de la marine ; & cela par deux motifs , également dignes de la sage & profonde politi-

que de ce Législateur. Sa première vûe étoit d'écarter de sa République tout commerce avec l'étranger , de peur que ce mélange n'altérât la pureté des mœurs , & n'affoiblît la sévérité des maximes qu'il y avoit établies. En second lieu , il vouloit ôter aux Lacédémoniens toute envie de s'agrandir , & toute espérance de faire des conquêtes, regardant cette funeste ambition comme la ruine des Etats. Sparte n'eut donc d'abord qu'un très petit nombre de vaisseaux.

Athènes n'en étoit guères mieux fournie dans les commencemens. Ce fut Thémistocle , qui , perçant dans l'avenir , & pressentant de loin ce qu'on avoit à craindre de la part des Perses , tourna toutes les forces d'Athènes du côté de la mer , équipa sous un autre prétexte une nombreuse flotte , & par cette sage prévoyance sauva la Grèce , procura à sa patrie une gloire immortelle , & la mit en état de devenir bientôt supérieure à tous les peuples voisins.

Pendant près de cinq siècles entiers , Rome , si l'on en croit Polybe , ignorera absolument ce que c'étoit que vaisseau , que galère , que flotte. Uniquement

quement occupée à soumettre les peuples qui l'environnoient, elle n'en avoit pas besoin. Quand elle com- *Polyb. lib. 1. pag. 20.* mença à faire passer ses troupes en Sicile, elle n'avoit pas une seule felouque en propre, & elle empruntoit de ses voisins des vaisseaux pour le transport de ses armées. Mais elle sentit bientôt qu'elle ne pourroit point résister aux Carthaginois tant qu'ils seroient maîtres de la mer. Elle songea donc à leur en disputer l'empire, & à équiper une flotte. Une quinquerème que les Romains avoient prise sur les ennemis, leur en fit naître la pensée, & leur servit de modèle. En moins de deux mois ils construisirent cent galères à cinq rangs de rames, & vingt à trois rangs. Ils formèrent des matelots & des rameurs à une manœuvre qui jusques-là leur avoit été inconnue, & dans le premier combat qu'ils donnèrent, ils vainquirent les Carthaginois, c'est-à-dire la nation du monde la plus puissante sur mer, & la plus habile en fait de marine.

La flotte de Xerxès, lorsqu'il partit d'Asie pour attaquer la Grèce, con- *Hercd. lib. 7. cap. 89.* sistoit en plus de douze cens galères

a trois rangs de rames , dont chacune portoit deux cens trente hommes ; & en trois mille galères de trente ou cinquante rames , & autres vaisseaux de transport , qui contenoient , l'une portant l'autre , quatre-vingts hommes. Les autres galères que fournirent les peuples d'Europe portoient chacune deux cens hommes. Celles qui partirent d'Athènes, pendant la guerre du Péloponnèse , pour attaquer les Syracusains , en portoit autant. On peut donc supposer que la charge ordinaire de ces vaisseaux étoit deux cens hommes.

Je souhaiterois que les Historiens eussent distingué clairement entre ces deux cens hommes , qui étoient la charge ordinaire des vaisseaux , combien il y en avoit pour la chiourme, & combien pour le combat. Plutarque , en parlant de ceux des Athéniens qui se trouvèrent à l'action de Salamine , marque que chacune des cent quatre-vingts galères dont leur flotte étoit composée , n'avoit que dix-huit hommes de guerre , dont quatre tiroient de l'arc , & les autres étoient pesamment armés. C'est bien peu de monde.

Ce combat près de Salamine est un

Plut. in The-

bes. p. 119.

Hærad lib.

8. c. 84-96.

des plus célèbres de l'antiquité : mais nous n'en avons pas un détail bien précis. Les Athéniens s'y distinguèrent par un courage invincible , & leur Chef encore plus par son habileté & sa prudence. Il persuada aux Grecs , non sans beaucoup de peine , de s'arrêter dans un détroit qui rendoit inutile le grand nombre des vaisseaux Persans : & il attendit , pour engager l'action , qu'un certain vent , fort contraire aux ennemis , commençât à souffler.

Le dernier combat des Athéniens dans le port de Syracuse causa leur ruine. Parce qu'on craignoit extrêmement les éperons des galères ennemies , dont on avoit fait une triste expérience dans les actions précédentes , Nicias s'étoit muni de harpons de fer pour les accrocher , afin d'en rompre le coup , & d'en venir d'abord aux mains comme sur terre. Mais les ennemis qui s'en étoient aperçus , couvrirent de cuir la proue , & le haut des galères , pour ne pas donner tant de prise , & pour éviter d'en venir à l'abordage. Les décharges leur réussissoient bien mieux. Les Athéniens furent accablés d'une grêle

de pierres qui portoient toujours leur coup, au lieu que les dards & les traits qu'ils lançoient étoient presque toujours sans effet à cause du mouvement de la mer, & de l'agitation des vaisseaux. Leur ancienne gloire & leur puissance firent naufrage dans ce dernier combat.

Polybe fait une courte mais fort belle description d'un combat naval, qui fut à l'égard des Romains comme un heureux augure pour l'avenir, & qui leur ouvrit l'entrée aux conquêtes qui devoient leur assurer l'empire de la mer. C'est celui de Myle en Sicile contre les Carthaginois, sous la conduite du Consul Duilius. Je l'ai rapporté dans l'histoire des Carthaginois. Ce qu'il y a de particulier dans ce combat, est une machine de nouvelle invention, attachée au haut de la proue des vaisseaux Romains, & qu'on appella *Corbeau*. C'étoit une espèce de Grue, guindée en haut & suspendue par des cordages, qui portoit à son extrémité un pesant cône de fer nommé *Corbeau*, qu'on faisoit tomber avec impétuosité sur les vaisseaux ennemis, pour en enfoncer le plancher, & pour les accrocher.

Cette machine fut la principale cause de la victoire , qui fut la première que les Romains remportèrent sur mer.

Le même Polybe fait une description plus étendue d'un célèbre combat naval qui se donna près d'Ecnome ville de Sicile. Les Romains , commandés par les Consuls Attilius Régulus & L. Manlius , avoient trois cents trente vaisseaux pontés , & cent quarante mille hommes , chaque vaisseau portant trois cents rameurs , & six vingts soldats. La flotte des Carthagiноis , commandée par Hannon & Amilcar , avoit trois cents cinquante vaisseaux , & plus de cent cinquante mille hommes. Le dessein des premiers étoit de porter la guerre en Afrique , & d'en faire le théâtre de la guerre ; ce que les autres avoient un extrême intérêt d'empêcher. Tout se prépara donc au combat.

L'ordonnance des Romains ici fut toute extraordinaire. Ils ne se rangèrent point sur une ou plusieurs lignes comme c'étoit assez la coutume , de peur que les ennemis ne les doublassent à cause de leur nombre , & ils songèrent à faire front de tous côtés. D'ailleurs , comme la force des enne-

mis consistoit dans la légèreté de leurs vaisseaux, ils crurent devoir voguer obliquement, & prendre une ordonnance qu'on eût peine à rompre.

Pour cela, les deux vaisseaux à six rangs que montoient les Consuls Régulus & Manlius, furent mis de front à côté l'un de l'autre. Ils étoient suivis chacun d'une file de vaisseaux : on appelloit l'une la première flotte, & l'autre la seconde. Les bâtimens de chaque file s'écartoient & élargissoient l'intervalle à mesure qu'ils se rangeoient, & tournoient la proue en dehors. Les deux premières flottes ainsi rangées en forme de bec ou de coin, on forma une troisième ligne de vaisseaux, qu'on nomma la troisième flotte. Elle fermoit l'intervalle, & faisoit front aux ennemis : en sorte que cet ordre de bataille avoit la figure d'un triangle. Ces trois rangs composoient comme un corps séparé, qui étoit composé de trois flottes : car on les appelloit ainsi. Cette troisième ligne, ou troisième flotte, remorquoit les vaisseaux destinés à transporter la cavalerie, qui formoient un second corps. Enfin la quatrième flotte, ou les Triaires, (c'est le nom qu'on lui

donnoit) venoient après , & étoient à la queue , de telle sorte qu'ils débordoiént des deux côtés la ligne qui les précédoit : & c'étoit là le troisième corps. De cette manière, l'ordre de bataille représentoit un coin ou un bec , dont le haut étoit creux , & la base solide ; mais fort dans son tout , propre à l'action , & difficile à rompre.

Les Carthaginois de leur côté rangèrent presque tous leurs vaisseaux sur une même ligne. L'aile droite , commandée par Hannon , & composée des galères les plus légères & les plus agiles , s'avançoit beaucoup en pleine mer , pour envelopper celles des ennemis qui lui étoient opposées , & avoit toutes les proues tournées vers eux. L'aile gauche , qui faisoit la quatrième partie de la flotte , étoit rangée en forme de tenaille , c'est-à-dire en potence , & tiroit vers la terre. Amilcar , en qualité d'Amiral , commandoit le centre , & cette aile gauche. Il usa de stratagème pour séparer les vaisseaux des Romains. Ceux-ci se promettant une victoire assurée sur des vaisseaux à qui l'on avoit donné tant d'étendue , commen-

cèrent par l'attaque du centre, qui eut ordre de se retirer peu-à-peu, comme cédant à l'ennemi; & se disposant à fuir. Les Romains ne manquèrent pas de poursuivre les fuyards. Par cette manœuvre, la première & la seconde flotte (on a marqué auparavant ce qu'il faut entendre par ces mots) s'éloignoient de la troisième, qui remorquoit les vaisseaux de charge, & de la quatrième où étoient les Triaires destinés à les soutenir. Quand elles furent à une certaine distance, alors, sur le signal qui fut donné du vaisseau d'Amilcar, les Carthaginois fondent tous en même tems sur les vaisseaux qui poursuivoient. Les Carthaginois l'emportoient sur les Romains par la légèreté de leurs vaisseaux, par l'adresse & la facilité qu'ils avoient tantôt à s'approcher, tantôt à reculer: mais la vigueur des Romains dans la mêlée, leurs corbeaux pour accrocher les vaisseaux ennemis, la présence des deux Consuls qui combattoient à leur tête, & sous les yeux desquels ils bruloient de se signaler, ne leur inspiroient pas moins de confiance qu'en avoient les Carthaginois. Tel étoit le choc de ce côté-là.

En même tems Hannon , qui commandoit l'aile droite, vient tomber sur les vaisseaux des Triaires , & y jette le trouble & la confusion. D'un autre côté , les Carthaginois qui étoient en potence & proche de la terre , se rangent de front , & fondent sur les vaisseaux qui remorquoient. Ceux-ci lâchent aussitôt les cordes , & en viennent aux mains : de sorte que toute cette bataille étoit divisée en trois parties, qui faisoient autant de combats fort éloignés l'un de l'autre.

Comme des deux côtés les forces étoient à peu près égales , l'avantage d'abord le fut aussi. Enfin le corps que commandoit Amilcar ne pouvant plus résister , fut mis en fuite , & Manlius attacha à ses vaisseaux ceux qu'il avoit pris. Régulus en même tems vint au secours des Triaires & des vaisseaux de charge , menant avec lui les bâtimens de la seconde flotte qui n'avoient rien souffert. Pendant qu'il est aux mains avec Hannon , les Triaires , qui se rendoient déjà, reprennent courage , & retournent à la charge avec vigueur. Les Carthaginois , attaqués devant & derrière , ne purent résister plus longtems , & prirent la fuite.

Sur ces entrefaites Manlius revient , & aperçoit la troisième flotte aculée contre le rivage par les Carthaginois de l'aile gauche. Les vaisseaux de charge & les Triaires étant en sûreté, ils se joignent Régulus & lui pour courir la tirer du danger où elle étoit : car elle soutenoit une espèce de siège , & auroit été entièrement défaite , si les Carthaginois , par la crainte d'être accrochés & forcés d'en venir aux mains , ne se fussent contentés de la resserrer contre terre , sans oser l'attaquer. Les Consuls étant arrivés fort à propos , entourèrent les Carthaginois , & leur enlevèrent cinquante vaisseaux avec tout l'équipage.

Tel fut le succès de ce combat naval , dont l'avantage fut entièrement du côté des Romains. Il y périt vingt-quatre de leurs bâtimens , & plus de trente des Carthaginois. Nul vaisseau équipé des Romains ne tomba en la puissance de l'ennemi , & ils en prirent plus de soixante-quatre.

Jamais les Romains , même dans le tems de leurs plus grandes forces , ne mirent en mer de leur chef & en leur propre nom une flotte aussi nombreuse que celle dont il est parlé ici ; & Po-

lybe en fait la remarque. Quatre ans auparavant ils ignoroient absolument ce que c'étoit que flote : & en voici une de trois cens trente vaisseaux pontés qui met à la voile.

En voiant la rapidité avec laquelle ces bâtimens étoient construits , on seroit tenté de croire qu'ils étoient d'une très modique grandeur , & qu'ils ne pouvoient pas contenir beaucoup de monde. On voit ici le contraire. Polybe nous apprend une circonstance , qui nulle part ailleurs n'est marquée si clairement , & qu'il nous importoit extrêmement de savoir : c'est que chaque galère portoit trois cens rameurs , & six vingts soldats. Combien faloit-il de place pour les agrès d'une telle galère , pour le magasin des vivres , pour le réservoir d'eau ! On voit dans Tite Live qu'on y mettoit des vivres & de l'eau quel-

*Liv. lib. 29.
n. 25.*

quefois pour quarante cinq jours , & d'autres fois sans doute pour un plus long espace.

Les corbeaux , dont il est souvent parlé dans les combats de mer , machine propre à accrocher les vaisseaux , nous apprennent que les Anciens ne trouvoient point de moien plus effi-

564 DE LA SCIENCE MILITAIRE.
cace pour s'assurer la victoire, que de
se joindre, & d'en venir aux mains.
Ils portoient souvent dans leurs vais-
seaux des balistes & des catapultes
pour lancer des traits & des pierres.
Quoique ces machines, qui leur ten-
noient lieu de nos canons, fissent des
effets surprenans, ils ne s'en servoient
que lorsque les vaisseaux étoient à une
certaine portée, & ils en venoient à
l'abordage le plutôt qu'il leur étoit
possible. C'est là en effet, & ce n'est
que là, que paroît véritablement le
courage des troupes.

Les galères qui composoient ici les
deux flotes, étoient à trois rangs de
rames, ou tout au plus à cinq. Celles
qui portoient les deux Consuls étoient
à six rangs. Dans le combat de Myle,
l'Amiral montoit une galère à sept
rangs de rames. On juge aisément
que ces galères des Amiraux n'étoient
pas pour la simple parade, & qu'elles
devoient être dans le combat d'un plus
grand usage que toutes les autres.





L I V R E

VINGT-QUATRIÈME.

AVANT-PROPOS.

NOUS SOMMES enfin arrivés aux Arts & aux Sciences qui dépendent purement de l'esprit, & qui sont destinés à l'enrichir de toutes les connoissances propres à instruire l'homme, à en perfectionner la plus noble partie, à lui former l'esprit & le cœur, en un mot à le mettre en état de remplir les divers emplois où la divine Providence l'appellera. Car, il ne faut pas s'y tromper; le but des Sciences n'est point de devenir savant uniquement pour soi, ni de satisfaire une inquiète & stérile curiosité qui nous entraîne par un plaisir séduisant d'objets en objets; mais de contribuer, chacun en sa manière, à l'avantage commun de la société. Borner son travail & ses études à sa propre satisfaction, & se concentrer en soi-même, c'est ignorer que l'homme fait partie d'un tout auquel il doit se rapporter, & dont la beauté consiste

essentiellement dans l'union & l'harmonie des parties qui le composent, & qui toutes, quoique par des voies différentes, tendent à la même fin, qui est l'utilité publique.

C'est dans cette vûe que Dieu distribue aux hommes divers talens & diverses inclinations, qui sont quelquefois si marquées & si fortes, qu'il est presque impossible d'y résister. On fait quel panchant le fameux M^r. Pascal eut pour la Géométrie dès la plus tendre enfance, & quel merveilleux progrès il y fit par la seule force de son génie, malgré le soin que son pere avoit pris de lui en cacher tous les instrumens, & tous les Livres qui pouvoient lui en donner quelque idée. Je pourrois rapporter un grand nombre de pareils exemples dans chaque art & dans chaque science.

Une suite & un effet de ces inclinations naturelles, qui annoncent presque toujours les grands talens, est l'application persévérante que les Savans donnent à certaines études, souvent abstraites & difficiles, quelquefois même désagréables & ennuyeuses, dans lesquelles pourtant ils trouvent un plaisir secret qui les

y attache par une force presque invincible. Qui peut douter que ce plaisir ne soit comme un attrait & un appas que la Providence joint à certains travaux rudes & pénibles, pour leur en adoucir l'âpreté, & pour leur faire surmonter avec courage des obstacles qui les rebuteroient tôt ou tard, s'ils n'étoient passionnés pour leur objet, & possédés par un goût supérieur à tout ?

Mais ne voit-on pas aussi que le dessein de Dieu, en partageant avec une diversité si étonnante les talens & les inclinations, a été de mettre les Savans en état d'être utiles à la société en général, & de lui procurer tous les secours qui dépendent d'eux ? Et quoi de plus honorable & de plus flatteur pour eux, s'ils entendent bien leur véritable gloire, que de se voir choisis entre tous les hommes pour être les ministres & les coopérateurs des soins de la divine Providence sur le genre humain dans ce qu'elle a de plus grand & de plus divin, qui est d'éclairer les esprits, & de devenir leur lumière ?

Me seroit-il permis, en envisageant cette multitude infinie de connois-

sances destinées à l'instruction de l'homme, depuis la Grammaire qui en est la base jusqu'à celles qui sont les plus élevées & les plus sublimes, de les comparer à l'assemblage des Etoiles répandues dans la vaste étendue du Firmament pour dissiper les ténébres de la nuit? J'y voi, ce me semble, de merveilleux rapports avec les Sciences & les Savans. Elles ont chacune leur place marquée, où elles demeurent constamment. Elles brillent toutes, mais d'un éclat différent, les unes plus, les autres moins, sans porter d'envie aux autres. Elles marchent constamment dans la route qui leur est désignée, sans jamais s'écarter ni à droite, ni à gauche. Enfin, & c'est ce qui me paroît le plus digne d'attention, elles ne luisent point pour elles-mêmes, mais pour celui qui les a faites. *Stellæ dederunt lumen in custodiis suis, & latata sunt. Vocata sunt, & dixerunt, Adsumus; & luxerunt ei cum jucunditate, qui fecit illas.* Voilà notre devoir, & notre modèle. Je n'en dis pas davantage.

Ce Livre renferme ce qui regarde les Grammairiens; les Philologues, je donnerai en son lieu la signification

de ce mot; les Rhéteurs; les Sophistes. Je dois avertir par avance le Lecteur, qu'il trouvera ici dans son chemin quelques ronces & quelques épines. J'en ai écarté beaucoup, & n'ai laissé ce qui en reste que malgré moi, y étant obligé par la nature des matières que je traite.

CHAPITRE PREMIER.

D E S

GRAMMAIRIENS.

LA GRAMMAIRE est l'Art de parler & d'écrire correctement.

Il n'est rien de plus admirable en soi-même, ni qui mérite davantage notre attention, que le double présent que Dieu nous a fait de la Parole & de l'Ecriture. Nous en faisons un continuel usage sans presque jamais y réfléchir, & sans considérer les merveilles étonnantes que l'une & l'autre renferment.

LA PAROLE fait un des plus grands avantages de l'homme au-dessus de tous les autres animaux. Elle est une des plus grandes preuves de la raison,

& l'on peut dire que c'est la parole qui la met le plus en évidence. Mais par quel art ingénieux se produit-elle ! & combien faut-il que de parties différentes , au premier commandement de l'ame , se réunissent & concourent ensemble pour former la voix !

J'ai une pensée en moi-même que je voudrois communiquer à d'autres , ou quelque doute dont je souhaiterois être éclairci. Rien de plus spirituel , & par conséquent de plus éloigné des sens , que la pensée. Quel véhicule pourra donc la faire passer jusqu'aux personnes qui m'environnent ? Si je n'en puis venir à bout , renfermé en moi-même , réduit à moi seul , privé de tout commerce , de tout entretien , de toute consolation , je souffre des tourmens inexplicables. La compagnie la plus nombreuse , le monde entier même , n'est pour moi qu'une affreuse solitude. La divine Providence m'a épargné toutes ces peines , en attachant mes idées à des sons , & me rendant maître de ces sons par une mécanique naturelle qu'on ne peut assez admirer.

Au moment même & dans l'instant précis que je veux communiquer ma

pensée à d'autres, le poulmon, le gozier, la langue, le palais, les dents, les lèvres, & une infinité d'organes qui en dépendent & en font partie, se mettent en mouvement, & exécutent mes ordres avec une rapidité qui prévient presque mes desirs. L'air sorti de mon poulmon, diversifié & modifié en une infinité de manières selon la diversité de mes sentimens, va porter le son dans l'oreille de mes auditeurs, & leur apprend tout ce qui se passe en moi, & tout ce que je veux qu'ils sachent.

Pour apprendre à produire des effets si merveilleux, ai-je eu besoin de maîtres, de leçons, d'instructions ? La Nature, c'est-à-dire la divine Providence, a tout fait en moi, mais sans moi. Elle a formé dans mon corps tous les organes nécessaires pour produire ces effets merveilleux ; & elle les a formés d'une délicatesse qui échappe presque aux sens, & avec une variété, une multiplicité, une distinction, un art, une industrie, que les Naturalistes avouent être au-dessus de toute expression & de toute admiration. Ce n'est pas assez. Elle nous a donné une autorité souveraine sur

tous ces organes, pour qui nos simples desirs sont une voix impérieuse à laquelle ils ne résistent point, & qui les met aussitôt en mouvement. Pourquoi ne sommes-nous pas ainsi dociles & soumis à la voix du Créateur?

La manière de former la voix renferme, comme je l'ai dit, des merveilles sans nombre. Je n'en rapporterai ici qu'une circonstance, qui fera juger des autres. Elle est tirée des Mémoires de l'Académie des Sciences.

*Mémoires de
l'Académie
des Sciences.
an. 1700.*

Dans notre gozier, & au haut de la Trachée-artère, qui est le canal par où l'air entre dans les poulmons & par où il en sort, est une petite fente ovale, capable de s'ouvrir plus ou moins, qu'on appelle la *Glotte*. Comme l'ouverture de cette glotte est fort petite par rapport à la largeur de la Trachée, l'air ne peut sortir de la Trachée par la glotte sans augmenter extrêmement sa vitesse, & sans précipiter son cours. Ainsi il agite violemment, en passant, les petites parties des deux lèvres de la glotte, les met en ressort, & leur fait faire des vibrations qui causent le son. Ce son ainsi formé va retentir dans la cavité de la bouche & des narines.

La glotte forme les tons aussi bien que le son ; & ce ne peut être que par les différens changemens de son ouverture. Elle est ovale , comme je l'ai déjà dit , & capable de s'élargir jusqu'à un certain point , ou de s'étrécir ; & par là les fibres des membranes qui la composent , deviennent plus longues pour les tons bas , & plus courtes pour les tons hauts.

On voit par un calcul exact de M^r. Dodart , que pour tous les tons & les demi-tons d'une voix ordinaire , pour toutes les petites parcelles de ton dont elle peut hausser une octave sans se forcer , pour le plus ou le moins de force qu'on peut donner au son sans changer le ton , il faut nécessairement supposer que le petit diamètre de la glotte , qui est de moins d'une ligne , & qui change de longueur à tous ces changemens , peut être & est actuellement divisé en 9632 parties ; que même ces parties ne sont pas toutes égales , & que par conséquent quelques-unes sont beaucoup plus petites que la $\frac{1}{9632}$ partie d'une ligne. Quel moien que l'Art des hommes pût jamais atteindre à des divisions si fines & si délicates ! & n'est-on

pas étonné que la Nature elle-même ait pu les exécuter ? D'un autre côté, il n'est pas moins surprenant que l'oreille, qui a un sentiment si juste pour les tons, s'aperçoive, pour peu que la voix détonne, d'une différence dont l'origine n'est que la $\frac{1}{9632}$ partie de moins d'une ligne.

Cette oreille même, peut-on se lasser de considérer sa structure, façonnée d'une manière admirable pour rassembler de tous côtés dans ses cavités anfractueuses les impressions vagues & les ondulations du son, & pour les déterminer ensuite par une douce réflexion vers l'organe interne de l'ouïe ? C'est aux Naturalistes à développer toutes ces merveilles. Mais c'est à nous à en admirer avec reconnaissance les avantages infinis, dont nous jouissons presque à chaque moment sans y faire beaucoup de réflexion. Que seroit-ce qu'un peuple de muets, réunis ensemble par l'habitation, mais qui ne pourroient se faire part de leurs pensées que par des signes & des gestes, ni se communiquer mutuellement leurs besoins, leurs doutes, leurs difficultés, leur joie, leur tristesse, en un mot tous les sentimens

DES GRAMMAIRIENS. 575
de leur ame, en quoi consiste proprement la vie de l'homme raisonnable.

L'E C R I T U R E est une autre merveille qui approche beaucoup de celle de la *Parole*, & qui lui ajoute un nouveau prix par l'étendue qu'elle donne à l'usage qu'on en peut faire, & par la stabilité & une sorte de perpétuité qu'elle lui procure. Cette invention a été parfaitement décrite par ces beaux vers de Lucain :

Phœnices primi, famæ si creditur, ausi
Mansuram rudibus vocem signare figuris;

& encore mieux rendue par cette traduction de Brébeuf, qui enchérit beaucoup sur l'original :

C'est de * lui que nous vient cet art ingénieux

* De Cadmus
Phénicien.

De peindre la parole, & de parler aux yeux;
Et par les traits divers de figures tracées,
Donner de la couleur & du corps aux pensées.

C'est ^a cette invention, qui nous met en état de converser & de nous entretenir avec les absens, & de faire

^a Ejusdem beneficio | itinere distamus, atque
absentibus conversamur; | immensis mansionum spa-
& qui multorum dierum | tiis & intervallis sejungi-

passer jusqu'à eux nos pensées & nos sentimens malgré la distance infinie des lieux. La langue , qui est le premier instrument & le premier organe du discours , n'a point de part dans ce commerce également utile & agréable. La main , instruite par l'usage à imprimer sur le papier des caractères sensibles , lui prête son ministère , se rend son interprète toute muette qu'elle est , & devient en sa place le véhicule de la parole.

C'est à cette même invention , comme le remarque encore Théodoret , dont je viens de citer les paroles , que nous sommes redevables du riche & inestimable trésor des Ecrits qui sont parvenus jusqu'à nous , & qui nous ont donné la connoissance , non seulement des arts , des sciences , & de tous les faits passés ; mais , ce qui est infiniment plus précieux , celle

mur , ingeniorum concepta & animorum sententias nobis invicem per manus transmittimus. Et lingua quidem , quæ primarium orationis organum est , otiosa cessat. Sermoni autem dextra ancillatur , quæ , calamo arrepto , quod nobis cum amico transigendum erat

negotium , papyro aut chartæ inscribit : & sermonis vehiculum est , non os , nec lingua , sed manus , quæ longi temporis usû artem edocuit , & elementorum compositionem seu structuram probè edocuit. *Theodoret. de Provid. orat. 4.*

DES GRAMMAIRIENS. 577
des vérités & des mystères de la religion.

Est-il aisé de comprendre comment les hommes ont pu composer de vingt-cinq ou trente lettres tout au plus cette infinie variété de mots, qui n'ayant rien de semblable en eux-mêmes à ce qui se passe dans notre esprit, ne laissent pas d'en découvrir aux autres tout le secret, & de faire entendre à ceux qui n'y peuvent pénétrer tout ce que nous concevons, & tous les divers mouvemens de notre ame? Transportons-nous en esprit dans ces pays où l'invention de l'écriture n'a point pénétré, ou n'est point mise en usage. Quelle ignorance! quelle grossièreté! quelle barbarie! sont-ce des hommes? On peut consulter la savante Dissertation de M^r. Fréret sur * *les Principes de l'Art d'écrire*: elle renferme une infinité de choses très curieuses.

* *Mémoire de l'Academi. des Inscrip. Tome V l.*

Ne rougissons pas de l'avouer, & rendons un juste hommage de reconnaissance à celui à qui seul nous sommes redevables du double bienfait de la Parole & de l'Ecriture. Il n'y avoit que Dieu qui pût apprendre aux hommes à établir certaines figures pour être les signes de ces sons.

Voilà quel est le premier objet de la Grammaire , qui est , comme je l'ai déjà dit , l'Art de parler & d'écrire correctement. Elle étoit infiniment plus estimée , & cultivée avec beaucoup plus de soin chez les Grecs & chez les Romains que parmi nous , où elle est tombée dans un grand mépris , & presque généralement négligée. Cette différence de sentimens & de conduite sur ce point , vient de ce que ces deux nations donnoient un tems considérable & une application particulière à l'étude de leur propre langue , au lieu qu'il est très rare que nous apprenions la nôtre par principes , ce qui est certainement un grand défaut dans la manière dont nous instruisons pour l'ordinaire les jeunes gens.

On est étonné de lire dans Quintilien un éloge magnifique de la Grammaire , qu'il dit ^a être nécessaire aux enfans , agréable aux vieillards , une douce occupation dans la retraite , & celle de toutes les études qui produit plus d'utilité qu'elle n'en promet. Ce

^a *Necessaria pueris , | genere plus habet operis
jucunda senibus , dulcis | quàm ostentationis. Quinti-*
secretorum comes , & quæ | lil. lib. 1. cap. 4.
vel sola omni studiorum

n'est pas là l'idée qu'on s'en forme. Aussi avoit-elle chez les Anciens beaucoup plus d'étendue que nous ne lui en donnons. Elle ne se bornoit pas à prescrire les règles de parler, de lire, & d'écrire correctement, ce qui est une partie très importante. L'intelligence & l'explication des Poètes étoit du ressort de la Grammaire, & l'on comprend combien de choses étoient nécessairement renfermées dans cette étude. Elle y joignoit une autre partie, qui suppose un grand fonds d'érudition & de jugement : c'est la *Critique*. J'expliquerai bientôt en quoi elle consistoit.

On ne confondoit pas ces sortes de Grammairiens, appelés aussi *Philologues*, avec les *Grammatistes* ou *Littérateurs*, dont l'unique emploi étoit d'enseigner aux enfans les premiers élémens de la langue Grecque ou Latine. C'est pourquoi ces derniers ne jouissoient pas des immunités & des autres privilèges accordés par les Empereurs aux Grammairiens.

Je rapporterai ici en peu de mots ce que l'Histoire nous apprend de ceux qui se sont le plus distingués dans ce genre soit chez les Grecs, soit chez

les Romains. M^r. Capperonnier, mon Confrère au Collège Roial, qui a parfaitement approfondi tout ce qui regarde la Grammaire, a bien voulu me communiquer quelques remarques sur ce sujet.

ARTICLE PREMIER.

GRAMMAIRIENS GRECS.

Tome I I. JE N'ENTRERAI point dans l'examen de l'origine des Lettres Grecques. Si l'on veut s'instruire de cette matière, on la trouvera dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions & des Belles Lettres traitée avec beaucoup d'érudition par feu M^r. l'Abbé Renaudot. Je m'en tiens à l'opinion commune de presque tous les Auteurs Grecs & Latins, qui conviennent que Cadmus, parti de Phénicie, communiqua aux Grecs les premières Lettres, qui furent depuis appelées Ioniques; dont la ressemblance avec l'Alphabet Hébreu ou Phénicien marque assez l'origine. Je me borne ici à parler de ceux qui se sont le plus distingués par rapport à la Grammaire Grecque.

On croit que PLATON est le premier Auteur chez qui l'on trouve

GRAMMAIRIENS GRECS. 581
quelques vestiges de l'art Grammatical. En effet, dans son *Philébe*, il montre la manière dont on peut enseigner la science des Lettres. Dans son *Cratyle*, il agite l'ancienne & fameuse question, si la signification des mots leur est naturelle, ou si elle est arbitraire, & fondée uniquement sur la volonté des hommes, à qui il a plu d'attacher telles idées à tels mots. Il distingue deux sortes de mots : les primitifs, qu'il attribue à Dieu ; les autres, qui sont de l'invention des hommes. Il insinue que la langue Grecque venoit de l'Hébraïque, qu'il appelle la langue Barbare. Dans ce même Dialogue il examine l'origine & l'étymologie de plusieurs noms. C'est pourquoi Phavorin dit dans Diogène Laërce, que Platon a le premier observé la propriété & l'usage de la Grammaire.

Il semble néanmoins qu'ARISTOTE pourroit être regardé comme le premier auteur de cette science. Il a distribué les mots en certaines classes : il en a examiné les différens genres & les propriétés particulières. Le chapitre xx de sa Poétique commence par ce détail. » Le stile ou l'Elocution

» poétique renferme ces huit parties.
 » L'élément, la syllabe, la conjon-
 » tion, le nom, le verbe, l'article,
 » le cas ou l'inflexion, la proposition
 » ou phrase.

In vit. Epit. Hermippus, cité par Diogène Laërce, dit qu'EPICURE enseigna la Grammaire avant que la lecture des Livres de Démocrite l'engageât à l'étude de la Philosophie.

Liv. 6. cap. 6. Quintilien dit que les Philosophes Stoïciens ajoutèrent beaucoup de choses à ce qu'Aristote & Théodecte avoient inventé touchant la Grammaire. Parmi ces additions il compte les prépositions, le pronom, le participe, l'adverbe, & l'interjection.

Le grand Etymologiste, Suidas, Hésychius, Etienne de Byzance, Athénée, Harpocracion, & autres *Philologues polygraphes* font mention de plusieurs anciens Grammairiens Grecs, dont les uns ont vécu après Aristote & Alexandre le Grand, les autres après le siècle d'Auguste. Nous dirons quelque chose des plus célèbres.

On peut placer dans la première classe PHILETAS de l'île de Co, que Ptolémée premier du nom, roi

d'Egypte , donna pour précepteur à son fils Ptolémée Philadelphe.

HECATE'E d'Abdère , qui avoit composé un Traité touchant la poésie d'Homère & d'Hésiode.

LYNCE'E de Samos , disciple de Théophraste.

ZENODOTE d'Ephèse , qui le premier corrigea les fautes qui s'étoient glissées dans les Oeuvres d'Homère.

CALLIMAQUE , oncle maternel de celui dont il nous reste quelques poésies. Il comptoit parmi ses disciples le célèbre ERATOSTHENE , dont je parlerai bientôt sous le titre de Philologue.

ARISTOPHANE de Byzance eut pour maître Eratosthène. Il vivoit du tems de Ptolémée Philopator , & fut fort estimé.

ARISTARQUE , disciple d'Aristophane , effaça par sa réputation celle de tous les Grammairiens qui l'avoient précédé , ou qui vivoient de son tems. Il naquit dans la Samothrace , & eut pour patrie d'adoption la ville d'Alexandrie. Il fut fort considéré de Ptolémée Philométor , qui lui confia l'éducation de son fils. Il s'appliqua

extrêmement à la Critique, & il fit une révision des poésies d'Homère avec une exactitude incroyable, mais peut-être trop magistrale. Car dès qu'un vers ne lui plaisoit pas, il le traitoit de supposé : *Homeri versum negat, quem non probat*. On dit qu'il marquoit la figure d'une broche à côté des vers qu'il condannoit de supposition; d'où est venu le mot ὀβελίζειν.

Quelque grande que fût la réputation & l'autorité d'Aristarque, souvent néanmoins on appelloit de ses jugemens, & on se donnoit la liberté de condamner le goût de ce grand Critique, qui decidoit en quelques rencontres que tels & tels vers de l'Iliade devoient être transportés dans l'Odyssée. Il est rare que ces sortes de transpositions réussissent, &, pour l'ordinaire, elles marquent plus de hardiesse que de jugement. Zénodote fut chargé de revoir & d'examiner la Critique d'Aristarque.

Au sentiment de plusieurs personnes, ce fut cet Aristarque qui divisa les deux grands Poèmes d'Homère chacun en autant de Livres qu'il y a de lettres dans l'alphabet, & qui donna à chaque Livre le nom d'une lettre.

Cic. Epist.
II. lib. 3. ad
FAMIL.

Suid.

Il travailla aussi sur Pindare, sur Aratus, & sur d'autres Poètes.

Il eut beaucoup de contestations dans Pergame avec le Grammairien Cratès, dont je parlerai bientôt.

Cicéron appelle Atticus son Aristarque, parce qu'en bon ami, & en Censeur d'une critique sûre, il vouloit bien revoir & corriger ses harangues. Horace se sert aussi de ce nom, pour désigner un Critique exact & sensé.

*Lib. 1. Epist.
10. ad Attic.*

In Art. Poet.

Vir bonus & prudens versus reprehendet inertes : &c.

Fiet Aristarchus, nec dicet : Cur ego amicum

Offendam in nugis ?

Quintilien ^a nous apprend que ces Grammairiens Critiques, non seulement se donnoient la liberté de noter comme avec la verge de Censeur les vers qui leur déplaisoient, & de retrancher du nombre des Ouvrages

a Mistum his omnibus judicium est. Quo quidem ita severe sunt usi veteres Grammatici, ut non versus modò censu in quadam virgula notare, & libros, qui falsò viderentur inscripti, tan-

quam subditios summo- vere familia permiserint sibi : sed auctores alios in ordinem redegerint, alios omnino exemerint numero. *Quintil. lib. 1. cap. 4.*

d'un Auteur des Livres entiers , comme autant d'enfans supposés qu'on lui attribuoit mal-à-propos : mais qu'ils portoient leur autorité jusqu'à marquer aux Ecrivains leurs rangs , donnant à quelques-uns une distinction d'honneur , en laissant plusieurs dans la foule , & dégradant entièrement les autres.

Ce que j'ai dit d'Aristarque nous montre que la Critique , qui faisoit le principal mérite des anciens Grammairiens , consistoit principalement à discerner le véritable Auteur d'un ouvrage ; à distinguer les Ecrits qu'on lui supposoit de ceux qui étoient réellement partis de sa plume ; dans ceux même qui étoient reconnus pour être de lui , à rejeter des endroits qu'une main étrangère y avoit insérés à dessein ; enfin à faire sentir ce qu'il y avoit de plus beau , de plus solide , de plus remarquable dans les ouvrages d'esprit , & à en rendre la raison. Or tout cela demandoit beaucoup de lecture , d'érudition , de goût , & surtout un discernement juste & exact. Pour connoître l'utilité de cet art , & en sentir le prix , il ne faut que se rappeler dans la mémoire certains

GRAMMAIRIENS GRECS. 587
peuples & certains siècles où régnoit
une profonde ignorance, & où,
faute de critique, les absurdités les
plus grossières & les faussetés les plus
sensibles passaient, en tout genre,
pour des vérités incontestables. C'est
la gloire de notre siècle, & l'effet des
bonnes études, d'avoir pleinement
dissipé tous ces nuages par la lumière
d'une solide & judicieuse critique.

CRATE'S de Mallos ville de Sueton. de
illustr. Gram.
Cilicie, étoit contemporain d'Aristar-
que. Il fut envoyé à Rome en qualité
d'Ambassadeur par Attale II. roi de
Pergame. Il introduisit dans cette
grande ville l'étude de la Grammaire,
dont il avoit fait jusques-là sa prin-
cipale occupation. Il laissa neuf Livres
de corrections sur les Poèmes d'Ho-
mère.

Après sa mort, on vit encore à
Rome plusieurs Critiques Grecs; en-
tr'autres les deux Tyrannions.

TYRANNION, Grammairien Suidas.
célèbre au tems de Pompée, étoit
d'Amise dans le royaume de Pont. Il
s'appelloit au commencement Théo-
phraсте : mais à cause qu'il tourmen-
toit ses compagnons d'étude, & peut-
être ses disciples, on le surnomma
Tyrannion.

Il fut disciple de Denys de Thrace à Rhodes. Il tomba entre les mains de Luculle, lorsque ce Général des troupes Romaines eut mis en fuite Mithridate, & se fut emparé d'une partie de ses Etats. Cette captivité de Tyrannion ne lui fut pas désavantageuse, puisqu'elle lui procura l'occasion de se rendre illustre à Rome, & d'y amasser du bien. Il l'employa, entre autres usages, à dresser une Bibliothèque, selon Suidas, de plus de trente mille volumes. Charles Etienne, & d'autres Auteurs, disent seulement trois mille; ce qui est plus vraisemblable.

Le soin que prenoit Tyrannion d'amasser des Livres, a contribué très utilement à conserver les Ouvrages d'Aristote. La destinée de ces Ouvrages a été singulière: je l'ai exposée ailleurs.

Son intelligence & son industrie particulière en ce point le mit en état de rendre à Cicéron un service qui lui fit grand plaisir, & auquel il fut très sensible. On fait combien les personnes qui se piquent d'étude & de science sont attachées à leurs Livres. Ce sont, pour ainsi dire, leurs amis

de toutes les heures , qui leur tiennent une fidèle compagnie ; qui les entretiennent agréablement dans tous les tems ; qui leur fournissent tantôt une occupation sérieuse , tantôt un délassement nécessaire ; qui les suivent à la campagne & dans leurs voyages ; & qui dans le tems de l'adversité sont presque leur unique consolation. L'exil de Cicéron l'avoit arraché à sa chère Bibliothèque. Il paroît qu'elle s'étoit sentie de la disgrâce de son Maître , & que pendant son absence il y avoit eu plusieurs de ses Livres dissipés. Un de ses premiers soins , après son retour , fut d'en ramasser les restes , qu'il trouva plus abondans qu'il ne s'y étoit attendu. Il chargea Tyrannion de les mettre en ordre , & de les bien arranger , en quoi il réussit parfaitement. Cicéron , dans une Lettre où il invite son ami Atticus à le venir voir , l'assure qu'il sera charmé du bel ordre que Tyrannion avoit mis dans sa Bibliothèque. *Perbellè feceris , si ad nos veneris. Offendes designationem mirificam in librorum meorum bibliotheca , quorum reliquæ multo meliores sunt quam putaram.* Ce cher ami , sur sa prière , lui avoit envoié deux de ses

Epist. 4. Lib.
tri 4. ad Att.
tic.

esclaves , fort habiles à travailler aux Livres , & à les coller , qu'on appelloit pour cette raison *glutinatores*.

On fait que les Livres des Anciens n'étoient pas reliés comme le sont les nôtres , mais que c'étoient de longs rouleaux , composés de plusieurs feuilles de parchemin attachées & collées

Ibid. Epist. 8. les unes aux autres. Tyrannion avoit mis en œuvre ces deux esclaves , qui avoient fait des merveilles : & ma Bibliothèque rangée dans un si bel ordre , dit Cicéron , sembloit avoir ajouté une nouvelle ame à ma maison. *Postea quàm Tyrannio mihi libros disposuit , mens addita videtur meis edibus : qua quidem in re mirifica opera Dionysii & Menophili tui fuit.*

Epist. 2. lib. 12. ad Attic. Le mérite de Tyrannion ne se bor-
AN.M. 3958. noit pas à arranger des Livres : il fa-
voit en faire usage. Lorsque César étoit en Afrique pour faire la guerre à Juba , Cicéron & Atticus se promirent de convenir d'un jour pour assister à la lecture que Tyrannion leur

Ibid. Epist. 6. feroit d'un Livre de sa façon. Atticus l'ayant entendu lire sans son ami , en reçut des reproches » Quoi , lui dit , » Cicéron ! J'ai refusé plusieurs fois » d'entendre cette lecture , parce que

» vous étiez absent , & vous , vous
 » n'avez pas daigné m'attendre ,
 » pour partager ce plaisir avec moi ?
 » Mais je vous pardonne cette faute
 » en faveur de l'admiration que vous
 » témoignez pour cet ouvrage. » Quel
 étoit donc ce Livre si intéressant , &
 digne d'être loué & même admiré d'un
 homme tel qu'Atticus ? C'étoient des
 remarques sur la Grammaire , sur les
 divers accens , sur la quantité des
 syllabes , & sur ce qu'on appelle la
 prosodie. Croiroit-on que des per-
 sonnes d'un si rare mérite pussent
 trouver du plaisir à ces sortes d'ouvra-
 ges ? Ils alloient bien plus loin , & en
 composoient eux-mêmes de pareils ,
 comme Quintilien nous l'apprend de *Lib. 1. cap. 4.*
 César & de Messala , dont le premier
 avoit fait un traité sur l'analogie , &
 l'autre sur les mots & sur les lettres.

Il falloit que Cicéron fît un grand
 cas de Tyrannion , puisqu'il lui avoit
 permis d'ouvrir ^a dans sa maison une
 école de Grammaire , où il donnoit
 des leçons de cet Art à quelques jeunes
 Romains , & entr'autres au fils de son

^a *Quintus tuus , puer optimus , eruditur egregie. Hoc nunc magis ani-* | *madverto , quod Tyrannio docet apud me. Epist. 4. lib. 2. ad Quint. frat.*

592 GRAMMAIRIENS GRECS,
frere Quintus , & sans doute aussi au
fils de Cicéron même.

TYRANNION, ainsi nommé
à cause qu'il fut disciple du précéd-
ent, s'appelloit Dioclès de son pre-
mier nom. Il étoit de Phénicie. Il fut
fait prisonnier dans la guerre de Marc
Antoine & d'Auguste , & acheté par
un affranchi de l'Empereur , nommé
Dymas. Il fut ensuite donné à Tére-
ntia , qui l'affranchit : elle avoit été
femme de Cicéron , qui la répudia.
Tyrannion ouvrit une Ecole dans
Rome , & composa soixante - huit
Livres. Il en fit un , pour prouver que
la langue Latine descendoit de la lan-
gue Grecque ; & un autre , qui conte-
noit une correction des poèmes d'Ho-
mère.

DENYS LE THRACIEN étoit
disciple d'Aristarque. Il enseigna la
Grammaire à Rome du tems de Pom-
pée , & composa plusieurs Livres de
Grammaire , plusieurs Traités sur dif-
férentes matières , & un grand nom-
bre de Commentaires sur divers Au-
teurs. Mr. Fabricius a fait imprimer
une Grammaire de lui dans le septié-
me Volume de sa Bibliothèque Grec-
que.

Cette pièce peut nous donner quelque idée de la méthode des anciens Grammairiens Grecs. L'Auteur divise son Ouvrage en six parties. 1°. La lecture selon les accens. 2°. L'explication des tropes ou figures poétiques. 3°. L'interprétation des dialectes, des mots extraordinaires, & de certains points historiques. 4°. La découverte de l'étymologie des mots. 5°. L'exacte recherche de * l'analogie. 6°. La manière de juger des Poèmes, ce que Denys regarde comme la plus belle & la plus importante partie de son Art. Ensuite, après avoir exposé les trois accens, savoir l'aigu, le grave, & le circonflexe; il explique les différentes espèces de ponctuation. Il donne même en passant la définition de la *rhapsodie*, au sens des anciens Homéristes, qui tenant à la main une baguette de bois de laurier, chantoient des morceaux détachés des poèmes d'Homère. De là il passe à l'explication des Lettres, qu'il divise en voyelles & consonnes; & celles-ci en

* L'analogie, selon Vaugelas, est une conformité aux choses qui se trouvent de établies, sur laquelle on se fonde comme sur un modèle, pour faire des mots ou des phrases semblables aux mots ou aux phrases déjà établies.

hémiphones ou demi-voielles, *aphones* ou *cacophones*, c'est-à-dire mal sonantes, parce qu'il suppose qu'elles ont moins de son que les autres. Enfin il soudivise les *aphones* en *ténues*, *moïennes*, & *aspirées*, sans oublier les lettres *doubles*, & les *liquides* ou immuables. Après quoi il traite des syllabes longues, breves, & communes. Enfin il explique les *parties d'oraison*, qu'il réduit à huit, le nom, le verbe, le participe, l'article, le pronom, la préposition, l'adverbe & la conjonction. Cet Auteur regardoit l'interjection comme une espèce d'adverbe. Aiant exposé les six Conjugaisons ordinaires des verbes appelés barytons, il observe que quelques Grammairiens y en ajoutoient une septième, dont la terminaison étoit en ξω & ψω, comme ἀλέξω & ἵψω. Les verbes circonflexes en ἰω, ᾰω, ῶω; & les quatre verbes en μι ne sont pas oubliés.

Ce détail de Grammaire nous paroit ennuyeux & inutile. Les Anciens n'en jugeoient pas ainsi. Il n'est pas jusqu'à la ponctuation & aux accens dont ils ne fissent un usage très utile.

Ils savoient qu'une bonne ponctuation sert à donner au discours

GRAMMAIRIENS GRECS. 595
de la clarté , de la grace , de l'harmonie ; & qu'elle soulage les yeux & l'esprit des lecteurs & des auditeurs , en faisant sentir l'ordre , la suite , la liaison , & la distinction des parties ; en rendant la prononciation naturelle , & en lui prescrivant de justes bornes & des repos de différentes sortes , selon que le sens le demande. C'est aux Grammairiens qu'on a cette obligation. Les Savans qui font usage des anciens Manuscrits où l'on ne trouve ni virgules , ni points , ni *à linea* , ni aucune autre distinction , éprouvent de quelle confusion & de quel embarras cette manière vicieuse d'écrire est la cause. Cette partie de la Grammaire est presque généralement négligée parmi nous , souvent même parmi les Savans : & cependant ce n'est l'étude que d'une demie-heure ou d'une heure.

J'en dis autant des accens. *L'accent* est une élévation de voix sur l'une des syllabes du mot , après laquelle la voix vient nécessairement à se rabaisser. L'élévation de la voix s'appelle accent *aigu* , ' & le rabaissement accent *grave* . ' Mais parce qu'il y avoit en Grec & en Latin de certaines syllabes lon-

596 GRAMMAIRIENS GRECS.
gues sur lesquelles on élevoit & on
rabaissoit la voix , ils avoient inventé
un troisiéme accent , qu'ils appelloient
circonflexe , qui d'abord s'est fait ainsi ,
^ puis ainsi , ~ & qui les comprenoit
tous deux.

Les Grammairiens ont introduit
les accens dans l'écriture , (car ils ne
font pas de la première antiquité)
pour distinguer la signification de
quelques mots sans cela équivoques ,
pour former des cadences plus har-
monieuses , pour varier les tons ,
pour apprendre quand il falloit élever
ou baisser la voix.

Nous en avons aussi l'usage parmi
nous , mais pour d'autres raisons.
L'accent *aigu* se met sur tous les *é*
fermés : *témérité* , &c. L'accent *grave*
sur les *è* fort ouverts suivis d'une *s* à
la fin : *procès* , &c. L'accent *circonflexe*
sur certaines voielles longues : *dépôt* ,
enfant mâle , &c.

Il y a mille observations pareilles ,
auxquelles nous faisons peu d'atten-
tion. Chez les Grecs & chez les Ro-
mains , tous les enfans , dès le plus
bas âge , apprenoient exactement ces
règles de Grammaire , qui leur deve-
noient naturelles par un long usage.

De là vient qu'à Athènes & à Rome la basse populace même s'apercevoit si les Orateurs ou les Acteurs manquoient le moins du monde par rapport à l'accent ou à la quantité, & en étoit sensiblement choquée.

Je passe un grand nombre de célèbres Grammairiens qui dans la suite se sont distingués par leur grand savoir.

JULIUS POLLUX de Naucratie, ville d'Egypte, nous a laissé un *Onomasticon*, ouvrage fort estimé par beaucoup de Savans. Il vivoit dans le second siècle, sous l'Empereur Commode.

Dans l'intervalle de tems qui s'est écoulé depuis le septième siècle jusqu'à la prise de Constantinople par Mahomet second en 1453, nous trouvons plusieurs Savans Grammairiens, qui ont beaucoup travaillé à éclaircir les Auteurs Grecs, & à les rendre plus intelligibles. Tels sont entr'autres HESYCHIUS, auteur d'un excellent Dictionnaire, qui est d'un grand usage pour entendre les Poètes: LE GRAND ETYMOLOGISTE: SUIDAS, qui a composé un grand Dictionnaire hi-

598 GRAMMAIRIENS GRECS.
historique & grammatical, où il y a beaucoup d'érudition : Jean TZETZES, auteur d'une histoire contenue en treize Livres sous le nom de *Chiliades* ; & son frere Isaac, Commentateur de Lycophon : EUSTATHE, Archevêque de Thessalonique, auteur des grands Commentaires sur Homère : & plusieurs autres.

ARTICLE SECOND.

GRAMMAIRIENS LATINS.

SUETONE, dans son Livre *des Grammairiens Illustres*, marque qu'autrefois la Grammaire n'étoit pas même en usage à Rome, bien loin d'y être en honneur, parce que ces anciens Romains se piquoient beaucoup plus d'être belliqueux, que d'être savans ; & que Cratès de Mallos, dont il a été parlé auparavant, fut le premier qui introduisit dans Rome l'étude de la Grammaire. Ces anciens Grammairiens enseignoient en même tems la Rhétorique, ou du moins y dispo-
soient leurs écoliers par des exercices préliminaires.

Parmi les vingt Grammairiens Illustres mentionnés par Suétone, on trouve :

AURELIUS OPILIUS, qui enseigna d'abord la Philosophie, ensuite la Rhétorique, & enfin la Grammaire. J'ai déjà remarqué que cet Art avoit beaucoup plus d'étendue qu'il n'en a aujourd'hui.

MARC ANTOINE GNIPHON, qui enseignoit aussi la Rhétorique dans la maison de Jule César encore enfant. Cicéron, pendant sa Préture, assistoit à ses leçons.

ATTEIUS, surnommé le Philologue. Salluste & Asinius Pollion furent de ses disciples.

VERRIUS FLACCUS, qui avoit composé un recueil des mots difficiles, abrégé depuis par Festus Pompeius. Il fut Précepteur des petits fils d'Auguste.

CAIUS JULIUS HYGINUS, affranchi d'Auguste, Garde de sa bibliothèque; à qui l'on attribue une Mythologie, & un traité d'Astronomie poétique.

MARCUS POMPONIUS MARCELLUS, qui osa critiquer un discours de Tibère. Et comme Atteius Capiton vouloit le justifier en soutenant que le mot critiqué par ce Grammairien étoit latin, ou que s'il

ne l'étoit pas encore , il le deviendrait , Pomponius fit cette réponse mémorable : *Vous pouvez , César , donner droit de bourgeoisie aux hommes , mais vous ne pouvez pas le donner aux mots.*

REMMIUS PALEMON de Vicence , qui , sous les Empereurs Tibère & Claude , s'étant rendu célèbre par sa grande érudition , par sa facilité à parler & à faire des vers sur le champ , fut fort décrié par ses mauvaises mœurs , & par son arrogance.

Outre les anciens Grammairiens dont la vie a été écrite en abrégé par Suétone , il y en a d'autres , dont le nom fait honneur à cet Art , quoiqu'ils ne l'aient pas enseigné de vive voix , mais seulement par des Ecrits : tels que Varron , Cicéron , Messala , Jule César : car ces grands hommes ne croioient pas se deshonorer en traitant de telles matières.

J'omets , pour abrégé , plusieurs Savans Grammairiens , dont plusieurs reviendront dans le Chapitre suivant , où je parle des Philologues. Ceux qui seront curieux de ramasser tous les ouvrages latins faits sur cette matière , les trouveront dans le recueil

GRAMMAIRIENS LATINS. 601
cueil des anciens Grammairiens donné par Elie Putschius en 1605 , deux Volumes *in-4°*. Un Livre excellent , & nécessaire à tous les Maîtres qui enseignent la langue Latine , est *la Minerve* de Sanctius , avec les Notes de Scioppius & de Périzonius.

COURTES REFLEXIONS

Sur le progrès & l'altération des Langues.

C'EST une chose étonnante comment les Langues se forment , s'augmentent , se perfectionnent ; & comment , après un certain cours d'années , elles dégénèrent , & se corrompent.

Dieu , seul Auteur des Langues primitives , (& comment les hommes auroient-ils pu les inventer ?) en introduisit l'usage pour punir & dissiper la folle entreprise des hommes , qui voulurent , avant que de se séparer , rendre leur nom immortel par la construction du plus superbe édifice qui eût encore paru sur la terre. Jusques-là les hommes , qui ne formoient que comme une même famille , ne parloient aussi qu'une même langue.

Tout d'un coup , par un prodige des plus surprenans , Dieu effaça dans leur cerveau les traces anciennes de tous les mots qu'ils savoient , & y en substitua de nouvelles , qui formèrent subitement de nouvelles langues. Il y a apparence , qu'en se distribuant en diverses contrées , chacun se joignit à ceux dont il entendoit le langage , & de qui pareillement il étoit entendu.

Je m'arrête aux enfans de Javan , (en hébreu *Javan* est le même qu' *Ion*) d'où sont descendus les Ioniens , c'est-à-dire les Grecs. Voila donc la langue Grecque établie parmi eux , entièrement différente de l'hébraïque , (je parle dans la supposition que l'Hébreu fût la langue du premier homme) différente , non seulement pour les mots , mais pour la manière de décliner les noms & de conjuguer les verbes , pour les inflexions , les rours , les phrases , le nombre , la cadence. Car il est remarquable que Dieu a donné à chaque langue un caractère , un génie particulier , qui la distingue de toutes les autres , & dont l'effet est sensible , quoiqu'on ne puisse pas trop en marquer la raison. A la multitude de mots Grecs

dont leur mémoire se trouva meublée dès ces premiers tems, l'usage, la nécessité, l'invention & la pratique des Arts, peut-être même la commodité ou l'agrément, en firent ajouter de nouveaux. On compte deux mille cent cinquante-six racines Grecques. Les dérivés & les composés augmentèrent beaucoup ce nombre, & se multiplièrent à l'infini : nulle langue n'approche de la Grecque pour la richesse & l'abondance.

*Rac. Grec.
de Port-Royal*

Jusqu'ici nous n'avons vu que comme le matériel de la langue Grecque, c'est-à-dire les mots dont elle est composée, qui ne furent presque qu'un don du Créateur & de la nécessité. L'usage, la liaison, l'arrangement de ces mots, eurent besoin de l'art. On remarqua que, parmi ceux qui faisoient usage de cette langue, les uns parloient mieux que les autres, & qu'ils exprimoient leurs pensées d'une manière plus nette, plus suivie, plus énergique, plus agréable. On les prit pour modèles, on les étudia avec soin, on fit des observations sur leurs discours, soit qu'ils fussent écrits, ou de vive voix seulement. Et c'est ce qui donna lieu à ce que nous appel-

lons Grammaire , qui n'est autre chose qu'un recueil d'observations sur le langage : travail fort important , ou plutôt absolument nécessaire , pour fixer les règles d'une langue , pour les réduire en une méthode aisée qui en facilite l'étude , pour éclaircir les doutes & les difficultés , pour faire connoître & écarter les usages vicieux , & pour la conduire par des réflexions sensées & judicieuses à toute la beauté dont elle est susceptible.

Nous ne savons rien des commencemens ni des progrès de la langue Grecque. Les Poèmes d'Homère sont le plus ancien ouvrage que nous aïons en cette langue ; & l'élocution y est si parfaite , que tous les siècles suivans n'y ont pu rien ajouter. Cette perfection du langage s'est maintenue & conservée chez les Grecs beaucoup plus longtems que dans aucune autre nation. Depuis Homère jusqu'à Théocrite il s'est écoulé plus de cinq cens ans. Tous les Poètes qui ont fleuri pendant ce long intervalle de tems , sont regardés , excepté un très petit nombre , comme parfaits pour le langage chacun dans leur genre. Il en faut juger à peu près de même des

GRAMMAIRIENS LATINS. 605
Orateurs, des Historiens, & des Philosophes. Le goût des Arts universel & dominant chez les Grecs, l'estime qu'on y a toujours faite de l'Eloquence, le soin qu'ils avoient de cultiver leur langue qu'ils apprenoient seule, dédaignant pour la plupart jusqu'à la langue Romaine qui étoit la langue de leurs maîtres, tout cela a contribué à soutenir la langue Grecque dans sa pureté pendant plusieurs siècles, jusqu'à la translation de l'Empire à Constantinople. Alors le mélange du latin, & l'affoiblissement de l'Empire qui amena la décadence des Arts, fit un changement sensible dans la langue Grecque.

Les Romains uniquement occupés du soin d'établir & d'assurer leurs conquêtes par la voie des armes, ne songèrent pas beaucoup d'abord à polir & à perfectionner leur langue. Le peu qui nous reste des Annales des Pontifes, des Loix des douze Tables, & de quelques autres monumens en petit nombre, marque combien elle étoit grossière & imparfaite dans ces premiers tems. Elle se dévelopa peu à peu dans la suite par des accroissemens insensibles. Elle emprunta un

grand nombre de mots de la langue Grecque , qu'elle habilla à sa mode , & se rendit comme naturels : avantage que n'avoient point eu les Grecs. On aperçoit & on sent encore le goût de la langue Grecque dans les vieux Poëtes Latins , tels que Pacuvius , Ennius , Plaute , sur tout par les mots composés qui y sont très fréquens. Ce que nous avons des discours de Caton , des Gracques , & des autres Orateurs de leur tems , montre un langage déjà fort riche , fort énergique , & auquel il ne manquoit rien que de la grace , de l'arrangement , de l'harmonie.

Le commerce plus fréquent que Rome eut avec la Grèce depuis qu'elle en eut fait la conquête , y apporta un changement entier pour le langage , aussibien que pour le goût de l'éloquence & de la poésie , deux choses qui paroissent inséparables. A comparer Plaute avec Térence , Lucrèce avec Virgile , on les croiroit séparés par plusieurs siècles , & cependant ils ne sont éloignés les uns des autres que de peu d'années. On peut fixer à Térence l'époque du renouvellement , ou plutôt de l'établissement de la pure Latinité à Rome , & conduire cette époque

jusqu'à la mort d'Auguste; espace qui comprend cent cinquante ans, & quelque chose de plus. C'est ici le beau siècle de Rome par rapport aux Belles-Lettres & aux Arts; & , comme on l'appelle , le siècle d'or , pendant lequel une foule d'Auteurs du premier mérite porta la pureté & l'élégance de la diction à son dernier période par des Ecrits , entièrement différens pour le stile & pour la matière ; mais tous également marqués au coin de la pure Latinité & du bon goût.

Ce progrès si rapide de la langue Latine doit moins étonner quand on se souvient que des hommes tels que Scipion l'Africain le Jeune & Lélius d'un côté, & de l'autre Cicéron & César , ne dédaignoient pas au milieu de leurs importantes occupations, les premiers de prêter leur main & leur plume à un Poète Comique , les autres de composer eux-mêmes des Traités sur la Grammaire.

Cette pureté du langage alla toujours en déclinant depuis la mort d'Auguste , aussibien que le goût de la saine éloquence ; car leur sort est presque toujours le même. Pour peu qu'on ait de discernement, on voit

une différence sensible entre les Auteurs du tems d'Auguste, & ceux qui ont vécu après lui. Mais deux cens ans après, la différence est extrême, comme on le sentira aisément par la lecture des Ecrivains de l'Histoire Auguste. La pureté du langage ne s'est conservée presque (encore avec quelque altération) que parmi les Jurisconsultes Ulpien, Papinien, Paul, &c.

Je ne sais si j'ai eu raison de dire que le sort du langage & celui du goût étoit toujours le même. Nous avons de vieux Auteurs François, comme Marot, Amiot, Montagne, & d'autres, dont la lecture plaît encore infiniment, & sans doute plaira toujours. Qu'est-ce qu'on aime & qu'on estime dans ces Auteurs? Ce n'est point le langage, puisque nous ne pourrions maintenant en souffrir un pareil. C'est un je ne sais quoi, qu'on sent mieux qu'on ne peut l'exprimer: un air simple & naïf, un tour gracieux, des manières naturelles, une noblesse & une grandeur de stile sans affectation & sans enflure, sur tout des sentimens puisés dans la nature, qui partent du cœur, & qui vont au cœur: en un mot c'est ce goût antique

GRAMMAIRIENS LATINS. 609
d'Athènes & de Rome, qui est de
tous les tems & de tous les pays, &
qui jette dans les Ecrits un certain sel,
dont la finesse & la délicatesse se fait
sentir à tout Lecteur spirituel, & ajou-
te un nouveau prix à la force & a la
solidité des choses mêmes.

Mais pourquoi ce vieux langage ne
plait-il plus ? je parle seulement des
mots. Il en manque un très grand
nombre dans notre langue. On en
trouve d'excellens dans ces vieux Au-
teurs : les uns clairs, simples, na-
turels ; les autres pleins de force &
d'énergie. J'ai toujours souhaité qu'une
main habile fît un petit recueil des uns
& des autres, c'est-à-dire de ce qui
nous manque & de ce que nous pou-
vons acquérir, pour nous montrer le
tort que nous avons de négliger ainsi
le progrès & l'avancement de notre
langue, & pour piquer (qu'on me
pardonne cette expression) la stupide
indolence où nous demeurons sur ce
sujet. Car, si la langue Françoisé, ri-
che d'ailleurs & opulente, éprouve en
certaines occasions une sorte de diset-
te & de pauvreté, c'est à notre fausse
délicatesse que nous devons imputer
ce défaut. Pourquoi ne pas l'enrichir

GIO GRAMMAIRIENS LATINS.
peu à peu de nouvelles expressions
excellentes, que nos Auteurs anciens,
ou que les peuples voisins même nous
fourniroient, comme nous voions que
les Anglois le pratiquent si utilement ?
Je sai bien qu'il faut être, sur cet ar-
ticle, fort discret & fort réservé : mais
il ne faut pas aussi pousser la discrétion
jusqu'à une timide pusillanimité.

Nous avons lieu de croire que notre
langue a été conduite au plus haut
point de perfection où elle puisse ar-
river ; & l'honneur qu'on lui fait de
l'adopter dans presque toutes les
Cours de l'Europe, en est une glo-
rieuse preuve. S'il lui manque quel-
que chose, ce ne peut être, ce sem-
ble, qu'une plus riche abondance ;
quoique cependant ceux qui savent
manier la langue, ne s'aperçoivent
presque pas qu'elle manque d'aucuns
mots pour exprimer leurs pensées :
mais elle pourroit en avoir un plus
grand nombre. La France a eu dans le
siècle passé, & a encore dans celui-ci,
des Ecrivains d'un mérite distingué,
& fort capables de lui procurer ce
nouvel avantage. Mais ils respectent
& craignent le Public. Ils se font,
avec justice, un devoir de se régler

GRAMMAIRIENS LATINS. 611
sur son goût, & de ne point le heur-
ter. Ainsi, pour ne pas courir le ris-
que de lui déplaire, ils n'osent pres-
que jamais hazarder aucune expres-
sion nouvelle, & ils laissent en ce
point la langue dans l'état où ils l'ont
trouvée. Ce seroit donc au Public
à se rendre, pour l'honneur de la
Langue & de la Nation, moins dé-
licat & moins dédaigneux; & aux
Auteurs, à devenir aussi un peu moins
timides; mais, je le répète, en gardant
toujours beaucoup de discrétion & de
réserve.

Mais je ne m'aperçois pas, que moi-
même peut-être, en hazardant ainsi
mes réflexions sur notre langue, je
pourrai paroître manquer de respect
pour le Public; ce qui seroit bien
contraire à mon intention. Je finis
cet Article, qui regarde la Grammai-
re, en prenant la liberté d'avertir
encore les Lecteurs, que cette étude
est très importante, & ne doit point
être négligée. Je voi avec joie qu'on
fait voir régulièrement dans plusieurs
Classes de l'Université la Grammaire
Françoise.

*C'est celle de
M. Rolland.*

CHAPITRE SECOND.

DES

PHILOLOGUES.

ON APPELLE *Philologues* ceux qui ont travaillé sur les anciens Auteurs, pour les examiner, les corriger, les expliquer, & les mettre au jour : ceux qui ont embrassé cette Littérature universelle qui s'étend sur toutes sortes de sciences & d'Auteurs, & qui faisoit anciennement la principale & la plus belle partie de la Grammaire. On entend donc par *Philologie* une espèce de science composée de Grammaire, de Rhétorique, de Poétique, d'Antiquités, d'Histoire, de Philosophie, & quelquefois même de Mathématiques, de Médecine, & de Jurisprudence ; sans traiter aucune de ces matières à fond ni séparément, mais les effleurant toutes ou en partie. Je ne sai pourquoi cette Philologie, qui a fait tant d'honneur aux Scaligers, aux Saumaises, aux Casaubons, aux Vossius, aux Sirmonds, aux Gronovius, &c. & qui est encore fort cultivée en Angleterre, en Allemagne,

& en Italie, est presque méprisée en France, où l'on ne fait plus de cas que des sciences exactes, & portées à leur perfection, comme la Physique, la Géométrie, &c. Notre Académie des Belles-Lettres, qui, sous ce nom, renferme toutes les espèces d'érudition ancienne & moderne, & qui donne tous les ans dans ses Mémoires des Traités sur toutes sortes de matières, peut contribuer beaucoup à renouveler parmi nous & à augmenter ce goût de Philologie & d'érudition. Je rapporterai ici quelques-uns de ceux qui se sont le plus distingués dans ce genre d'érudition, en mêlant les Grecs avec les Latins.

ERATOSTHÈNE.

SUETONE dit qu'Eratosthène fut le premier qui porta le nom de *Philologue*. Il étoit de Cyrène, & devint Bibliothécaire d'Alexandrie. Il vivoit du tems de Ptolémée Philadelphe. Il avoit embrassé toutes sortes de connoissances, sans vouloir en approfondir aucune comme font ceux qui s'appliquent particulièrement à une seule, & qui veulent y exceller. C'est ce qui lui fit donner le surnom de * *Béta*, parce que ne pouvant aspirer au pre-

De illustr. Grammat. cap. 10.

Olymp. 146. A.V. J.C. 200.

*Suidas.
* Béta est la
seconde lettre
de l'alphabet
Grec.*

mier rang dans aucune science particulière, il étoit du moins parvenu au second dans toutes en général. Il vécut quatre-vingts ans, & se laissa mourir de faim, ne pouvant survivre à la perte de la vûe dont il fut affligé. J'aurai occasion d'en parler encore ailleurs. Il eut pour disciple Aristophane de Byzance, qui fut maître du célèbre Critique Aristarque.

VARRON.

VARRON (*Marc. Terentius*) a été regardé comme le plus docte des AN.M. 3619. Romains. Il naquit en 636 de la fondation de Rome, & mourut l'an 726, *Apud. Aut. Gell. lib. 3. cap. 10.* âgé de 90 ans. Il assure lui-même qu'il AN.M. 3709. avoit composé près de cinq cens Volumes sur différentes matières. Il dédia celui de la langue Latine à Cicéron. Il composa un Traité de la vie rustique, *de re rustica*, qui est fort estimé. Ces deux derniers ouvrages sont parvenus jusqu'à nous.

Saint Augustin admire & relève en plusieurs endroits la vaste érudition de ce savant Romain. Il nous a conservé le plan du grand ouvrage de Varron sur les Antiquités Romaines, composé de quarante & un Li-

vres. C'est de cet ouvrage que parle Cicéron en s'adressant à Varron même.

» Nous ^a étions, lui dit-il, auparavant

» comme étrangers, & en quelque

» sorte égarés dans notre propre ville.

» Vos Livres nous ont, pour ainsi dire,

» ramenés chez nous, en nous faisant

» connoître qui & où nous étions.

Après le dénombrement qu'en fait

Cicéron, saint Augustin, plein d'ad-

miración, s'écrie : » Varron ^b a lu un

» si grand nombre de Livres, qu'on

» est étonné comment il a pu trouver

» le tems d'en composer lui-même ;

» & il en a composé néanmoins un si

» grand nombre, qu'à peine conçoit-

» on qu'un seul homme en ait pu lire

» autant !

Il étoit difficile que tant d'ouvrages

fulsent écrits d'un stile élégant & poli.

Aussi ^c le même saint Augustin re-

marque-t-il que Cicéron loue Varron

^a Nos, inquit, in nostra
urbe peregrinantes erran-
tesque, tanquam hospi-
tes, tui libri quasi domum
reducerunt, ut possimus
aliquando qui & ubi esse-
mus agnoscere. *Academ.*
Quaest. lib. 1. n. 9.

^b Varro tam multa le-
git, ut aliquid ei scribere
vacasse miremur ; tam
multa scripsit, quam
multa vix quemquam le-

gere potuisset credamus.
De Civit. Dei, lib. 6. c. 2.

^c Cum Marco Varro-
ne, homine, inquit,
omnium facile acutissi-
mo, & sine ulla dubita-
tione doctissimo. Non
ait, eloquentissimo vel
facundissimo ; quoniam
re vera in hac facultate
multum impar est. *S.*
August. ibid.

comme un homme d'un esprit pénétrant & d'un savoir profond, non comme un homme fort disert & fort éloquent.

ASCONIUS PEDIANUS.

Asconius Pédianus, cité par Pline le Naturaliste & par Quintilien, a vécu sous Néron & sous Vespasien. Nous avons un reste de ses Notes ou de ses Commentaires sur diverses Oraisons de Cicéron. On peut dire qu'il a servi de modèle à la plupart des Critiques & des Scholastes Latins qui l'ont suivi, & à ceux qui se sont mêlés d'expliquer les Auteurs.

PLINE L'ANCIEN.

PLINE (*C. Plinius Secundus*) dit l'*Ancien*, pourroit être rangé parmi les Historiens, ou plutôt encore parmi les Philosophes qui ont traité de la Physique. Mais la multiplicité de matières dont il parle dans ses Livres de l'Histoire Naturelle, a fait que j'ai cru lui pouvoir donner place parmi les Philologues.

Pline étoit de Vérone, & vivoit dans le premier siècle sous Vespasien & Tite, qui l'honorèrent de leur

estime, & l'emploierent en diverses affaires. Il porta les armes avec distinction : il fut aggrégé dans le Collège des Augures, fut envoyé Intendant en Espagne, & malgré le tems que lui déroboient ses emplois, il en trouva suffisamment pour travailler à un grand nombre d'ouvrages, qui malheureusement sont perdus, excepté celui de *l'Histoire naturelle*, compris en trente-sept Livres : ^a Ouvrage, dit Pline le Jeune, d'une étendue, d'une érudition infinie, & presque aussi varié que la nature elle-même. En effet, étoiles, planètes ; grêle, vents, pluies ; arbres, plantes, fleurs ; métaux, minéraux ; animaux de toute espèce, terrestres, aquatiques, volatiles ; descriptions Géographiques de villes & de pays, il embrasse tout, & ne laisse dans la nature & dans les arts aucune partie qu'il n'examine avec soin. Pour composer cet Ouvrage, il avoit parcouru près de deux mille Volumes.

Il a ^b soin d'avertir qu'il prenoit le tems de ce travail, non sur celui des

^a Opus diffusum, eruditum, nec minus varium quàm ipsa natura. *Plin. Epist. 5. lib. 3.*

^b Succisivis temporibus ista curamus, id est noturnis. *Præf.*

affaires publiques dont il étoit chargé, mais sur son propre repos, & qu'il y employoit seulement certaines heu-

Ep. 5. l. 3. res perdues. Pline le Jeune son neveu nous apprend qu'il menoit une vie simple & frugale, dormoit peu, & mettoit tout le tems à profit : celui des repas, pendant lesquels il se faisoit lire ; celui même des voyages, où il avoit toujours à ses côtés son livre, ses tablettes, son copiste : car il ne lisoit rien dont il ne fît des extraits.

En Praefat. Il comptoit que ménager ainsi le tems, c'étoit prolonger sa vie, dont le sommeil abrège beaucoup la durée. *Pluribus horis vivimus : profectò enim vita vigilia est.*

Pline étoit bien éloigné de la fastueuse vanité de certains Auteurs, qui ne rougissent point de copier les autres sans les nommer. » Il me a sem-
» ble, dit-il, que la probité & l'hon-
» neur demandent, que, par un aveu
» sincère, on rende une sorte d'hon-
» mage à ceux de qui l'on a tiré quel-

a In his voluminibus
Auctorum nomina præ-
texui. Est enim beni-
gnum, ut arbitror, &
plenum ingenui pudoris,
fateri per quos profectò
his . . . Obnoxii profectò

animi, & infelicis inge-
nii est, deprehendi in-
furto malle, quàm nū-
cium reddere, cum præ-
sertim fors fiat ex ulura.

In Praefat.

„ que secours & quelque lumière. Il compare un Auteur qui profite du travail d'autrui, à une personne qui emprunte de l'argent dont elle paie l'intérêt : avec cette différence pourtant, que le débiteur, par l'intérêt qu'il paie, n'acquitte point le fonds de la somme qu'on lui a prêtée ; au lieu qu'un Auteur, par l'aveu ingénu de ce qu'il emprunte, l'acquiert en quelque sorte, & se le rend propre. D'où il conclut, qu'il y a de la petitesse d'esprit & de la bassesse, d'aimer mieux être surpris honteusement dans le vol, que d'avouer ingénument sa dette. Je me suis bien enrichi de la sorte, & à bon marché.

Il sentoît parfaitement toute la difficulté & tous les inconvéniens d'une entreprise comme la sienne, où la matière qu'on traite est par elle-même ingrate, stérile, ennuyeuse, & ne laisse aucun lieu de faire paroître de l'esprit. Mais ^a il étoit persuadé qu'on fait quelque gré aux Auteurs ; qui préfèrent le desir d'être utiles au Public, à celui de lui plaire : & qui, dans cette

^a Equidem ita sentio, | cultatibus victis, utilita-
peculiarem in studiis cau | tem juvandi præstulerunt
sam eorum esse, qui diffi- | gratia placendi. *Ibid.*

vûe, ont le courage de surmonter & de dévorer toutes les peines d'un travail ennuyeux & rebutant.

Il se flatte qu'on lui pardonnera toutes les fautes qui lui seront échappées; & l'on y en trouve beaucoup en effet, comme cela est inévitable dans un Ouvrage d'une si vaste étendue, & d'une si prodigieuse variété.

Pline dédia son Ouvrage à Tite, alors associé presque à l'Empire par Vespasien son pere, & qui devint depuis les délices du genre humain. Il en fait un éloge magnifique & abrégé, en lui disant : » Votre élévation
» n'a causé en vous d'autre change-
» ment, sinon de vous mettre en état
» de faire tout le bien que vous desi-
» rez, en égalant votre pouvoir à
» votre bonne volonté : *Nec quicquam
in te mutavit fortune amplitudo, nisi
ut prodesse tantumdem posses & velles.*

Epist. 16.
lib. 6.

Pline le Jeune nous apprend dans une Lettre qu'il adresse à Tacite l'Historien, le triste accident qui fit périr son Oncle. Il étoit à Misène, où il commandoit la flotte. Aiant appris qu'il paroissoit un nuage d'une grandeur & d'une figure extraordinaire, il se mit sur mer, & s'aperçut bientôt.

qu'il sortoit du mont Vésuve. Il se presse d'arriver au lieu d'où tout le monde fuioit , & où le péril paroïssoit le plus grand , mais avec une telle liberté d'esprit , qu'à mesure qu'il apercevoit quelque mouvement extraordinaire , il faisoit ses observations , & les dictoit. Déjà sur ses vaisseaux voloit la cendre plus épaisse & plus chaude à mesure qu'ils approchoient. Déjà tomboient autour d'eux des pierres calcinées , & des cailloux tout noirs , tout brulés , tout pulvérisés par la violence du feu. Plîne délibéra quelque tems s'il retourneroit en arrière : mais s'étant rassuré , il continua sa route , mit pied à terre à Stabie , & s'arrêta chez Pomponianus son ami , qu'il trouva tout tremblant , & qu'il tâcha d'encourager. Après le repas , il se coucha , & dormit d'un profond sommeil. L'approche du danger obligea de l'éveiller. Les maisons étoient tellement ébranlées par les fréquens tremblemens de terre , que l'on auroit dit qu'elles étoient arrachées de leurs fondemens. Ils s'avancèrent tous dans la campagne. Je passe beaucoup de circonstances. La nuit sombre & affreuse qui couvroit tout , n'étoit un

peu dissipée que par la lueur de l'incendie. Des flâmes qui parurent plus grandes, & une odeur de souffre qui annonçoit leur approche, mirent tout le monde en fuite. Pline se leve appuyé sur deux valets, & dans le moment tombe mort, suffoqué apparemment par l'épaisseur de la fumée.

Telle fut la fin du savant Pline. On ne peut savoir mauvais gré à un Neveu d'avoir peint en beau la mort de son Oncle, & de n'y avoir vû que de la force, du courage, de l'intrépidité, & de la grandeur d'ame. Mais, si nous en voulons juger sainement, peut-on excuser de témérité une entreprise, où un homme expose sa vie, & , ce qui est encore plus condamnable, celle des autres, pour satisfaire une simple curiosité ?

Il me reste, pour terminer cet article, à dire un mot du stile de Pline. Il lui est tout particulier, & ne ressemble à aucun autre. Il ne faut pas s'attendre à y trouver ni la pureté, ni l'élégance, ni l'admirable simplicité du siècle d'Auguste, dont il n'étoit pourtant éloigné que d'assez peu d'années. Son caractère propre est la force, l'énergie, la vivacité, je puis même

dire la hardiessè, tant pour les expressions que pour les pensées ; & une merveilleuse fécondité d'imagination pour peindre & rendre sensibles les objets qu'il décrit. Mais il faut avouer aussi que son stile est dur & ferré , & par là souvent obscur : que ses pensées sont fréquemment poussées au delà du vrai, outrées, & même fausses. J'en ferais d'en donner quelques exemples.

Pline développe les merveilles renfermées dans la matière dont les voiles de vaisseaux sont composés, c'est-à-dire du lin & du * chanvre. L'homme jette dans la terre une petite semence, qui lui servira à se rendre maître des vents, & à les convertir à ses besoins. Sans parler d'une infinité de secours qu'on tire du lin ou du chanvre pour tous les usages de la vie, quoi de plus merveilleux que de voir une herbe rapprocher l'Egypte de l'Italie malgré la mer qui les sépare ? Et quelle herbe encore ? Petite, mince, foible, qui s'élève à peine de terre, qui d'elle-même ne forme ni corps ni substance ferme, & qui a besoin, pour servir à nos usages, d'être brisée, & réduite à la souplesse de la laine. C'est

*Lib. 19. in
Proam.*

* Pline ne
parle que des
lin.

à cette plante , toute médiocre qu'elle est , qu'on doit la facilité de se transporter d'un bout du monde à l'autre. *Seritur linum. Sed in qua non occurrit vita parte ? quodve miraculum majus , herbam esse quæ admoveat Ægyptum Italia... Denique tam parvo semine nasci , quod orbem terrarum ultro citroque portet , tam gracili avena , tam non altè à terra tolli ; neque id viribus suis necti , sed passum , tusumque , & in mollitiem lana coactum !*

Lib. 3. cap. 5. Il donne une idée magnifique de la grandeur & de la majesté de l'Empire Romain. Rome , selon lui , est en même tems la mere de l'univers , & lui doit sa nourriture ; choisie exprès par les dieux pour illustrer le ciel même , pour réunir tous les Empires épars çà & là dans le monde , pour adoucir les mœurs , pour réduire à un seul & même langage les langues barbares & discordantes de tant de nations , pour établir entre elles par ce moien un salutaire & facile commerce , pour rappeler l'homme aux loix de l'humanité , en un mot pour rendre cette ville la patrie commune de tous les peuples de l'univers. *Terra (Italia) omnium terrarum alumna , eadem*

eadem & parens; numine deum electa, qua cœlum ipsum clarius faceret, sparsa congregaret imperia, ritusque molliret, & tot populorum discordes ferasque linguas sermonis commercio contraheret ad colloquia, & humanitatem homini daret; breviterque una cunctarum gentium in toto orbe patria fieret.

Je n'ajouterai plus ici qu'un seul endroit, mais qui m'a paru bien remarquable, & qui nous regarde tous. C'est avec raison, dit Pline, qu'on donne à l'homme le premier rang parmi toutes les autres créatures, lui pour qui la nature semble les avoir toutes formées : mais elle lui fait acheter bien cher tous ses présens, de sorte qu'on ne fait si on a plus lieu de la regarder à son égard comme une mere indulgente, que comme une dure marâtre. Tous les autres animaux naissent couverts chacun d'une manière différente, l'homme est le seul qui ait besoin d'un secours étranger pour se couvrir. Il est jeté, en naissant, tout nud sur la terre aussi nue que lui. Le premier signe de vie qu'il donne, sont des * cris, des pleurs, des

*Lib. 7. in
Proem.*

* La langue Latine a un | cri des enfans, vagitus :
mot propre pour exprimer le | comme elle en a aussi pour

larmes, ce qui n'arrive à aucun des autres animaux. A ce premier usage qu'il a fait de la lumière, succèdent les liens & les langes dont on ferre & on enveloppe tous les membres, ce qui ne lui est pas moins particulier. C'est dans cet état que se trouve, aussitôt après sa naissance, le Roi des animaux, destiné à leur commander, piés & mains liées, & poussant des gémissemens. Il commence sa vie par les supplices, coupable uniquement parce qu'il est né. Peut-on comprendre la folie des hommes, de croire, après de tels commencemens, qu'ils soient nés pour le faste & l'orgueil : *Principium jure tribuetur homini, cujus causa videtur cuncta alia genuisse natura, magnâ sava mercede contra tanta sua munera; non sit ut satis aestimare, parens*

marquer le cri des beufs, vaches, & taureaux, mugitus; & celui des lions en colère, rugitus. Notre langue a adopté les deux derniers mots, mugissement, rugissement. Je ne sais pas pourquoi elle n'en feroit pas autant à l'égard du premier, & pourquoi elle ne diroit pas vagissement, qui est dans la même ana-

logie. Ce mot choqueroit d'abord par la nouveauté : on s'y accoutumeroit peut-être insensiblement, comme on s'est accoutumé aux autres. Pour moi, qui ne me sens pas assez d'autorité dans le public, je n'ai pas osé le hasarder; & je me suis contenté de dire en moi-même avec quelque regret :

Ego cur acquirere paucâ,
si possum, invidior? Horat.

*melior homini, an tristior noverca fuerit. Ante omnia, unum animantium cunctorum alienis velat opibus: ceteris variè tegmenta tribuit... Hominem tantum nudum, & in nuda humo, natali die abjicit ad vagitus statim & ploratum, nullumque tot animalium aliud ad lacrymas, & has protinus vitæ principio... Ab hoc lucis rudimento, quæ neferas quidem inter nos genitas, vincula excipiunt, & omnium membrorum nexus. Itaque feliciter natus jacet, manibus pedibusque devinctis, flens animal ceteris imperaturum; & à suppliciis vitam auspicatur, unam tantum ob culpam, quia natum est. Heu dementiam ab his initiis existimantium ad superbiam se genitos! Les Payens sentoient bien la misère de l'homme dès sa naissance, mais ils n'en connoissoient pas la cause, comme le remarque saint Augustin en parlant de Cicéron: *rem vidit, causam non vidit.**

Ce peu d'endroits de Pline que j'ai rapportés ici, & que j'ai traduits du mieux qu'il m'a été possible, sans pouvoir rendre l'énergie de l'original, peut suffire pour donner quelque idée de son stile & de son caractère. Je dois faire remarquer, avant que de

finir , l'art industrieux de l'Auteur dont je parle. Son Ouvrage , qui embrasse toute l'Histoire Naturelle , & qui traite dans un détail exact une infinité de sujets , absolument nécessaires pour son plan , mais tout-à-fait ennuyeux par eux-mêmes , est rempli presque partout de ronces & d'épines , qui n'offrent rien d'agréable au Lecteur , & qui sont fort capables de le rebuter. Pline , en homme habile , pour prévenir , ou du moins pour diminuer cet ennui & ce dégoût , a eu soin de répandre çà & là quelques fleurs , de jeter dans certains récits beaucoup d'agrément & de vivacité , & d'orner de belles & solides réflexions presque toutes les Préfaces qu'il met à la tête de chacun de ses Livres.

LUCIEN.

LUCIEN , Auteur Grec , étoit de Samosate , capitale de la Comagène , province de Syrie. Il étoit d'une condition fort médiocre. Son pere , n'ayant pas le moien de l'entretenir , résolut de lui faire apprendre un métier. Mais les commencemens ne lui en ayant pas été favorables , il se jetta

dans les Lettres sur un songe vrai ou supposé qui est rapporté au commencement de ses Ouvrages. J'en donnerai ici l'extrait, qui pourra contribuer à faire connoître son génie & son stile.

J'avois près de quinze ans, dit-il, & n'allois plus à l'école, lorsque mon pere délibéra avec ses amis sur ce qu'il devoit faire de moi. Plusieurs n'approuvoient pas qu'on me jettât dans les Lettres, parce que, pour y réussir, il faut beaucoup de tems & de dépense. Ils considéroient que je n'étois pas riche, & qu'en apprenant quelque métier j'aurois moi-même de me fournir moi-même en peu de tems de quoi vivre, sans être à charge à mon pere, ni à ma famille. Cet avis fut suivi, & l'on me mit entre les mains d'un Oncle, qui étoit un excellent Sculpteur. Cet Art ne me déplaisoit pas, parce que je m'étois amusé de bonne heure à faire de petits ouvrages de cire où je réussissois assez : d'ailleurs la Sculpture ne me paroissoit pas tant un métier, qu'un divertissement honnête. On me mit donc à l'ouvrage, pour voir comment je m'y prendrois. Mais je commençai par appuier si

lourdement le ciseau sur la pierre qu'on m'avoit donné à travailler , & qui étoit fort délicate , qu'elle se rompit sous mes mains. Mon Oncle entra dans une telle colére , qu'il ne put s'empêcher de me fraper , & de me donner plusieurs coups : ainsi mon apprentissage commença par les larmes.

Je courus au logis tout pleurant , & racontai ma triste aventure , montrant les marques des coups que j'avois reçus : ce qui affligea extrêmement ma mere. Le soir étant venu , je me couchai , & ne fis que rêver toute la nuit. J'eus , pendant le sommeil , un songe , dont l'image me demeura vivement empreinte dans la mémoire. Je crus voir deux femmes. L'une grossière & mal peignée , qui avoit les mains crasseuses , les bras retroussés , le visage tout couvert de sueur & de poussière , enfin telle qu'étoit mon Oncle lorsqu'il travailloit de son métier. L'autre avoit un air gracieux , un visage doux & riant , un habit fort propre , mais modeste. Après m'avoir bien tirailé pour m'attirer chacune à leur parti , enfin elles remirent à mon choix la décision de leur différent , & plaidèrent leur cause successivement.

La première commença ainsi. » Mon
 » fils , je suis la Sculpture que tu viens
 » d'embrasser , & qui t'est connue dès
 » ton enfance , ton Oncle s'y étant
 » rendu très célèbre. Si tu veux me
 » suivre , sans t'arrêter aux cajoleries
 » de ma rivale , je te rendrai illustre ,
 » non , comme elle , par des paroles ,
 » mais par des effets. Car , outre que
 » tu deviendras robuste & vigoureux
 » comme moi , tu remporteras une
 » estime qui ne sera point sujette à
 » l'envie , ni cause un jour de ta perte ,
 » comme les charmes de celle qui te
 » veut suborner. Du reste , que mon
 » habit ne te fasse point de peine :
 » c'est celui de Phidias & de Polyclète ,
 » & des autres grands Sculpteurs qui
 » se sont fait adorer dans leurs ouvra-
 » ges , & qu'on révère encore avec
 » les dieux qu'ils ont faits. Considère
 » combien , en suivant leurs traces ,
 » tu acquerras de gloire & de louan-
 » ge , & de quelle joie tu combleras
 » ton pere & ta famille. «Voilà à peu
 près ce que me dit cette Dame , d'un
 ton rude & grossier , comme parlent
 les Artisans , mais avec force & viva-
 cité. Après quoi l'autre me parla
 ainsi.

» Je suis l'Erudition , qui préside à
 » toutes les belles connoissances. La
 » Sculpture t'a étalé les avantages que
 » tu aurois avec elle. Mais , si tu l'é-
 » coutes , tu ne feras jamais qu'un
 » misérable Artisan , exposé au mé-
 » pris & aux injures de tout le monde,
 » & contraint de faire la cour aux
 » Grands pour subsister. Quand tu de-
 » viendrois des plus excellens en ton
 » Art , on se contentera de t'admirer ,
 » sans porter d'envie à ta condition.
 » Mais , si tu veux me suivre , je t'ap-
 » prendrai tout ce qu'il y a de beau &
 » de rare dans l'univers , & tout ce qu'il
 » y a de remarquable dans toute l'An-
 » tiquité. J'ornerai ton ame des vertus
 » les plus estimables , telles que sont
 » la modestie , la justice , la piété , la
 » douceur , l'équité , la prudence , la
 » patience , & l'amour de tout ce qui
 » est honnête & louable : car ce sont
 » là les véritables ornemens de l'ame.
 » Au lieu de ce méchant habit que tu
 » as , je t'en donnerai un majestueux ,
 » comme celui que tu me vois ; &
 » de pauvre & inconnu , je te rendrai
 » illustre & opulent , digne des plus
 » grands emplois , & en état d'y par-
 » venir. S'il te prend envie de voia-

» dans les pays étrangers, je ferai
 » marcher ta renommée devant toi.
 » Par tout on viendra te consulter
 » comme un oracle : tu seras adoré
 » & respecté de tout le monde. Je
 » te donnerai même l'immortalité
 » tant vantée, & te ferai vivre à ja-
 » mais dans la mémoire des hommes.
 » Considère ce qu'Eschine & Démon-
 » sthène, l'admiration de tous les siècles,
 » sont devenus par mon moien.
 » Socrate, qui avoit suivi d'abord la
 » Sculpture ma rivale, ne m'eut pas
 » plutôt connue, qu'il l'abandonna
 » pour moi. A-t-il eu sujet de s'en re-
 » pentir ? Quitteras-tu tant d'honneur,
 » de richesses, & de crédit, pour sui-
 » vre une pauvre inconnue, qui le
 » marteau & le ciseau à la main n'a
 » que ces vils instrumens à t'offrir,
 » qui est contrainte de travailler de
 » ses mains pour vivre, & de songer
 » plutôt à polir un marbre, qu'à se
 » polir soi-même ?

Elle n'eut pas plutôt prononcé ces
 paroles, que touché de ses promesses,
 & n'ayant pas encore oublié les coups
 que j'avois reçus, je courus l'embras-
 ser, sans attendre qu'elle eût achevé
 son discours. L'autre, transportée de

colère & de dépit , fut changée sur le champ en statue ; comme on le dit de Niobé. Alors l'Erudition , pour me récompenser de mon choix , me fit monter avec elle sur son char , & touchant ses chevaux ailés , me promena d'Orient en Occident , me faisant répandre par tout je ne sai quoi de céleste & de divin , qui faisoit regarder les hommes en haut avec étonnement , & me combler de bénédictions & de louanges. Elle me ramena ensuite dans mon pays couronné d'honneur & de gloire ; & me rendant à mon pere , qui m'attendoit avec grande impatience ; » Voi , lui dit-elle en lui montrant l'habit dont son fils étoit revêtu , « de quel bonheur » tu l'eusses privé sans moi. Telle fut la fin de mon songe.

Lucien termine ce petit discours en marquant , que son dessein , dans le récit de ce songe qui a tout l'air d'être de son invention , a été de porter la Jeunesse à l'amour de la vertu , & de l'encourager par son exemple à surmonter toutes les difficultés qui se rencontrent dans cette carrière , & à ne point regarder la pauvreté comme un obstacle au vrai mérite.

L'effet de ce songe fut d'allumer en lui un vif desir de se distinguer par l'étude des Belles-Lettres , & il s'y livra tout entier. On peut juger du progrès qu'il y fit par l'érudition qui paroît dans ses Ecrits sur toutes sortes de matières : c'est ce qui m'a donné lieu de le ranger parmi les Philologues.

Il dit lui-même qu'il embrassa la profession d'Avocat : mais qu'ayant en horreur les criailleries & les autres vices du barreau , il eut recours à la Philosophie comme à un asyle.

Il paroît aussi par ses Ecrits que c'étoit un Rhéteur , qui faisoit profession d'éloquence , & qui composoit des déclamations & des harangues sur divers sujets , & même des plaidoiers , quoiqu'il ne nous en reste point de sa façon.

Il s'établit d'abord à Antioche , d'où il passa en Ionie & en Grèce , puis en Gaule & en Italie : mais son plus long séjour fut à Athènes. Dans son extrême vieillesse il prit la charge de Greffier du Préfet d'Egypte. Je n'entre point dans le détail des particularités de sa vie , peu importantes pour mon sujet. Il vécut jusqu'au tems de l'Em-

pereur Commode , à qui il adressa , après la mort de Marc Aurèle , l'histoire de l'impôsteur Alexandre.

Il a laissé beaucoup d'Ecrits , & sur différentes matières. La pureté de la langue Grecque , & le stile net , agréable , vif , & plein d'esprit , les font lire avec beaucoup de plaisir. Il a attrapé dans ses Dialogues des Morts cette simplicité fine , & cet enjouement naïf , qui sont si propres à ce genre d'écrire , très difficile , quoiqu'il ne le paroisse pas , parce qu'il faut y faire parler une infinité de personnages , d'âge & d'état fort différens , chacun selon son caractère particulier.

Il a cet avantage , que Quintilien a remarqué dans Cicéron , qu'il peut être utile à ceux qui commencent , & qu'il n'est pas inutile aux plus avancés. Il est merveilleux pour la narration , & a une fécondité qui peut être d'un grand secours aux esprits naturellement secs & stériles.

Il traite la Fable d'une manière agréable , & fort propre à la faire retenir , ce qui n'est pas un petit avantage pour l'intelligence des Poètes. Il fait , en mille endroits , une peinture

admirable de la misère de cette vie, de la vanité des hommes, du faste des Philosophes, & de l'arrogance des Savans.

Il est vrai néanmoins qu'il faut du choix & du discernement dans cet Auteur, qui, dans plusieurs de ses Ouvrages, marque peu de respect pour la pudeur, & fait une profession ouverte d'impiété, se moquant également & de la religion Chrétienne dont il parle en plusieurs endroits avec un souverain mépris, & des superstitions payennes dont il fait voir le ridicule. C'est ce qui lui a fait donner le surnom de Blasphémateur & d'Athée. Aussi il suivoit la philosophie d'Epicure, qui n'est guères éloignée de l'athéisme : ou plutôt il n'avoit ni religion, ni dogme fixe & constant, regardant tout comme incertain, & problématique, & voulant se rire de tout. *Suidas.*

Suidas dit qu'on tenoit qu'il étoit mort déchiré par les chiens, en punition de ce qu'il avoit eu la hardiesse de se railler de Jesus-Christ. Il seroit à souhaiter que ce fait fût mieux attesté.

AULU-GELLE.

AULU-GELLE (*Aulus Gellius* ou par corruption *Agellius*) est un Grammairien, qui vivoit dans le second siècle, sous M. Aurèle, & sous quelques Empereurs qui le suivirent. Il étudia la Grammaire à Rome, & la Philosophie à Athènes sous Calvisius Taurus, d'où il revint ensuite à Rome.

Gell. in Pref. Il s'est rendu célèbre par ses *Nuits Attiques*. C'est le nom qu'il a donné au recueil qu'il fit, pour ses enfans, de ce qu'il avoit appris de plus beau par la lecture des Auteurs, ou par la conversation des hommes habiles. Il l'appella ainsi, parce qu'il l'avoit composé à Athènes pendant l'hiver, dont les longues nuits laissent plus de tems pour travailler. Macrobe en copie diverses choses sans le nommer.

Il ne paroît pas un grand discernement dans les matières qu'il a choisies comme les plus considérables & les plus utiles, & qui pour la plupart ne sont que des remarques de Grammaire peu importantes. On lui est pourtant redevable de plusieurs faits & de plusieurs monumens de l'Antiquité, que lui seul nous a conservés. Des vingt

Livres qui composent cet ouvrage, le huitième est entièrement perdu : il n'en reste que les titres des Chapitres.

Celui où il traite en passant des Loix *Lib. 20. c. 74* des douze Tables, est fort estimé.

Le stile d'Aulu-Gelle ne manque pas de force, mais il est souvent mêlé de mots barbares & impropres, qui le rendent dur & obscur, & qui se sentent du siècle où il a vécu, dont il ne faut pas attendre beaucoup de pureté ni d'élégance.

Entre les particularités qu'il nous apprend de sa vie, il remarque qu'étant encore fort jeune, & ayant été choisi par les Préteurs pour juger quelques petites affaires de particuliers, il s'en présenta une où un homme demandoit à un autre une somme d'argent qu'il disoit lui avoir prêtée. Il ne le prouvoit que par des indices fort foibles, n'ayant ni actes ni témoins : mais c'étoit constamment un homme d'honneur, d'une vie irréprochable, & d'une intégrité reconnue. Sa partie au contraire, qui nioit la dette, étoit un homme décrié pour son avarice sordide; & l'on montroit qu'il avoit été souvent convaincu de mensonge, de fraude, & de perfidie. Aulu-Gelle *Gell. lib. 14. cap. 2.*

avoit pris avec lui , pour juger ce procès , plusieurs de ses amis accoutumés au barreau , mais qui ne demandoient qu'à expédier , parce qu'ils avoient bien d'autres affaires. Ainsi ils concluoient tous sans difficulté qu'on ne pouvoit point obliger un homme à paier , lorsqu'il n'y avoit point de preuves qu'il dût ce qu'on lui demandoit.

Aulu-Gelle ne put se résoudre à mettre ainsi les parties hors de Cour , jugeant l'un très capable de dénier ce qu'il devoit , & l'autre incapable de demander ce qu'on ne lui devoit pas. Il remit le jugement à un autre jour , & s'en alla consulter Favorin qui vivoit encore à Rome : c'étoit un Philosophe d'une grande réputation. Favorin lui rapporta , sur le cas qu'il lui proposoit , un endroit de Caton , qui disoit que dans ces sortes d'occasions où il n'y avoit point de preuves , l'ancienne pratique des Romains étoit d'examiner lequel des deux étoit le plus homme de bien ; & , quand ils l'étoient également , ou qu'ils étoient également décriés , de juger en faveur de celui à qui on demandoit : d'où Favorin concluoit , qu'entre deux

personnes si différentes il n'y avoit point de difficulté à croire un homme de bien contre un méchant. Quelque respect qu'eût Aulu - Gelle pour ce Philosophe , il ne put pas entrer entièrement dans sa pensée ; & , ne voulant rien faire contre sa conscience , il s'excusa de juger cette affaire , où il ne voioit pas assez clair. Elle ne souffriroit maintenant aucune difficulté , & le Débiteur prétendu seroit pris à serment , & cru sur sa parole.

A T H E' N E' E.

A T H E' N E' E étoit de Naucrâte , ville autrefois célèbre dans l'Egypte , sur un bras du Nil à qui elle donnoit le nom. Il vivoit du tems de l'Empereur Commode. Il a composé en Grec un ouvrage sous le nom de *Dipnosophiste* , c'est-à-dire *Banquet des Savans* ; qui est rempli d'une infinité de recherches curieuses & savantes , & qui donne beaucoup de lumière pour les antiquités Grecques. Nous n'avons qu'un abrégé ou des extraits des premiers Livres de son *Dipnosophiste* , faits , comme le croit Casaubon , à Constantinople il y a cinq ou six cens ans.

Voss. hist. gr.
lib. 2. c. 15.

JULIUS POLLUX.

JULIUS POLLUX étoit compatriote & contemporain d'Athénée. Il adressa à Commode, lorsqu'il n'étoit que César, & que M. Aurèle vivoit encore, les dix Livres que nous avons de lui sous le titre d'*Onomasticon*. C'est un recueil des mots Synonymes par lesquels les bons Auteurs Grecs ont coutume d'exprimer une même chose. Il étoit apparemment l'un des Précepteurs de Commode. Il lui plut par sa belle voix, & ce Prince lui donna la chaire établie à Athènes pour les Professeurs en Eloquence. Philostrate, qui le met entre les Sophistes, lui attribue une grande connoissance de la langue Grecque, le discernement de ce qui étoit bien ou mal écrit, & assez de génie pour l'éloquence, mais peu d'art.

Philostr. pag.
589. 590.

SOLINUS.

C. JULIUS SOLINUS nous a laissé une description de la terre, sous le nom de *Polyhistor*. Vossius rapporte plusieurs opinions sur le tems où a vécu cet Auteur, & conclut que tout ce qu'on en peut dire, c'est qu'il a

Voss. hist.
Lat. lib. 3.

DES PHILOLOGUES. 643
précédé saint Jérôme qui le cite, c'est-
à-dire qu'il est après le premier siècle,
& avant la fin du quatrième. Son ou-
vrage n'est qu'un extrait de divers Au-
teurs, particulièrement de Pline le
Naturaliste, & est fait avec assez peu
de lumière & de jugement.

PHILOSTRATE.

IL Y A EU plusieurs Sophistes de
ce nom. Nous ne parlerons ici que de
celui qui a fait la vie d'Apollone de
Tyannes. Il étoit du nombre des hom-
mes de lettres qui fréquentoient la
Cour de l'Impératrice Julie femme de
Sévère. Il professa l'éloquence à Athé-
nes, & ensuite à Rome sous Sévère.
La vie d'Apollone, écrite par Damis
le plus zélé de ses disciples, qui n'é-
toit proprement que des Mémoires
assez mal écrits, étant tombée entre
les mains de Julie, elle la donna à
Philostrate, qui sur ces Mémoires, &
sur ce qu'il put tirer des Ouvrages
d'Apollone même, & sur quelques
autres Ecrits, composa l'Histoire que
nous en avons.

Suidas.
AN. J. C. 194.

Eusebe soutient qu'il seroit facile
de montrer qu'une grande partie de
ses narrations se détruisent d'elles-

*Euseb. in
Hier.*

mêmes, & qu'elles ne sentent que la fable & le roman. Aussi il ne craint point d'assurer que tout son Ouvrage est plein de fictions & de faussetés.

Phot. cap. 44. Photius, qui raporte en abrégé une partie des faits de cette Histoire, en traite plusieurs de fables impertinentes. Suidas en parle de même.

Ce dernier, outre la vie d'Apollone, attribue à Philostrate beaucoup d'Écrits, & entr'autres quatre Livres de Tableaux & de descriptions que nous avons encore, qui ont passé pour un Ouvrage fort beau, bien soutenu, & écrit dans toute la délicatesse de la langue Attique.

MACROBE.

ON DONNE à cet Auteur, à la tête de ses ouvrages, les noms d'*Aurélius Théodosius Ambrosius Macrobius*. On y ajoute le titre d'*Illustre*, propre à ceux qui étoient élevés aux premières dignités de l'Empire. Il étoit d'un pays où la langue Latine n'étoit pas d'un usage commun, c'est-à-dire de la Grèce ou de l'Orient. Il a vécu sous Théodose, & sous ses enfans.

Quoiqu'on n'ait pas de certitude que cet Auteur soit le Macrobe qu'on

trouve dans les loix d'Honoré & de Théodose, on ne peut guères néanmoins douter qu'il n'ait vécu vers ce tems-là, puisque toutes les personnes qu'il fait parler dans ses Saturnales, en sont à peu près.

Il feint cet entretien pour ramasser tout ce qu'il savoit d'antiquités, afin que ce recueil pût servir à l'instruction de son fils Eustathe, à qui il l'adresse. Et comme il y fait rassembler tous les plus grands & les plus habiles de Rome durant les vacations des Saturnales, on a donné le nom de *Saturnales* à son ouvrage. Il y fait profession de rapporter ordinairement les choses dans les propres termes des Auteurs dont il les tiroit, parce qu'il ne cherchoit pas à faire paroître de l'éloquence, mais à instruire son fils : outre qu'étant Grec, il n'avoit pas une entière facilité à s'exprimer en Latin. On prétend en effet que son élocution n'est ni pure, ni belle ; & que dans les endroits où il parle de lui-même, on voit un Grec qui bégaié en Latin. Pour les choses, on y trouve de l'agrément & de l'érudition.

*Saturn. lib.
I. in Prasat.*

Outre les Saturnales, on a encore deux Livres de Macrobe sur le songe

que Cicéron attribue à Scipion , faits aussi pour son fils Eustathe , à qui il les adresse.

D O N A T.

AN. J. C. 354. DONAT, (*Ælius Donatus*) dont saint Jérôme a été écolier , enseignoit la Grammaire à Rome avec éclat sous l'Empereur Constance.

On a des Commentaires sur Virgile & sur Térence , qu'on prétend être ceux-mêmes que saint Jérôme attribue à Donat son Maître. Les plus habiles croient qu'il peut y avoir quelque chose de lui dans le Commentaire sur Virgile , mais qu'on y en a ajouté beaucoup d'autres qui sont indignes d'un homme aussi habile qu'il étoit. Pour le Commentaire sur Térence , on l'attribue à Evanthius , nommé Eugraphe par d'autres , qui vivoit du même tems. On ne croit pas non plus que les Vies de ces deux Poètes soient de Donat. Nous avons sous son nom quelques Ecrits de Grammaire qui sont estimés.

S E R V I U S.

SERVIVS (*Maurus Honoratus*) vivoit vers le tems des Empereurs

Arcade & Honoré. Il est fort connu par le Commentaire sur Virgile qui lui est attribué. L'opinion commune est que ce sont des Extraits en forme d'Abrégé tirés de l'Ouvrage du véritable Servius, que ces Extraits ont fait perdre.

S T O B E' E.

JEAN STOBEE, Auteur Grec, vivoit vers le cinquième siècle. Ce qui nous reste de son Recueil, nous a conservé de rares monumens des Poètes & des Philosophes anciens. On croit que parmi ces fragmens il se trouve plusieurs choses ajoutées par ceux qui sont venus après lui.

CHAPITRE TROISIÈME.

D E S

R H É T E U R S.

ON APPELLE Rhéteurs ceux qui faisoient profession d'enseigner l'Eloquence, & qui en ont laissé des préceptes.

L'Eloquence est l'art de bien parler. On pourroit croire que pour l'acquérir, il suffiroit d'écouter & de suivre la voix

de la nature. Elle nous dicte ce semble ; en chaque occasion, ce qu'il faut dire, & souvent même la manière de le dire. Ne voit-on pas tous les jours une infinité de personnes, qui, sans art, sans étude, & par la seule force du génie, savent mettre de l'ordre, de la netteté, de l'éloquence, & surtout du sentiment dans leurs discours ? Que faut-il d'avantage.

Il est ^a vrai que sans le secours de la nature les préceptes ne sont d'aucun usage : mais il est vrai aussi qu'ils l'aident & la fortifient beaucoup, en lui servant de guide & de règle. Les préceptes ne sont autre chose que des observations qu'on a faites sur ce qu'il y avoit de beau & de défectueux dans les discours qu'on entendoit. Car, ^b comme le dit fort bien Cicéron, l'éloquence n'est point née de l'art, mais l'art est né de l'éloquence. Ces réflexions mises par ordre, ont formé ce qu'on appelle Rhétorique. Or qui doute qu'elles ne puissent être d'un

^a Illud imprimis testandum est, nihil præcepta atque artes valere, nisi adjuvante natura. *Quintil. lib. 1. in Proöm.*

^b Non esse eloquentiam

ex artificio, sed artificium ex eloquentia naturæ. 1. *De Orat. n. 146.*

Initium dicendi dedit natura; initium artis observatio. *Quintil. l. 3. c. 2.*

grand secours pour acquérir & perfectionner le talent de la parole ?

Quintilien , dans le troisième Livre de ses *Institutions Oratoires* , fait un assez long dénombrement des anciens Rhéteurs tant Grecs que Latins.

Je ne m'arrêterai que sur ceux dont le nom & l'histoire sont plus connus , & je passerai légèrement sur les autres , & même j'en omettrai plusieurs. Mr. Gibert , qui professe la Rhétorique au Collège Mazarin depuis près de cinquante ans avec beaucoup de réputation , & qui a rempli lontems à plusieurs reprises , & toujours avec un égal succès , l'honorable place de Recteur dans l'Université de Paris , a composé sur le sujet que je traite ici , un Ouvrage plein d'érudition , dont il m'a permis , en qualité d'ancien ami , de faire tout l'usage que je voudrois.



ARTICLE PREMIER.

DES RHÉTEURS GRECS.

EMPÉDOCLE. CORAX. TISIAS.

Quintil. lib.
3. cap. 1.
Cic. in Brut.
n. 46.

EMPÉDOCLE d'Agrigente, célèbre Philosophe, passe pour le premier qui ait eu quelque connoissance de la Rhétorique; *Corax* & *Tisias*, tous deux Siciliens, pour les premiers qui en aient donné des règles. Ils eurent plusieurs disciples, plus connus sous le nom de Sophistes. Il en sera parlé dans la suite.

P L A T O N.

QUOIQUE Platon semble avoir pris à tâche de décrier la Rhétorique, il mérite à juste titre d'être mis au nombre des plus excellens Rhéteurs, n'ayant censuré & tourné en ridicule que ceux qui deshonorioient cet Art par l'abus qu'ils en faisoient, & par le mauvais goût qu'ils s'efforçoient d'introduire dans l'Eloquence. Les réflexions sensées & solides qu'il a insérées dans plusieurs de ses dialogues, sur tout dans le *Phédre* & dans le *Gorgias*, peuvent être regardées comme une bonne Rhétorique, & en

DES RHÉTEURS GRECS. 651
contiennent les plus importans principes.

ARISTOTE.

ARISTOTE est reconnu avec raison pour le Chef & le Prince des Rhéteurs. Sa Rhétorique, divisée en trois livres, a toujours été considérée par les Savans comme un chef-d'œuvre, & comme le Traité le plus accompli qui ait paru sur cette matière. Un sentiment de jalousie, ou plutôt d'émulation, nous a procuré cet Ouvrage. ^a Isocrate, alors fort âgé, enseignoit l'éloquence à Athènes avec un succès extraordinaire, & étoit suivi d'un grand nombre d'illustres disciples. J'aurois pu, par cette raison, le mettre au nombre des Rhéteurs : mais je me réserve à en parler sous un autre titre. Une réputation si éclatante réveilla Aristote. S'appliquant par une

^a Itaque ipse Aristoteles, cum florere Isocratem nobilitate discipulorum videret... mutavit repente totam formam prope disciplinæ suæ, versumque quemdam de Philoteſte paulo secus dixit. Ille enim tacere ait sibi esse turpe cum barbaris; hic autem, cum Isocra-

tem pateretur dicere. *De Orat. lib. 3. n. 141.*

Isocratis præstantissimi discipuli fuerunt in omni studiorum genere; eoque jam seniore... pomeridianis scholis Aristoteles præcipere artem oratoriam cœpit. *Quintil. lib. 3. cap. 1.*

parodie heureuse un vers d'une Tragédie Grecque, il se disoit à lui-même:
*Il m'est honteux de garder le silence, &
 de laisser parler Isocrate.*

Αἰσχρὸν σιωπᾶν, Ἰσοκράτην δ' εἶναι
 λέγειν.

Jusques-là il n'avoit donné que des leçons de Philosophie. Il les continua le matin seulement, & ouvrit son Ecole l'après-midi pour y enseigner les préceptes de Rhétorique.

Il paroît qu'Aristote avoit composé plusieurs Ouvrages sur la Rhétorique. Cicéron parle en plus d'un endroit d'un Recueil, où ^a ce Philosophe avoit ramassé tous les préceptes de cet Art qui avoient paru depuis Tisias, qu'il en regarde comme l'inventeur, jusqu'à son tems; & il les avoit traités avec tant d'élégance & de netteté, & les avoit mis dans un si beau jour, qu'on ne les alloit plus chercher dans

De Invent.
lib. 2. n. 6.
De Orat. lib.
2. n. 160.

^a Nominatim cujusque illorum præcepta ex ipsorum libris cognoscat; sed omnes, qui, quod illi præcipiant, vellent intelligere, ad hunc quasi ad quemdam multo commodiorem explicatorem convertantur. *De Invent.*

DES RHETEURS GRECS. 653
leurs Auteurs , mais dans Aristote
seul.

Immédiatement après la Rhétorique
d'Aristote renfermée en trois livres ,
on en trouve une qui a pour titre ,
Rhetorica ad Alexandrum , comme si
elle avoit été adressée à Alexandre , &
composée exprès pour lui. Mais tous
les Savans conviennent qu'elle n'est
point d'Aristote.

Il avoit composé sur cette même
matière des Livres qui portoient le
nom de Théodecte. Ce que raconte à
ce sujet Valère Maxime ne feroit pas
d'honneur à Aristote s'il étoit vrai. Il
dit que pour faire plaisir à Théodecte ,
l'un de ses disciples qu'il considéroit
particulièrement , il lui avoit fait pré-
sent de ces Livres , & lui avoit permis
de les publier sous son nom : mais
qu'ensuite , se repentant d'avoir cédé
inconsidérément sa propre gloire à un
autre , il s'en déclara l'auteur. En effet
il les cite comme de lui dans sa Rhé-
torique. On doutoit encore , du tems
de Quintilien , si cet Ecrit étoit d'Ari-
stote ou de Théodecte.

*Lib. 3. cap. 1.
9. pag. 893.
Quintil. lib.
2. cap. 15.*

Quoiqu'il en soit , sa Rhétorique ,
qui est parvenue jusqu'à nous , & qu'on
ne lui conteste point , est de tous les

Ouvrages le plus généralement estimé, pour l'ordre merveilleux qui y règne, pour la solidité des réflexions qui accompagnent ses préceptes, pour la profonde connoissance du cœur humain, qui paroît surtout dans son *Traité des mœurs & des passions*. Les Maîtres, destinés à former les jeunes gens à l'Eloquence, ne peuvent trop étudier cet excellent Livre. J'en dis autant de sa *Poétique*.

ANAXIMÈNE.

ANAXIMÈNE de Lampsaque passe communément pour avoir été auteur de la *Rhétorique* adressée à *Alexandre*. Elle a son mérite, mais est très inférieure à celle d'Aristote. Il avoit écrit sur beaucoup d'autres matières.

DENYS D'HALICARNASSE.

DENYS D'HALICARNASSE tient un des premiers rangs entre les Historiens & les Rhéteurs. Je ne le considère ici que sous cette dernière qualité.

Aussitôt après qu'Auguste eut terminé les guerres civiles, vers le milieu de la *CLXXXVII Olympiade*, environ vingt-huit ans avant *Jésus-Christ*,

Denys d'Halicarnasse vint s'établir à Rome, & il y séjourna vingt-deux ans. On juge, par quelques endroits de ses Ouvrages, qu'il y enseigna la Rhétorique ou publiquement, ou en particulier.

Tome II p.
21. & p. 64.

Tout ce qu'il a écrit sur cette matière n'est point parvenu jusqu'à nous. Nous avons de cet Auteur un Traité de l'*Arrangement des paroles*; un autre de l'*Art*; un troisième, qui n'est pas entier, *touchant le caractère des Ecrivains anciens*, & surtout des Orateurs. Dans la première partie il parle de *Lysias*, d'*Isocrate*, & d'*Isée*: dans la seconde il traitoit de *Démosthène*, d'*Hypéride*, & d'*Eschine*; il ne nous en reste que ce qui regarde *Démosthène*, encore ce morceau n'est-il pas entier. Il ajoute aussi quelque chose de *Dinarque*. Suivent deux Lettres: l'une à Ammée, où il examine si *Démosthène* s'est formé sur la *Rhétorique d'Aristote*; l'autre à un Pompéius, où il rend compte de ce qu'il a cru être blâmable dans la *diction de Platon*. Nous avons encore les *Comparaisons* d'*Hérodote* & de *Thucydide*, de *Xénophon*, de *Philiste*, & de *Théopompe*. Enfin nous avons ses réflexions sur ce

qui fait le propre caractère de Thucydide. Le but de ces derniers ouvrages, est de faire connoître les Auteurs dont il parle ; de marquer en quoi ils sont imitables, & en quoi ils ne le sont pas.

Ce n'est donc pas une Rhétorique en forme que nous avons de cet Auteur : ce ne sont que des morceaux de Rhétorique, ou quelques points de cet Art, qu'il a jugé à propos de traiter.

L'examen qu'il fait des Ecrivains de l'antiquité les plus estimés, & le jugement qu'il en porte, peuvent servir beaucoup à former le goût. Il est vrai qu'on est choqué d'abord de la liberté avec laquelle il fait le procès sur certains articles à Platon & à Thucydide, pour lesquels d'ailleurs il témoigne une grande estime & un grand respect. Ce seroit une chose très utile, & qui ne seroit pas désagréable aux Lecteurs, d'entrer dans une discussion exacte de ces jugemens, & d'examiner, sans prévention & de bonne foi, s'ils sont fondés en raison & en vérité. Ni le plan de mon ouvrage, ni la médiocrité de mes talens, ne me permettent pas de songer à une telle entreprise.

Tom. II. p. 110. 137. 161. Notre Auteur déclare en plusieurs en-

droits que ce n'est ni l'envie de s'élever lui-même, ni le desir de rabaisser les autres, qui le guident & le conduisent dans ses critiques, mais une volonté sincère d'être utile à ses Lecteurs. C'est une heureuse disposition pour juger sainement.

Un fragment fort court qui nous reste de lui, nous apprend quel motif l'avoit engagé à composer ses Traités de Rhétorique : c'étoit le desir de contribuer à l'affermissement du bon goût par rapport à l'Eloquence. Depuis la mort d'Alexandre Roi de Macédoine, elle avoit souffert dans la Grèce de grands changemens, & par des déclinis imperceptibles, mais qui alloient toujours en croissant, elle étoit enfin tombée dans un état qui la rendoit méconnoissable. Nous verrons dans la suite que ce déchet & cette altération commença par Démétrius de Phalère. Au lieu de cette beauté mâle & naturelle, de cette noble & ancienne simplicité, de cet air de dignité & de grandeur, qui lui avoient attiré un respect général, & procuré un empire souverain sur les esprits & sur les cœurs ; sa Rivale, j'entends la fausse Eloquence, sortie des contrées

*Tom. II. p.
80. 81.*

délicieuses de l'Asie, travailla sourdement à la supplanter, fit usage pour cela du fard & des couleurs les plus vives, employa les ornemens les plus propres à éblouir les yeux, & à faire illusion. Cette dernière-venue, sans autre mérite que celui d'une brillante mais vaine parure, vint à bout, quoiqu'étrangère, de s'établir dans toutes les villes Grecques, à l'exclusion de l'autre née dans le pays même, laquelle se vit exposée à l'oubli, au mépris, & même aux insultes de ceux qui l'avoient autrefois si lontems & si justement admirée. Notre Auteur compare, en ce point, la Grèce à une maison, où une concubine adroite & artificieuse, qui par ses charmes & ses attraits s'est rendue maîtresse de l'esprit du mari, a jetté le désordre & la corruption, & où elle exerce un empire absolu, pendant que la femme légitime, devenue en quelque sorte esclave, a la douleur de se voir méprisée & comptée pour rien, & contrainte d'essuyer tous les jours les rebuts & les outrages les plus sensibles. Il reconnoît avec joie qu'on a vû depuis peu la saine Eloquence reprendre son ancien crédit, & sa Ri-

DES RHETEURS GRECS. 659
valeur obligée à son tour de lui céder
la place. Tout ce qu'il dit ici regarde
la Grèce, & il attribue cet heureux
changement au bon goût qui régnoit
alors à Rome, d'où il s'étoit déjà ré-
pandu, & devoit se répandre encore
de plus en plus dans toutes les villes
Grecques, qui se piqueroient à l'envi
d'imiter l'exemple de la ville domi-
nante. C'est pour contribuer à ce re-
nouvellement de l'Eloquence dans sa
patrie, que Denys d'Halicarnasse avoit
composé tous ses Livres de Rhétori-
que : motif bien louable, & digne
d'un bon & zélé citoien !

HERMOGÈNE.

HERMOGÈNE étoit de Tarse en
Cilicie, & vivoit sous l'Empereur
Marc Aurele Antonin. Ce Prince aiant
eu la curiosité de l'entendre faire ses
leçons, en fut charmé, & lui fit de
grands présens. Il commença à pro-
fesser à l'âge de quinze ans ; & il n'en
avoit que dix-huit lorsqu'il composa
sa Rhétorique, qui est regardée par
les Savans comme un fort bon ou-
vrage. Mais, par un événement fort
singulier, à l'âge de vingt-quatre ans
il devint stupide, & sa stupidité dura

*Philosfr. de
vit. Sophist.
lib. 2. p. 5754*

le reste de sa vie. Il mourut au commencement du troisième siècle.

APHTHONE.

APHTHONE vivoit à la fin du second siècle de l'Eglise, où au commencement du troisième. Au lieu que beaucoup d'autres n'ont écrit de la Rhétorique que pour ceux qui sont déjà avancés dans la connoissance & dans l'usage de cet Art, afin de les y perfectionner ; Aphthone, au contraire, n'a écrit que pour les enfans, & ne donne des préceptes que sur les compositions qu'il croit à propos de leur faire faire, pour les préparer à ce qu'il y a de plus grand dans l'Eloquence.

LONGIN.

DENYS LONGIN étoit d'Athènes, mais originaire de Syrie. Quoiqu'il excellât beaucoup dans la Philosophie ; Plotin disoit néanmoins de lui que c'étoit moins un Philosophe, qu'un homme de Lettres : & c'est en effet par les Lettres qu'il s'est particulièrement rendu célèbre. Il avoit beaucoup d'érudition, & le discernement très fin, très exact, & très solide pour juger

DES RHETEURS GRECS. 661
des pièces , & pour en marquer les
beautés & les défauts.

De tous les Ouvrages le tems ne
nous a conservé que son *Traité du Su-
blime* , qui est un des plus beaux mor-
ceaux qui nous restent de l'antiquité.
L'excellente traduction que M^r. Des-
préaux en a donnée , & qui ressemble
plus à un original qu'à une copie , a
mis tout le monde en état d'en juger ,
& a justifié l'estime générale qu'on a
toujours eue de cet Auteur. Cécile, qui
vivoit du tems d'Auguste , avoit déjà
composé un *Traité du stile sublime* :
mais il s'étoit contenté de faire voir
ce que c'est, sans donner aucune règle
pour arriver à cette sublimité, qui
ne persuade pas tant qu'elle ravit &
enleve l'esprit du lecteur. C'est ce
dernier point que Longin entreprend
de traiter dans son *Ecrit*.

Entre les exemples qu'il donne de
ces traits magnifiques & éclatans , il
parle de Moïse en ces termes : » Le
» Législateur des Juifs , qui n'étoit
» pas un homme ordinaire , aiant fort
» bien conçu la grandeur & la puissance
» de Dieu , l'a exprimée dans toute
» sa dignité au commencement de ses
» Loix par ces paroles : *Dieu dit , Que*

« la lumière se fasse , & la lumière se fit ; Que la terre se fasse , elle fut faite. L'hébreu est encore plus énergique & plus sublime. Il porte , *Que la lumière soit , & la lumière fut.* Le mot de faire semble indiquer quelque effort , & une succession de tems : au lieu que ces mots , *Que la lumière soit , & la lumière fut* , marquent mieux la rapide obéissance du néant à l'ordre du Souverain Maître.

*Aurel. Vict.
in Aurel.*

Zos. lib. 1.

Longin enseigna la langue Grecque à Zénobie , qui épousa le célèbre Odenat Roi de Palmyre , & ensuite Empereur des Romains. On prétendit qu'il avoit conseillé à cette Princesse d'écrire à l'Empereur Aurélien la lettre si fière qu'elle lui envoya durant le siège de Palmyre ; & ce fut sur cela qu'Aurélien le fit mourir. Il souffrit la mort avec beaucoup de constance , & en consolant ceux qui témoignent plaindre son malheur.

D É M É T R I U S.

IL Y A un Traité en Grec touchant l'Elocution , lequel , pour n'être qu'un très petit morceau de Rhétorique , est pourtant capable de faire honneur à son Auteur ; & on le donne à un hom.

me dont le nom réciproquement fait honneur à l'ouvrage : c'est le fameux Démétrius le Phalérien , ainsi surnommé du port d'Athènes nommé Phalère , d'où il étoit natif. Tous les Critiques néanmoins ne conviennent pas que cet ouvrage soit de lui. Il y en a qui l'attribuent à un Démétrius d'Alexandrie , bien postérieur au premier ; d'autres croient qu'il est de Denys d'Halicarnasse. Mr. Gibert prouve par un examen judicieux de l'ouvrage en lui-même , de son stile & de ses principes , qu'il n'est point de Démétrius de Phalère.

ARTICLE SECOND.

DES RHÉTEURS LATINS.

CE N'EST POINT sans peine & sans contradiction que les Rhéteurs Latins vinrent à bout de s'établir à Rome. On sait que cette ville , uniquement occupée , dans les premiers siècles , du soin d'affermir sa puissance & d'étendre ses conquêtes , ne donna aucune application à l'étude des beaux arts & des sciences. Quatre ou cinq cens ans s'écoulèrent , sans qu'on en fit grand cas à Rome. La philosophie

y étoit absolument ignorée, & ^a l'on n'y connoissoit d'autre éloquence que celle qui vient de la nature & d'un génie heureux, sans le secours de l'art & des préceptes. Les Philosophes & les Rhéteurs Grecs qui passèrent à Rome, y portèrent avec eux le goût des arts dont ils faisoient profession.

AN. R. 585. Nous avons vû que Paul Emile, dans
AV. J. C. 167. le voiage qu'il fit en Grèce après avoir vaincu Persée dernier Roi de Macédoine, demanda aux Athéniens de lui choisir un excellent Philosophe pour achever d'instruire ses enfans.

Cette coutume avoit commencé depuis quelque tems à Rome : mais elle y fut bientôt troublée par un Edit donné sous le Consulat de Strabon & de Messala, par lequel il étoit ordonné aux Philosophes & aux Rhéteurs de sortir de Rome. Ces exercices, inusités jusques-là, donnoient de l'inquiétude.

AN. R. 597. Cinq ou six ans après cet Edit, ar-
AV. J. C. 155. rivèrent à Rome des Ambassadeurs
Plut. in Cat. d'Athènes pour une affaire particuliè-
Cens. p. 349. re. Tous les jeunes Romains qui

a Primò quidem Ro- ingenio & cogitatione po-
mani, qui nullum artis terant, consequentes.
præceptum esse arbitra- Cicer. lib. 1. de Orat. n. 24.
centur, tantum, quantum

avoient quelque goût pour l'étude, allèrent les voir, & prirent un si grand plaisir à les entendre, qu'ils étoient ravis d'admiration. Carnéade sur-tout, l'un de ces Ambassadeurs, qui joignoit à la force de son éloquence beaucoup de grace & de délicatesse, s'acquît une réputation extraordinaire. Toute la Ville retentissoit de ses louanges. On disoit par tout qu'il étoit arrivé un Grec avec des talens admirables, qui étoit au dessus de l'homme par son grand savoir, & dont l'éloquence également vive & douce inspiroit aux jeunes gens une ardeur pour l'étude, qui les portoit à quitter tous les autres plaisirs & toutes leurs autres occupations. Les Romains voioient avec grand plaisir leurs enfans s'addonner à cette érudition Grecque, & s'attacher à ces hommes merveilleux. Le seul Caton, dès le commencement que cet amour des Lettres se glissa dans la ville, en fut très fâché, craignant que les jeunes gens ne tournassent de ce côté-là leur ambition & leur émulation, & qu'ils ne préférassent la gloire de bien parler à celle de bien faire. Mais quand il vit que les discours de ces Philoso-

phes, traduits en Latin par un des Sénateurs, couroient dans toute la ville, & y étoient lus avec un applaudissement général, il emploia dans le Sénat tout son crédit pour faire terminer l'affaire qui avoit fait venir ces Ambassadeurs à Rome, & pour hâter leur départ. » Qu'ils s'en retournent » dans leurs Ecoles, disoit-il, & » qu'ils y instruisent, tant qu'ils voudront, les enfans des Grecs : mais » que les enfans des Romains n'écou- » tent ici que les Loix & les Magi- » strats, comme ils faisoient avant » leur arrivée. « Comme si l'étude de la Philosophie & de l'Eloquence étoit opposée à l'obéissance que l'on doit aux Loix & aux Magistrats.

Le ^a départ & l'absence de ces Philosophes n'éteignirent point l'ardeur pour l'étude que leurs discours avoient allumée dans les esprits. Le goût pour l'éloquence devint la passion de toute la Jeunesse Romaine ; & bien loin que cette passion amortît dans les jeunes gens, comme l'avoit appréhendé Caton, le desir de la gloire mili-

a Auditis oratoribus | quodam nostri homines
Græcis, cognitisque eo | dicendi studio flagrave-
rum literis, adhibitisque | runt. *Lib. 1. de Orat. n.*
doctoribus, incredibili | 14.

taire, elle ne servit qu'à en relever le prix & le mérite. On en peut juger par ce que l'Histoire nous apprend du second Scipion l'Africain, qui vivoit dans ce tems-là. Il étoit, par raport aux belles Lettres, d'un goût si fin & si délicat, qu'il fut soupçonné, aussi bien que Lélius, d'avoir eu quelque part aux Comédies de Térence, Ouvrage le plus parfait que nous ayions dans ce genre. Il ^a avoit toujours auprès de lui des Savans du premier mérite, comme Panétius & Polybe, qui l'accompagnoient même dans ses campagnes. Ce dernier nous marque que Scipion encore tout jeune, & par conséquent dans le tems même dont nous parlons, avoit une forte inclination pour les sciences, & que pour lors il venoit tous les jours de Grèce à Rome un grand nombre de Savans en tout genre. Or Scipion, pour avoir été un homme Lettré, en fut-il un moins bon Capitaine?

Depuis ce tems-là l'étude de l'éloquence, pendant près de cinquante

a Scipio tam elegans liberalium studiorum omnique doctrinæ & auditor & admirator fuit, ut Polybium Panætium-	que, præcellentes ingenio viros, domi militiæque secum habuerit. <i>Vell. Pat. lib. 1. cap. 13.</i>
--	---

ans , prit tellement faveur à Rome , qu'elle étoit regardée comme l'un des moiens les plus efficaces pour parvenir aux premières dignités de la République. Mais elle n'étoit enseignée que par des Rhéteurs Grecs. Ainsi tous les exercices , par lesquels on formoit la Jeunesse , se faisoient dans une langue étrangère ; & cependant la langue du pays , c'est-à-dire la langue Latine , étoit presque généralement négligée. Qui ne sent pas combien cet usage étoit , si j'ose le dire , contraire au bon sens & à la droite raison ? Car enfin c'étoit en Latin que ces jeunes gens devoient un jour plaider au Barreau , haranguer devant le Peuple , dire leur avis dans le Sénat : c'étoit donc en Latin aussi qu'il falloit leur apprendre à parler & à composer. Je ne dis pas qu'il falût exclure les compositions Grecques. Comme ils ne pouvoient trouver de modèles parfaits d'éloquence que dans les Orateurs Grecs , il leur étoit absolument nécessaire d'étudier à fond cette langue , & de composer en Grec , pour se former sur de si excellens modèles. Cicéron pratiqua cette coutume , dans un âge même déjà plus avancé , & il

De clar.

Orat. n. 319.

DES RHÉTEURS LATINS. 669
en apporte la raison. » J'en ufois ainsi,
» dit-il, parce que la langue Grecque
» fournissant plus d'ornemens, accou-
» tumoit à composer de la même ma-
» nière en Latin. D'ailleurs étudiant
» sous de très habiles Maîtres d'élo-
» quence qui tous étoient Grecs, ils
» auroient été hors d'état de m'instrui-
» re, & de corriger mes compo-
» sitions, si je ne les avoit faites en
» Grec. « Mais il avertit qu'il y joi-
gnoit aussi des compositions Latines,
quoique moins fréquemment.

J'ai dit que Cicéron avoit pour lors
quelque âge. Car nous verrons bien-
tôt que dans le tems de ses premières
études il ne composoit qu'en Grec,
les Rhéteurs Latins ne s'étant pas en-
core établis à Rome, ou n'ayant com-
mencé que très récemment à y en-
seigner. C'est ce qu'il est tems d'ex-
pliquer, & par où j'entrerai dans le
dénombrement des Rhéteurs Latins
dont je dois parler dans cet Article.

L. PLOTIUS GALLUS.

LA COUTUME a une force bien
impérieuse, & ce n'est point sans beau-
coup de peine qu'elle cède à la raison
même & à l'expérience. Suétone, sur

*De clar.
Rhet. cap. 2.*

AN. R. 658. le témoignage de Cicéron dans une
 AV. J.C. 94. Lettre qui n'existe plus, nous apprend que L. Plotius Gallus fut le premier qui enseigna la Rhétorique à Rome dans la langue Latine. Il le fit avec un grand succès, & eut un grand concours d'auditeurs.

Plut. in Cic.
 cer. pag. 861. Cicéron alors, encore tout jeune, étudioit la Rhétorique, mais sous des Maîtres Grecs, qui seuls, jusques-là, l'avoient enseignée à Rome. Il s'étoit acquis une si grande réputation parmi ses camarades, que, par une distinction particulière & pour lui faire honneur, au sortir des Ecoles ils le mettoient toujours au milieu de leur troupe; & les peres de ces enfans, qui leur entendoient tous les jours vanter la vivacité de son esprit, & la maturité de son jugement, alloient exprès dans les Ecoles pour en être témoins par eux-mêmes, ne pouvant croire tout le bien qu'on leur en raportoît.

Ce fut ^a dans ce tems que Plotius ou-

<p>a Equidem memoria teno, pueris nobis primùm Latinè docere cœpissè Lucium Plotium quemdam: ad quem cùm fieret concursus, quòd studiosissimus quisque apud eum exerceretur, dolebam mi-</p>	<p>hi idem non licere. Con- tinebar autem doctissimo- rum hominum auctorita- te, qui existimabant Græ- cis exercitationibus ali- melius ingenia posse. Cic. apud Sueton. de clar. Rhet. cap. 2.</p>
--	--

ouvrit une Ecole de Rhétorique à Rome. Toute la Jeunesse Romaine , pour peu qu'elle eût de goût pour l'Eloquence , alloit l'entendre avec empressement. Cicéron , âgé pour lors de quatorze ans , auroit bien voulu suivre cet exemple , & profiter des leçons de ce nouveau Maître , dont la réputation faisoit beaucoup de bruit dans toute la Ville; & il étoit vivement touché de ce qu'on ne lui en laissoit pas la liberté. » J'étois retenu , dit-il , » par l'autorité & le conseil de personnes très savantes , qui croioient » que les exercices de Rhétorique en » langue Grecque étoient plus propres » à former l'esprit des jeunes gens.

Il n'est pas douteux que Cicéron entend ici parler de Crassus : il s'en explique ailleurs plus clairement , & dit qu'encore tout jeune il étudioit avec ses cousins les fils d'Aculéon sous des Maîtres qui étoient du choix & du goût de Crassus.

Les Rhéteurs Latins étoient dans une grande estime à Rome , & leurs Ecoles fort fréquentées : mais il s'éleva bientôt contr'eux un terrible orage. Les Censeurs Domitius, Enobarbus &

*Lib. 2. de
Orat. n. 2.*

*AN. R. 660.
AV. J. C. 92.
Sueton. de
clar. Rhet.
cap. 1.*

Licinius Crassus donnèrent contr'eux un Edit, dont Suétone nous a conservé la teneur. » Nous avons appris, disent ces Censeurs, » qu'il y a des » hommes, qui, sous le nom de Rhé- » teurs Latins, se donnent pour Maî- » tres d'un nouvel Art, & que la Jeu- » nesse s'assemble dans leurs Ecoles, » & y passe les journées entières dans » l'oïssiveté. Nos ancêtres ont marqué » ce qu'ils souhaitoient que leurs en- » fans apprissent, & dans quelles Eco- » les ils vouloient qu'ils allassent. Ces » nouveaux établissement, opposés » aux coutumes & aux usages de nos » ancêtres, ne nous plaisent point, » & paroissent contre le bon ordre. » C'est pourquoi nous nous croions » obligés de notifier notre sentiment, » & à ceux qui ont ouvert ces Ecoles, » & à ceux qui les fréquentent, & » de leur déclarer que cette nouveau- » té ne nous plait pas.

Le Crassus dont j'ai parlé jusqu'ici, est un des Interlocuteurs que Cicéron introduit dans ses Livres de l'Orateur.

AN. R. 662. On suppose que ce Dialogue se passa
AV. J. C. 90. deux ans après la Censure de Crassus.

Il y fait l'apologie de son Edit contre les

les Rhéteurs Latins. » Je a leur avois
 » imposé silence , dit-il ; non que je
 » m'opposasse , comme quelques-uns
 » me le reprochoient , aux progrès
 » des jeunes gens dans l'éloquence ,
 » mais au contraire parce que je ne
 » voulois pas qu'on leur gâtât l'esprit ,
 » & qu'on leur inspirât une hardiesse
 » qui va jusqu'à l'impudence. Car
 » enfin je voiois que chez les Rhéteurs
 » Grecs , quelque médiocrité de mé-
 » rite qu'ils eussent , outre l'exercice de
 » la parole qui fait proprement leur
 » profession , il y avoit un fonds de
 » connoissances solides & estimables.
 » Mais je ne concevois pas que ces
 » nouveaux Maîtres pussent appren-
 » dre autre chose à notre Jeunesse ,
 » sinon à parler avec un air de har-

<p>a Etiam Latini , si diis placet , hoc biennio magi- stri dicendi extiterunt ; quos ego Censor edicto meo sustuleram : non quo (ut nescio quos dicere aiebant) acui ingenia adolescentium nollem ; sed contrà , ingenia ob- tundi nolui , corroborari impudentiam. Nam apud Græcos , cuicui modies- sent , videbam tamen ef- se , præter hanc exercita- tionem linguæ , doctri-</p>	<p>nam aliquam & humani- tatem dignam scientia. Hos verò novos magistros nihil intelligebam posse docere , nisi ut auderent : quod , etiam cum b. nis rebus conjunctum , per se ipsum est magnopere fu- giendum. Hoc cū e unum traderetur , & cū im- pudentiæ ludus esset , pu- tavi esse Censoris , ne lon- gius id speret , provi- dere. <i>Lib. 3 de Orat. n.</i> 93. 94.</p>
---	--

» dieffe & de confiance , toujours blâ-
 » mable , quand même il se trouve-
 » roit joint avec d'autres bonnes qua-
 » lités. Comme donc c'étoit-là tout
 » ce qu'on y apprenoit , & que leur
 » Ecole , à proprement parler , n'é-
 » toit qu'une Ecole d'impudence , j'ai
 » cru qu'il étoit du devoir d'un Cen-
 » seur d'arrêter cet abus , & d'en pré-
 » venir les suites fâcheuses.

Tout ce que j'ai dit jusqu'ici , nous montre combien , en matière d'éru- dition & de science , les nouvelles méthodes & les nouveaux établisse- mens trouvent d'obstacles & de con- tradictions de la part même de per- sonnes fort estimables d'ailleurs , & pleines de bonnes intentions. Mais enfin l'utilité & la vérité l'emportent , & se font jour à travers toutes les dif- ficultés qu'on leur oppose. Quand ces tems d'orage & de trouble sont passés ; que les préventions , souvent aveugles & précipitées , ont fait place à de sé- rieuses & tranquilles réflexions ; & que l'on examine les choses de sang froid , on est tout étonné que des pratiques , si utiles en elles-mêmes , aient pu trouver tant d'opposition. C'est le sort qu'a essuïé parmi nous , dans un genre

DES RHÉTEURS LATINS. 675
différent, la Philosophie de Descartes, attaquée si vivement d'abord, & maintenant presque généralement approuvée.

Il en fut de même à Rome, par rapport aux Rhéteurs Latins. On comprit combien il étoit conforme au bon sens & à la droite raison de former & d'exercer les jeunes gens à l'éloquence dans une langue qu'ils devoient toujours parler; & après ces premières secousses, l'Ecole des Rhéteurs Latins demeura stable & tranquille, & ne contribua pas peu au progrès étonnant que fit à Rome, dans les années suivantes, l'étude de l'éloquence.

Les Rhéteurs Grecs cependant ne furent point négligés, & ils eurent grande part à l'avancement dont je viens de parler. On est surpris quand on voit avec quelle ardeur & quel empressement les jeunes Romains alloient entendre ces Maîtres, même dans un âge assez avancé. Cicéron avoit commencé de paroître au Barreau à l'âge de vingt-six ans. Son plaidoyer pour S. Roscius d'Amérie lui acquit une réputation extraordinaire. Molon, célèbre Rhéteur Grec, étoit venu vers ce tems-là à Rome,

*De clar.
Orat. n. 3. 2.*

67.6 DES RHETEURS LATINS.

député par les Rhodiens. Cicéron , tout habile qu'il étoit déjà , se rendit son disciple , & se crut heureux & fort honoré de recevoir ses leçons.

Ibid. n. 315.
316.

Après qu'il eut plaidé pendant deux ans , sa santé , ou peutêtre des raisons de politique , l'ayant obligé d'interrompre la plaidoierie , & de faire un voiage dans la Grèce & dans l'Asie , outre plusieurs autres Maîtres d'éloquence qu'il entendit à Athènes & ailleurs , il alla exprès à Rhodes pour se remettre sous la discipline de Molon , afin que cet habile Maître travaillât à réformer & pour ainsi dire à

Quintil.

refondre son stile, *Apollonio Moloni se Rhodi rursus formandum ac velut reconquendum dedit.*^a Molon plaidoit fort bien , & avoit une composition fort belle : mais son principal talent étoit de discerner & de reconnoître dans

a Quibus non contentus , Rhodum veni , meque ad eundem , quem Romæ audiveram , Molonem applicavi ; cum actorem in veris causis , scriptoremque præstantem , tum in norandis animadvertendisque vitiis , & instituendo docendoque prudentissimum. Is dedit operam (si modò id consequi poterit) ut ni-

mis redundantes nos , & superfluentes juvenili quadam dicendi impunitate & licentia , reprimeret , & quasi extra ripas diffuentes coerceret. Ita recepi me , biennio post , non modò exercitior , sed propè mutatus. Nam & contentio nimia vocis resederat , & quasi defuerat oratio. *De clar. Orat. n. 316.*

ceux qui s'adreffoient à lui les défauts de ftile , & il avoit un fecret merveilleux pour les en corriger par les fages avis & les folides inftructions qu'il leur donnoit. Il s'appliqua , car je n'oferois dire qu'il y réuffit , (c'eft Cicéron qui parle) à réprimer en moi & à retenir une vicieufe abondance de ftile , qui fe répandoit avec trop de licence au dela des juftes bornes , & il m'apprit à ne pas m'abandonner à l'ardeur de l'âge , & au feu d'une imagination qui n'avoit pas encore eu le tems de fe régler. Cicéron avoue que , depuis ce tems-là , il fe fit en lui un grand changement , foit pour le ton de la voix qu'il ne pouffoit plus avec tant de véhémence , foit pour le ftile qui étoit devenu plus exact & plus châtié.

Il falloit que ces jeunes Romains euflent un defir bien vif de fe perfectionner dans l'éloquence , pour s'affujettir à aller entendre ainfi ces Rhéteurs , & pour ne point rougir , au milieu d'une réputation déjà brillante , de fe rendre encore leurs difciples , & d'avouer qu'ils avoient befoin de leur fecours. Mais , d'un autre côté , il falloit auffi que ces Rhéteurs euflent

un mérite bien solide & bien reconnu pour s'attirer une telle confiance ; & pour soutenir l'idée que des hommes, tels que Cicéron , avoient conçue d'eux.

Plotius , le premier des Rhéteurs Latins , qui a donné lieu à tout ce que j'ai dit jusqu'ici , eut sans doute des Collègues & des Successeurs qui remplirent la même fonction avec honneur. Suétone en raporte quelques-uns : mais , comme ils sont peu connus , je passe tout d'un coup à Cicéron , qui n'a pas à la vérité enseigné de vive voix l'Eloquence , mais qui nous en a laissé d'excellens préceptes.

CICÉRON.

CICÉRON , par ses Traités sur la Rhétorique , a mérité à juste titre d'être mis à la tête des Rhéteurs Latins ; comme par ses Harangues , il a mérité de tenir le premier rang parmi les Orateurs.

Ses Traités sur la Rhétorique sont : *Trois Livres de l'Orateur* ; un Livre intitulé simplement *l'Orateur* ; un *Dialogue sur les Orateurs illustres* , intitulé *Brutus* ; deux Livres de *l'Invention* ; les *Partitions Oratoires* ; *l'Orateur par*

fait ; & les *Topiques*. Dans ce dénombrement des Ouvrages de Cicéron sur l'Eloquence , je ne suis point l'ordre des tems où ils ont été composés.

I. LES TROIS premiers sont des chefs-d'œuvres parfaits , où règne souverainement ce qu'on appelloit l'*Urbanité Romaine* , qui répond à l'Atticisme des Grecs , c'est-à-dire à ce qu'il y avoit parmi eux de plus fin , de plus délicat , de plus spirituel , en un mot de plus achevé pour les pensées , pour les expressions , pour les tours.

Les trois Livres de l'*Orateur* sont , à proprement parler , la Rhétorique de Cicéron : non une Rhétorique sèche , hérissée de préceptes , & dénuée de tout agrément ; mais qui joint à la solidité des principes & des réflexions tout l'art , toute la délicatesse , toutes les graces dont une telle matière est susceptible. Il a composé cet ouvrage à la prière de Q. Cicéron son frere , qui desiroit avoir de lui quelque chose de plus parfait que les livres

a Vis enim , quoniam quædam pueris aut adolescentulis nobis ex commentariolis nostris inchoata atque rudia exciderunt , vix hac ætate di-

gna & hoc usu ... aliquid iisdem de rebus politius à nobis perfectiusque proferri. *De orat. lib. 1. n. 5.*

de l'Invention qui étoient le premier fruit de sa jeunesse , & peu dignes de la réputation où il étoit ensuite parvenu. Pour éviter l'air & la sécheresse de l'Ecole , il traite cette matière par Dialogues , où il fait paroître pour Interlocuteurs tout ce que Rome avoit de plus grands hommes & de plus estimés pour l'esprit , pour l'érudition , & pour l'éloquence. Le tems où l'on suppose que se sont tenus ces Dialogues , est la 662^e année depuis la fondation de Rome , 90 ans avant Jesus-Christ , sous le Consulat de L. Marcius Philippus & de Sex. Julius César.

Ce genre d'écrire , j'entends les Dialogues , est d'une extrême difficulté : parce que , sans parler de la variété des caractères qui doivent se soutenir par tout également , & ne jamais se démentir ; il faut y réunir deux choses , qui paroissent presque incompatibles , l'air simple & naturel d'entretiens familiers avec le stile noble d'une conversation de gens d'esprit. Platon passe pour celui de tous les Auteurs anciens qui a le mieux réussi dans les Dialogues. On peut certainement , pour ne rien dire de

DES RHETEURS LATINS. 681
plus , lui éгалer Cicéron , sur tout dans
les Traités dont il s'agit ici. Je ne sai
si mon estime & mon amour pour un
Orateur , dont je pourrois dire que
j'ai été nourri dès ma plus tendre en-
fance , me préviennent & m'aveuglent
en sa faveur ; mais il me semble qu'on
trouve dans ses Entretiens un goût ,
un sel , un esprit , une grace , un na-
turel , qu'on ne se lasse point d'y ad-
mirer.

Le troisième des livres dont je
parle , traite , entre autres sujets , du
choix & de l'arrangement des mots ,
matière sèche & désagréable en elle-
même , mais qui fut d'une grande uti-
lité pour l'Eloquence Latine , & qui
marque mieux que toute autre chose
le profond génie & les vûes éten-
dues de cet Orateur. Quand il entra
dans le Barreau , il trouva l'Eloquence
Latine absolument dénuée d'un avan-
tage , qui relevoit infiniment celle des
Grecs , à laquelle il avoit donné toute
son application , & dont il sentoît
toutes les beautés comme si ç'avoit
été sa langue propre & naturelle ,
tant il se l'étoit rendu familière par
une étude sérieuse & profonde. Cet
avantage étoit le son , le nombre , la

cadence, l'harmonie, dont la langue Grecque est plus susceptible que toutes les autres, & qui lui donne sur elles par cet endroit une supériorité incontestable. Cicéron, qui étoit un citoyen extrêmement zélé pour l'honneur de sa patrie, entreprit de lui faire part de cet avantage, dont jusques-là les Grecs seuls avoient été en possession.

Il a senti que les mots, semblables à une cire molle, ont une flexibilité merveilleusement propre à prendre toutes sortes de formes; de sorte qu'on les manie & qu'on les tourne comme on veut. La preuve en est que pour toutes les différentes espèces de vers, qui sont en fort grand nombre; pour tous les différens stiles, le sim-

a Nihil est tam tenerum, neque tam flexibile, neque quod tam facile sequatur quocunque ducas, quam oratio. Ex hac versus, ex eadem dispariter numeri consciuntur: ex hac etiam soluta variis modis multorumque generum oratio. Non enim sunt alia sermonis, alia contentio: is verba; neque ex alio genere ad usum quotidianum, alio ad scenam pompamque sumun-

tur: sed ea nos cum jaceria sustulimus è medio, sicut molliissimam ceram ad nostrum arbitrium formamus & fingimus. Itaque tum graves sumus, tum subtiles, tam medium quiddam tenemus: sic institutam nostram sententiam, sequitur orationis genus, idque ad omnem rationem, & aurium voluptatem, & animorum motum mutatur & flectitur. *De Orat. Lib. 3. n.* 176. 177.

ple , l'orné , le sublime ; pour tous les effets que doit produire le discours , plaire , convaincre , toucher ; ce ne sont point des mots d'une différente nature qu'on emploie , mais que tirés , pour ainsi dire , de la même masse , & disposés également à tout , ces mots se prêtent au gré du Poète & de l'Orateur , qui en font tous les usages qu'il leur plait.

Cicéron , bien persuadé de ce principe , dont la lecture & l'étude assidue des Auteurs Grecs lui avoit donné une preuve sensible , ou plutôt qu'il avoit puisé dans la nature même , entreprit d'ajouter à la langue Latine cet agrément , dont , jusqu'à son tems , elle avoit été absolument dépourvue. Il en vint à bout si heureusement & si promptement , qu'en peu d'années elle prit une forme toute nouvelle , & , ce qui est sans exemple , arriva tout d'un coup , en ce genre , à une souveraine perfection. Car on sait que dans les arts & dans les sciences , pour l'ordinaire , le progrès est lent ; & n'arrive que par degrés à une pleine maturité.

Il n'en fut pas ainsi dans la matière dont nous parlons , c'est-à-dire dans

ce qui regarde le nombre & la cadence du discours. Cicéron saisit tout d'un coup le beau & le parfait, & introduisit dans sa langue, par l'heureux arrangement des mots, une douceur, une grace, une majesté, qui l'égalèrent presque à la langue Grecque, & dont l'oreille est encore agréablement flattée, pour peu qu'on ait de goût & de sensibilité pour le son & pour l'harmonie. Il n'est donc pas étonnant que ce grand Orateur, pour assurer à sa langue ce nouvel avantage qu'il lui avoit procuré, & pour lui en perpétuer l'usage & la possession, ait cru devoir traiter à fond cette matière. Il entre effectivement, sur ce sujet, dans un détail infini, qui ne peut plus nous être agréable, à nous pour qui cette langue est étrangère, mais qui étoit alors extrêmement utile & important; & l'on sent bien qu'il a traité cette matière avec un soin particulier, & qu'il a fait usage de toutes ses lumières pour la mettre dans tout son jour. Aussi Quintilien remarque-t-il, que^a parmi ses ouvrages de Rhétorique, cette partie est celle qu'il a le plus travaillée.

^a Cui (M. Tullio) nec- | ris sit magis elaborata.
 tio an ulla pars hujus orat- | Lib. 9. cap. 4.

On a rendu le même service à notre langue ; & , si je ne me trompe , c'est Balzac qui a senti le premier , & qui a fait sentir aux autres , combien elle est susceptible de nombre , d'harmonie , & de cadences gracieuses. Depuis lui cette partie de la composition s'est beaucoup perfectionnée : M^r. Fléchier en particulier , & tous nos bons Auteurs , ne nous laissent rien à désirer sur cet article. Il est bien important d'y rendre les jeunes gens attentifs , & d'accoutumer leurs oreilles à discerner par un vif & prompt sentiment ce qu'il y a de doux & d'agréable , ou de dur & de malsonnant dans l'arrangement des mots. Le Traité que M^r. l'Abbé d'Olivet vient de donner sur la Prosodie Françoisé , peut être pour cela d'un grand usage.

J'ai déjà dit que les trois livres de l'Orateur pouvoient être regardés comme la Rhétorique de Cicéron. En effet il y a fait entrer presque tous les préceptes de cet Art , non dans l'ordre ordinaire & didactique de l'Ecole , mais d'une manière plus libre , & qui paroît moins étudiée ; & il les a accompagnés de réflexions qui en relevent infiniment le prix , & qui en montrent le véritable usage.

II. LE LIVRE intitulé l'*Orateur*, ne le cède point en beauté ni en solidité aux précédens. Cicéron y donne l'idée d'un Orateur parfait, non tel qu'il y en ait jamais eu, mais tel qu'il peut être. Il ^a faisoit un cas particulier de cet Ouvrage, qu'il regardoit avec une sorte de complaisance, & où il ne dissimuloit point qu'il avoit mis tout son esprit, & employé toute la force de son jugement : c'est beaucoup dire. C'est ainsi qu'il s'en explique lui-même en écrivant à un ami qui avoit fort goûté cet Ouvrage, & il consent que le jugement qu'on en portera en bien ou en mal, fixe de la même manière la réputation de l'Auteur. Il ajoute, (je dis ceci pour nos jeunes gens) qu'il souhaite que le jeune Lep-a, qui étoit le fils de son ami, commence déjà à lire des Ecrits de ce genre avec quelque plaisir : parce que, quoique son âge ne lui permette pas

a Oratorem meum tantopere à te probari, vehementer gaudeo. Mihi quidem sic persuadeo, me, quicquid habuerim judicii, in illum librum contulisse. Qui si est talis, qualem tibi videri scribis; ego quoque aliquid sum. Sin alter, non re-

cuso quin, quantum de illo libro, tantundem de udi. si mei fama detrahatur. Lepim nostrum cupio delectari jam talibus scrip- tis. Etsi abest maturitas ætatis, jam tamen personare aure eius hujusmodi vocibus, non est inutile. *Epist. 19. lib. 6. ad Famil.*

encore d'en recueillir tout le fruit , il n'est pas inutile que ces sortes de leçons frappent de bonne heure ses oreilles.

III. LE *Brutus* de Cicéron , est un Dialogue touchant les Orateurs illustres tant Grecs que Latins , qui avoient paru jusqu'à son tems : car il ne fait point mention de ceux qui étoient encore vivans , excepté de César & de Marcellus. Cet Ouvrage fut composé peu de tems avant le précédent , & peut-être la même année.

Dans le long dénombrement que ce Livre renferme, & où Cicéron marque en particulier le stile d'un très grand nombre d'Orateurs , on trouve une variété admirable de portraits & de caractères , qui roulent tous sur la même matière , sans jamais pourtant se ressembler. Il y joint de tems en tems des réflexions & des espèces de digressions , qui y ajoutent un grand prix , & qui peuvent être d'un grand secours pour former l'Orateur.

IV. LE TRAITE' du genre d'Orateur le plus parfait , est fort court. Cicéron soutenoit que le stile Attique est le plus parfait , mais qu'il renferme les trois caractères , & que l'O-

rateur les emploie selon l'exigence des sujets. Pour en convaincre ceux qui pensoient autrement que lui, il traduisit les célèbres plaidoiers d'Eschine contre Démosthène, & de Démosthène contre Eschine. L'Ouvrage dont il s'agit ici n'étoit qu'une espèce de Préface pour cette Traduction, dont la perte ne peut être trop regrettée.

V. Les *Topiques* de Cicéron contiennent la méthode de trouver les argumens par le moien de certains termes qui les caractérisent, & qu'on appelle *Lieux de Rhétorique*, ou *Lieux de Logique*. C'est un art dont l'invention ou la perfection est dûe à Aristote. Ce fut pour expliquer le Traité où ce Philosophe en parle que Cicéron composa celui-ci à la prière d'un Jurisconsulte de ses amis, nommé Trébatius. Une chose remarquable dans cet Ouvrage, pour montrer le génie, la mémoire, & la facilité de Cicéron, c'est qu'il n'avoit point le Livre du Philosophe Grec, lorsqu'il entreprit de l'expliquer. Il étoit en voiage, & sur mer, comme il nous l'apprend lui-même dans ce Livre. Il rappella dans sa mémoire l'Ouvrage d'Aristote, il l'expliqua, & envoya à son ami ce

Topics. Locis.

Topic. n. 5.

DES RHETEURS LATINS. 689
qu'il avoit fait. Il falloit le bien favoir ,
& l'avoir bien présent à l'esprit ,
pour travailler dessus de pure mé-
moire.

VI. *Les Partitions Oratoires* sont
une très bonne Rhétorique , don-
née par divisions & soudivisions des
matières, (ce qui est la raison du titre)
d'un stile fort simple , mais clair , suc-
cint , & élégant , très proportionné à
la portée de ceux qui commencent ;
de telle sorte qu'on peut s'en servir
utilement en y joignant des exemples,
au lieu que Cicéron n'a pas jugé à pro-
pos d'y en mettre.

VII. LES LIVRES DE RHETORIQUE,
ou de *l'Invention Oratoire*, sont certai-
nement de Cicéron. Il n'en reste que
les deux premiers : les deux autres sont
perdus. J'ai déjà remarqué qu'il les
composa pendant sa jeunesse , & que *De Orat. lib.*
lui-même, dans la suite, les trouva peu *l. n. 5.*
dignes de sa réputation.

La Rhétorique à Hérennius.

IL N'EST PAS aisé de favoir qui
est l'Auteur des quatre Livres de Rhé-
torique adressés à Hérennius , & qu'on
voit à la tête des Ouvrages de Cicéron.

Dans les éditions communes , le titre porte qu'on n'en fait rien , mais que d'habiles gens les attribuent à Cornificius. C'est une Rhétorique dans les formes , dont le stile , quoique simple & familier , est pur & Cicéronien ; & c'est ce qui a fait croire à quelques personnes que cet Ouvrage est de Cicéron : mais ce sentiment souffre bien des difficultés.

SÉNÉQUE LE RHÉTEUR.

SÉNÉQUE , dont nous parlons ici , naquit à Cordoue en Espagne environ l'an 700 de la ville de Rome , 53 ans avant Jesus-Christ. Son surnom étoit *Marcus*. Il vint s'établir à Rome sous le règne d'Auguste. Il y amena , avec sa femme nommée *Helvie* , trois fils qu'il avoit. L'un , qui s'appelloit *Méla* , fut pere du Poëte Lucain ; le Philosophe se nommoit *Lucius* ; le nom du troisième étoit *Novatus* : mais celui-ci ayant passé dans une autre famille par adoption , prit les noms de son pere adoptif *Junius Gallio*. Il est parlé de ce dernier dans les Actes des Apôtres.

Act. 18. 12.

Sénèque le pere avoit recueilli ce que plus de cent Auteurs , tant Grecs que

Latins , avoient dit ou pensé de plus remarquable sur différens sujets qu'ils avoient traités comme à l'envi les uns des autres , pour s'exercer à l'Eloquence selon la manière de ces tems-la. De dix Livres de *Controverses* ou de *Plaidoiers* que contenoit ce Recueil , à peine en reste-il cinq , qui sont très défectueux. Avec les Livres des *Controverses* , il y a aussi un Livre de *Délibérations* , qu'on met à la tête des autres , quoiqu'on sache que Sénèque ne le donna qu'après.

Ces Ouvrages de Sénèque donnent lieu à M^r. Gibert d'expliquer avec beaucoup d'ordre & de clarté l'estime & l'usage qu'on faisoit autrefois de la *Déclamation*. J'insérerai ici ce petit Traité presque tout entier. Il servira beaucoup à entendre ce qui sera dit dans la suite sur la manière dont les Rhéteurs formoient les jeunes gens à l'Eloquence.

Déclamation est un mot connu dans
 a Horace , & encore plus dans b Juvé-

a Trojani belli scriptorem . . .

Dum tu declamas Romæ , Prænestæ relegi.

Horat. *Epist.* 1. lib. 1.

b Ut pueris placeas , & declamatio fias.

Juven. *Satyr.* 10.

nal : il ne ^a le fut point à Rome avant Cicéron & Calvus. On appelloit ainfi des compositions par lesquelles on s'exerçoit à l'Eloquence, & dont les fujets, vrais ou inventés, étoient tantôt dans le genre Délibératif, tantôt dans le Judiciaire, rarement dans le Démonstratif. Les discours que l'on faisoit sur ces fujets, étoient une image de ce qui se passe dans les Conseils ou au Barreau.

La Déclamation fut la voie que prit ^b Cicéron, encore jeune, pour devenir Orateur; & pour lors ce fut dans la langue Grecque. Il en fit encore usage dans un âge plus avancé, mais en Latin. Il continua cet exercice lors même que les troubles de l'Etat lui eurent fait abandonner le Barreau. Il recitoit alors à Cassius & à Dolabella, ou à d'autres, les harangues qu'il n'avoit ainfi composées que pour s'exercer. C'étoit l'exercice commun de tous ceux qui aspiroient à l'éloquence, ou qui vouloient s'y perfectionner, c'est-à-dire des premières personnes de l'E-

*Cic. lib. 7.
Epist. 33. ad
Famil.
Id. de clar.
Orat. n. 310.*

^a Apud nullum auctorem antiquum, ante ipsum Cicéronem & Calvum, inveniri potest. *Seneca. Controv. lib. 1.*

^b Cicero ad Præturam usque græcè declamavit, latinè verò senior quæque. *Sueton. de clar. Rhet.*

tat. Ils s'y appliquoient sous les yeux de Cicéron, & profitoient de ses avis.

Hirtius ^a & *Dolabella*, dit Cicéron, viennent chez moi déclamer, & moi je vais chez eux faire bonne chère. Ils venoient chez lui, ou réciter leurs discours, ou les corriger; & ensuite il alloit souper chez eux, leur table étant meilleure que la sienne.

Le grand Pompée s'appliqua aussi très sérieusement à la Déclamation peu avant les guerres civiles, pour se mettre en état de répondre à Curion, dont le talent vendu aux intérêts de César donnoit de l'inquiétude au parti contraire. Marc Antoine en fit de même pour répondre à Cicéron; & Octavien, au siège même de Modène, n'interrompit pas cet exercice. Il faut se souvenir qu'à Rome, soit dans le Sénat, soit devant le Peuple, l'éloquence decidoit ordinairement des plus importantes affaires, & par là devenoit d'une absolue nécessité pour ceux qui vouloient s'y rendre puissans.

Suet. de clar. Rhet.

Je laisse Cicéron le fils, qui s'exerça

Epist. 21. lib. 16. ad Famil.

^a *Hirtium ego & Dolabellam dicendi discipulos habeo, cœnandi magistros. Puto enim te audis-*

se ... illos apud me declamitare, me apud illos cœnitare. Epist. 16. lib. 9.

aussi en Grec & en Latin , à l'imitation de son père , mais qui ne réussit pas de même.

On attribue l'invention de la Déclamation à Démétrius de Phalère : & Plotius Gallus , dont nous avons parlé ci-dessus , en transporta le premier l'usage dans la langue Latine.

C'étoit , selon cette idée générale de la Déclamation , que tous les amateurs de l'Eloquence , soit Grecs soit Latins , s'assembloient chez d'habiles gens , tels par exemple qu'étoit Sénèque ; & que là ils prononçoient des discours sur les sujets dont on étoit convenu. Notre Auteur avoit la plus belle mémoire du monde. Il cite plusieurs exemples de personnes qui l'avoient eue excellente. Cynéas Ambassadeur de Pyrrhus , aiant eu à son arrivée audience du Sénat , salua le lendemain par leurs noms tous les Sénateurs , & tous ceux du peuple qui avoient assisté en grand nombre à cette audience. Un particulier aiant entendu réciter un poëme , pour embarrasser celui qui l'avoit composé prétendit que c'étoit son Ouvrage , & pour preuve le répéta tout entier sans hésiter , ce que ne put faire l'Auteur même. Hor-

*Senec. in
Præf. Controv*

tenfius , en conféquence d'un défi , demeura tout un jour à une vente de meubles qu'on crioit à l'encan , & fur le foir répéta par ordre , & fans s'égarer en quoi que ce fût , les différens meubles qui avoient été vendus , & le nom de tous les acheteurs. La mémoire de Sénèque n'étoit guères moins admirable. Il dit que , dans fa jeunefle , il répétoit jufqu'à deux mille mots , après les avoir fimplement entendus ; & il les répétoit dans le même ordre qu'on les lui avoit récités. C'eft par ce merveilleux talent , que tout ce qu'on avoit dit de plus curieux dans toutes les Déclamations qu'il avoit entendues , s'étoit fi bien imprimé dans fon efprit , que lontems après , dans un âge fort avancé , il fe trouva en état de rappeler tant de morceaux détachés , & les rédigea par écrit pour l'ufage de fes fils , & pour les transmettre à la poftérité.

J'aurai lieu dans la fuite d'expliquer comment les Déclamations contribuèrent à faire dégénérer & à corrompre le goût de la faine Eloquence.

Dialogue sur les Orateurs, ou sur les causes de la corruption de l'Eloquence.

L'AUTEUR de cet Ouvrage est inconnu. Quelques-uns le donnent à Tacite, d'autres à Quintilien, mais sans beaucoup de fondement. Ce qu'on peut assurer, c'est qu'il prouve de l'esprit & du talent dans son Auteur, quel qu'il puisse être, & mérite d'avoir place parmi les Ouvrages qui sont le plus estimés depuis l'heureux siècle d'Auguste, de la pureté & de la beauté duquel pourtant il faut avouer qu'il est fort éloigné. On y trouve de très beaux endroits. Ce qu'il dit pour relever la profession des Avocats, me paroît de ce genre. Il faut se souvenir que c'est un payen qui parle.

» Le ^a plaisir que cause la profes-
 » sion de l'Eloquence, n'est point,
 » dit-il, un plaisir rapide & passager;
 » il se renouvelle tous les jours, &
 » presque à tous les momens. En effet,
 » quoi de plus doux pour une ame

^a Ad voluptatem oratoriz eloquentia transeo, cujus jucunditas non uno aliove momento, sed omnibus prope diebus, & prope omnibus horis con-

tingit. Quid enim dulcius libero & ingenuo animo, & ad voluptates honestas nato, quam videre plenam semper & frequentem domum concursu

» bien

„ bien née , & qui a le goût de la so-
 „ lide gloire , que de voir sa maison
 „ fréquentée en tout tems par ce qu'il
 „ y a de personnes plus considérables
 „ dans une ville ? de savoir que ce
 „ n'est point à ses richesses ni à son
 „ crédit , mais à sa propre personne ,
 „ qu'on vient rendre cet honneur ?
 „ Les plus grandes richesses , les plus
 „ éclatantes dignités , ont-elles rien
 „ d'aussi flatteur que cet hommage
 „ volontaire que des hommes égale-
 „ ment respectables par leur naissance
 „ & par leur âge viennent rendre au
 „ mérite & au savoir d'un Avocat ,
 „ souvent encore jeune , & quelque-
 „ fois dénué des biens de la fortune ,
 „ en implorant le secours de son élo-
 „ quence soit pour eux-mêmes , soit
 „ pour leurs amis , & avouant qu'au
 „ milieu de cette affluence de biens
 „ dont ils sont environnés , ce qu'il

splendidissimorum homi-
 num ? idque scire non pe-
 cuniæ , non orbitati , neque
 officii alicujus admini-
 strationi , sed sibi ipsi da-
 ri ! Illos quinimo orbes ,
 & locupletes , & poten-
 tes , venire plerumque ad
 juvenem & pauperem , ut
 aut sua , aut amicorum
 discrimina commendent.
 Ulla ne tanta ingentium

opum ac magnæ poten-
 tiæ voluptas , quàm spe-
 ctare homines veteres ,
 & senes , & totius urbis
 gratia subnixos , in summa
 rerum omnium abundan-
 tia contentos , id quod
 optimam sit se non habe-
 re ? Jam verò qui rogato-
 rum comitatus & egres-
 sus ! quæ in publico spe-
 cies ! quæ in judiciis ve-

» y a de plus estimable & de plus ex-
 » cellent leur manque? Que dirai-je
 » de ce vif empressement des citoiens
 » à lui faire cortége au sortir de sa
 » maison, & à son retour? de ces
 » nombreux auditoires, où tous les
 » yeux sont attachés sur un seul hom-
 » me, & où régne un profond silence,
 » qui n'est interrompu que par des
 » cris d'admiration & par des applau-
 » dissemens? enfin de cet empire sou-
 » verain qu'il exerce sur les esprits,
 » en leur inspirant tels sentimens qu'il
 » lui plait? Rien de plus glorieux &
 » de plus frappant que ce que je viens
 » de dire. Mais il est encore un autre
 » plaisir plus intérieur & plus vif, &
 » qui n'est senti que de l'Orateur. S'il
 » apporte un discours travaillé à loi-
 » sir & composé avec soin, sa joie,
 » aussi bien que sa diction, a quel-
 » que chose de plus ferme & de plus
 » assuré. S'il n'a pu se préparer à sa

neratio! quod gaudium
 consurgendi assistendique
 inter tacentes, in unum
 conversos! coire popu-
 lum, & circumfundi co-
 ram, & accipere affectum
 quemcumque orator in-
 duerit. Vulgata dissen-
 tium gaudia, & imperi-
 torum quoque oculis ex-
 posita percensco. Illa se-
 gretiora, & tantum ipsis

orantibus nota, majora
 sunt. Sive accuratam me-
 ditatamque affectu oratio-
 nem, est quoddam, sicut
 ipsius dictionis, ita gau-
 dii pondus & constan-
 tia. Sive novam & re-
 centem curam non sine
 aliqua trepidatione animi
 attulerit, ipsa sollicitudo
 commendat eventum, &
 lenocinatur voluptati.

„ cause que par quelques momens de
 „ réflexion, l'inquiétude même qu'il
 „ ressent lui rend le succès plus doux,
 „ & est un assaisonnement plus pi-
 „ quant au plaisir qu'il goûte. Mais
 „ ce qui le flate le plus agréablement,
 „ c'est le succès d'un discours sans pré-
 „ paration, & hazardé sur le champ.
 „ Car il en est des productions de l'es-
 „ prit, comme de celles de la terre.
 „ Les fruits qui n'ont rien coûté, &
 „ qui viennent d'eux-mêmes, sont
 „ plus agréables que ceux qu'il a falu
 „ acheter par beaucoup de peine & de
 „ travail.

On ne peut nier, ce me semble,
 qu'il n'y ait dans cette description
 beaucoup de pensées ingénieuses &
 solides, d'expressions fortes & éner-
 giques, de tours vifs & éloquens.
 Peut-être y a-t-il un peu trop d'esprit
 & de brillant: mais c'étoit le défaut
 du siècle.

J'ajouterai encore ici un fort bel en-
 droit, où l'Auteur met la mauvaise
 éducation des enfans entre les princi-

Sed extemporalis auda- cia, atque ipsius temerita- tis vel præcipua jucundi- tas est. Nam ingenio quo- que, sicut in agro, quan-	quam alia diu serantur ac- que elaborentur, gratio- ra tamen quæ sua sponte nascuntur. <i>Cap. 6.</i>
--	--

700 DES RHETEURS LATINS.
pales causes de la corruption de l'éloquence.

» Qui ^a est-ce qui ignore que ce
» qui a fait dégénérer l'éloquence &
» les autres arts de leur ancienne gloi-
» re, n'est point la disette de bons es-
» prits, mais la langueur où est tom-
» bée la Jeunesse, la négligence des
» peres & meres à élever leurs en-
» fans, l'ignorance des Maîtres char-
» gés de leur instruction, enfin l'ou-
» bli & le mépris du goût ancien ?
» Ces maux, qui ont pris leur nais-
» sance dans Rome, se sont répandus
» de la Ville dans l'Italie, & ont in-
» fecté toutes les provinces...

» Autrefois, dans chaque maison,
» un enfant, né d'une chaste mere,
» n'étoit point livré à une nourrice
» achetée parmi les esclaves, mais
» étoit nourri & élevé dans le sein de
» sa propre mere, dont le mérite & la

a Quis ignorat & elo-
quentiam & ceteras artes
desceivisse ab ista vetere
gloria, non inopia homi-
num, sed desidia juven-
tutis, & negligentia pa-
rentum, & inscientia præ-
cipientium, & oblivione
moris antiqui? quæ mala
primum in urbe nata,
mox per Italiam fusa, jam
in provincias manant...

Jam primum suis cui-

que filius, ex casta parente
natus, non in cella emptæ
nutricis, sed gremio ac
sinu matris educabatur;
cujus præcipua laus erat,
tueri domum, & inservi-
re liberis. Eligebatur au-
tem aliqua major natu
propinqua, cujus proba-
tis spectatisque moribus
omnis cujuspiam familiæ
suboles committerebatur:
coram qua neque dicere

„ louange étoit de veiller sur sa mai-
 „ son , & sur ses enfans. On choisif-
 „ soit dans la famille quelque parente
 „ âgée , d'une probité & d'une vertu
 „ reconnue , aux soins de laquelle on
 „ confioit tous les enfans de la mai-
 „ son , & en présence de qui l'on n'o-
 „ soit rien dire ni faire qui fût con-
 „ traire aux bonnes mœurs. Elle trou-
 „ voit le moien de mêler , non seule-
 „ ment dans leur étude & leur tra-
 „ vail ; mais dans leurs jeux même &
 „ dans leurs récréations , un certain
 „ air de modestie & de retenue , qui
 „ en tempéroit la vivacité. C'est ainsi
 „ que nous avons appris que Corné-
 „ lie mere des Gracques , Aurélie de
 „ César , Attia d'Auguste , avoient pris
 „ soin de leurs enfans , & les avoient
 „ mis en état de paroître avec éclat
 „ dans le monde. Le but de cette édu-

fas erat quod turpe dictu ,
 neque facere quod inho-
 nestum factu videretur.
 Ad non studia modò cu-
 rasque , sed remissiones
 etiam lususque puerorum ,
 sanctitate quadam ac ve-
 recundia temperabat. Sic
 Corneliam Gracchorum ,
 sic Aureliam Cæsaris , sic
 Attiam Augusti matrem
 præfuisse educationibus ,
 ac produxisse principes

liberos accepimus. Quæ
 disciplina ac severitas eò
 pertinebat , ut sincera &
 integra & nullis pravita-
 ribus detorta uniuscujus-
 que natura , toto statim
 pectore arriperet artes ho-
 nestas : & , sive ad rem
 militarem , sive ad juris
 scientiam , sive ad elo-
 quentiæ studium inclinaf-
 set , id solum ageret , id uni-
 versum hauriret. Cap. 28.

» cation mâle & robuste étoit de faire
 » enforte que l'esprit de ces enfans,
 » conservé dans toute sa pureté & son
 » intégrité naturelle, & n'étant in-
 » fecté d'aucun mauvais principe,
 » faisoit dans la suite avec avidité l'é-
 » tude des arts & des sciences; & que,
 » soit qu'ils prissent le parti des ar-
 » mes, ou qu'ils étudiaissent les loix,
 » ou qu'ils tournassent du côté de l'é-
 » loquence, ils pussent s'appliquer cha-
 » cun uniquement à leur profession,
 » & s'y rendre parfaitement habiles.

» Mais ^a maintenant, dès qu'un
 » enfant est né, on le livre à quelque
 » esclave Grecque, à laquelle on
 » joint un ou deux serviteurs des plus
 » vils, & des moins capables d'aucun
 » emploi sérieux. Dans cet âge rendre
 » & susceptible de toutes les impres-
 » sions, il n'entend que les contes
 » frivoles & souvent licentieux des
 » valets. Aucun d'eux ne fait attention
 » à ce qu'ils disent ou font devant leur
 » jeune maître. Et comment voudroit-
 » on qu'ils y fussent attentifs, les pa-

<p> ^a At nunc natus infans delegatur Græculæ alicui ancillæ, cui adjungitur unus aut alter ex omnibus servis plerumque vilissi- mus, nec cuiquam serio </p>	<p> ministerio accommoda- tus. Horum fabulis & er- roribus teneri statim & rudes animi imbuuntur. Nec quisquam in tota domo pensum habet </p>
---	--

» rens eux-mêmes accoutumant leurs
 » enfans , non à la modestie & à la
 » pudeur , mais à toute sorte de li-
 » berté & de licence : d'où s'en suit
 » peu-à-peu un air d'impudence dé-
 » clarée , qui fait qu'ils n'ont aucun
 » égard ni pour eux-mêmes , ni pour
 » les autres. Il y a , outre cela , des vi-
 » ces propres & particuliers à cette
 » Ville , qui semblent presque nés
 » avec eux dans le sein de leurs meres :
 » le goût pour les spectacles du théa-
 » tre , pour les combats des gladi-
 » teurs , pour les courses de chariots.
 » Parmi les jeunes gens , & presque
 » généralement dans toutes les com-
 » pagnies , n'est-ce pas là ce qui fait
 » le sujet le plus ordinaire des con-
 » versations ? Croit-on qu'un esprit
 » rempli & obsédé de ces frivoles
 » amusemens , soit fort capable de
 » s'occuper d'études sérieuses ?

quid coram infante do-
 mino aut dicat , aut fa-
 ciat : quando etiam ipsi
 parentes nec probitati ne-
 que modestiæ parvulos
 assuefaciunt , sed lasciviæ
 & libertati : per quæ pau-
 lātim impudentiā irrepit,
 & sui alienique contem-
 ptus. Jam vero propria
 & peculiaria hujus urbis
 vitia pene in utero matris
 concipi mihi videntur ,

histrionalis favor , & gla-
 diatorum equorumque
 studia. Quibus occupatus
 & obsessus animus quan-
 tulum loci bonis artibus
 relinquit ? quorumquem-
 que invenietis qui domi
 quidquam aliud loqua-
 tur ? quos alios adolescen-
 tulum sermones excipi-
 mus , si quando auditoria
 intravimus ? *Cap. 29.*

Ces deux morceaux sont plus que suffisans pour donner aux Lecteurs quelque idée de cet Ouvrage, & pour leur faire regretter qu'il ne soit pas parvenu jusqu'à nous en entier.

Ce Dialogue peut se diviser en trois parties. La première nous présente un Avocat & un Poète qui sont aux prises sur la prééminence de leur Art, & qui font l'éloge, l'un de l'Eloquence, l'autre de la Poésie. La seconde partie est, pour ainsi dire, un Plaidoyer du même Avocat, il se nomme Aper, en faveur des Orateurs de son tems contre les anciens. Il vivoit du tems de Vespasien, & étoit à la tête du Barreau. La troisième partie de l'Ouvrage est une recherche des causes de la chute ou de la corruption de l'Eloquence. Les Interlocuteurs sont Messala, Secundus, Maternus, Aper. Tout ce que disoit Secundus s'est perdu, avec une partie de ce que disoit Maternus, ce qui fait un grand vuide dans cet Ouvrage, sans parler de quelques autres endroits défectueux.

QUINTILIEN. (*Marcus Fabius Quintilianus.*)

JE REVENIRAI à trois points ce que j'ai à dire sur Quintilien. D'abord

DES RHETEURS LATINS. 705
je rapporterai ce qu'on fait de son histoire. En second lieu, je parlerai de son Ouvrage, & en tracerai le plan. Enfin j'exposerai la manière d'instruire la Jeunesse & d'enseigner la Rhétorique, usitée de son tems.

I. *Histoire de ce qu'on fait de
Quintilien.*

IL PAROIT que Quintilien est né la seconde année de l'Empereur Claude, qui est la quarante-deuxième de Jesus-Christ. M^r. Dodwel le conjecture ainsi dans ses Annales sur Quintilien; & il sera mon guide par rapport à la chronologie, sur ce qui regarde la naissance, la vie, & les occupations de notre Rhéteur, qu'il a rangées dans un ordre fort clair, & fort vraisemblable.

On dispute sur le lieu de sa patrie. Plusieurs disent qu'il étoit de Calagurris ville d'Espagne sur l'Ebre, nommée présentement *Calahorra*. D'autres croient, avec assez de fondement, qu'il étoit né à Rome.

On ne fait point certainement s'il étoit fils, ou petit-fils de l'Orateur Fabius dont Sénèque le Père a dit quelque chose, & qu'il a mis au nombre

*Senec. Contra-
treo. lib. 5.
in Praef.*

de ces Orateurs dont la réputation meurt avec eux.

Quintilien fréquenta sans doute à Rome les Ecoles des Rhéteurs, où la Jeunesse se formoit pour l'Eloquence. Il employa un autre moien encore plus efficace pour arriver à ce but, qui étoit de se rendre le disciple des grands Orateurs qui avoient le plus de réputation. Domitius Afer tenoit alors parmi eux le premier rang. Quintilien ne se contentoit pas d'entendre ses plaidoiers au Barreau : il lui rendoit aussi de fréquentes visites ; & ce vénérable Vieillard, qui faisoit l'admiration de son siècle, ne dédaignoit pas d'entrer en conversation avec un jeune homme en qui il voioit de grands talens & de grandes espérances. C'est le service important que peuvent rendre à de jeunes Avocats ceux qui ont vieilli avec gloire dans cette illustre profession, sur tout lorsqu'ils ont quitté la plaidoirie, & qu'ils se sont retirés. Leur ^a maison alors devient comme l'Ecole publique de la Jeunesse qui aspire à la gloire de l'Elo-

^a Frequentabunt eius domum optimi Juvencs *oraculo petent. Hos ille formabit, quasi eloquentiore veterum, & veram eorum parens. Quintil. lib. 12, cap. 13.* dicendi viam velut ex

quence, & qui s'adresse à eux comme à des Oracles pour apprendre de leur bouche par quelle route on y peut arriver. Quintilien sut bien profiter de la bonne volonté d'Afer, & il paroît, par les questions qu'il lui proposoit, que son but étoit de se former dans ces entretiens le goût & le jugement. Il^a lui avoit demandé un jour lequel d'entre les Poètes il croioit approcher le plus près d'Homère. *Virgile*, dit Afer, *est le second, mais beaucoup plus près du premier que du troisième*. Il eut la douleur de voir ce grand homme, qui avoit fait si longtems l'honneur du Barreau, survivre à sa propre réputation, pour n'avoir pas su profiter du sage conseil^b d'Horace, & avoir mieux aimé succomber que se retirer; c'est le reproche qu'on lui fit: *malle eum deficere, quam desinere*. Domitius Afer mourut la 59^e année de l'Ere de Jesus-Christ; & Juvénal vint au monde cette même année.

Quintil. lib.
12. cap. 12.

a *Uter verbis istem, accedere; Secundus, inquit, est Virgilius, prior tamen primus quæritur.* Quintil. lib. 10. cap. 1.

b *Solve senescentem maturè sanus equum, ne*

Peccet: ad exercitum videndus, & illa ducas.

Horat. Epist. 1. lib. 1.

AN. J. C. 61. Deux ans après, Néron envoya Galba dans l'Espagne Tarraconnoïse en qualité de Gouverneur. On croit que Quintilien l'y suivit; & qu'après y avoir enseigné la Rhétorique, & exercé la profession d'Avocat pendant plus de sept ans, il revint à Rome avec lui.

AN. J. C. 68. Ce fut sur la fin de cette année-là même que Galba fut déclaré Empereur, & que Quintilien ouvrit à Rome une Ecole de Rhétorique. Il fut le premier qui l'y enseigna par autorité publique, & aux gages de l'Etat; de quoi il eut l'obligation à Vespasien. Car, ^a selon Suétone, ce Prince fut le premier qui assigna sur le Trésor public aux Rhéteurs tant Grecs que Latins des pensions qui montoient par an à douze mille cinq cens livres. Avant cet établissement il y avoit des Maîtres de Rhétorique qui l'enseignoient sans être autorisés du public. Outre ce que ces Rhéteurs recevoient du public, les ^b peres dont ils instruisoient

*Sueton. in
Vespas. c. 18.*

^a Primus è fisco Latinis Græcisque Rhetoribus | annua centena constituit.

^b Hos inter sumptus sestertia Quintiliano

Ut multum duo sufficent. Res nulla minoris
Constabit patri quam filius.

Juvenal. Satyr. 7. lib. 3.

les enfans leur donnoient une somme, que Juvénal trouve fort modique par comparaison à celles qu'ils emploioient pour des dépenses frivoles. Car, selon lui, rien ne coutoit moins à un pere que son fils, & il plaignoit tout pour son éducation : *Res nulla minoris Constabit patri quàm filius.* Cette somme montoit à deux cens cinquante livres : *Duo sestercia.* Quintilien remplit la chaire de Rhétorique pendant vingt ans, avec un applaudissement général.

Il exerça en même tems & avec un pareil succès la fonction d'Avocat, & se fit aussi un grand nom dans le Barreau. Quand on distribuoit les différentes parties d'une cause à différents Avocats, comme c'étoit autrefois la coutume, on le chargeoit pour l'ordinaire du soin d'exposer le fait, ce qui demande un esprit d'ordre & une grande netteté. Il excelloit aussi dans l'art d'émouvoir les passions ; & a il avoue, avec cet air de franchise mo-

Quintil. lib.

4. cap. 2.

Id. lib. 6.

cap. 2.

a Hæc dissimulanda mihi non fuerunt, quibus ipse, quantumcumque sum aut fui, (nam pervenisse me ad aliquod nomen ingenii credo)

frequenter motus sum, ut me non lacrymæ solum deprehenderint, sed pallor, & vero similis dolor. Quintil.

deſte qui lui étoit naturel , qu'on le voioit ſouvent , lorsqu'il plaidoit ; non ſeulement répandre des larmes , mais changer de viſage , pâlir , & donner toutes les marques d'une vive & ſincère douleur. Il ne diſſimule pas que c'eſt à ce talent qu'il devoit la réputation qu'il s'étoit faite au Barreau. En effet c'eſt par cet endroit principalement que l'Orateur ſe diſtingue , & qu'il enleve les ſuffrages.

Nous verrons bientôt combien il étoit propre pour inſtruire la Jeuneſſe , & comment il venoit à bout de ſ'en faire aimer & reſpecter. Entre pluſieurs illuſtres diſciples qui fréquentèrent ſon Ecole , Pline le Jeune eſt celui qui lui a fait le plus d'honneur par la beauté de ſon génie , par l'élégance & la ſolidité de ſon ſtile , par la douceur admirable de ſon caractère , par ſa libéralité envers les gens de Lettres , & ſur tout par ſa vive reconnoiſſance pour ſon Maître , dont il lui donnera une illuſtre preuve dans la ſuite.

Après avoir employé de ſuite & ſans interruption vingt années , tant pour inſtruire la Jeuneſſe dans l'Ecole , que pour défendre les particuliers dans le

Barreau , il obtint de l'Empereur Domitien la permission de quitter ces deux emplois également utiles & pénibles. Instruit par le triste exemple de Domitius Afer son Maître , il crut qu'il falloit songer à la retraite avant qu'elle lui devînt absolument nécessaire , & qu'il ne pouvoit mettre une fin plus honnête à ses travaux qu'en y renonçant dans un tems où on le regretteroit : *Honestissimum finem putabamus , desinere dum desideraremur* ; au lieu que Domitius avoit mieux aimé succomber sous le fardeau , que le déposer. C'est à cette occasion qu'il donne aux Avocats un sage conseil.

Quintil. lib. 12. cap. 11.

^a L'Orateur , dit-il , s'il m'en croit , battra en retraite avant que de tomber dans les pièges de la caducité , & gagnera le port pendant que son vaisseau est encore bon & entier.

Quintilien n'avoit pourtant alors A. N. J. C. 88. que quarante-six ou quarante-sept ans , qui est un âge encore verd & robuste. Peut-être que ses longs travaux avoient commencé d'affoiblir sa santé. Quoi qu'il en soit , son loisir ne fut

^a Antequam in has | tum integra nave perve-
nitatis veniat insidias , | nit. *Quintil. l. 12. c. 11.*
receptui canet , & in por-

point un loisir de langueur & de paresse, mais d'activité & d'ardeur, de sorte qu'il devint, en un certain sens, encore plus utile au Public, qu'il ne l'avoit été par tous ses travaux passés. Car enfin ceux-ci furent renfermés dans les bornes étroites d'un certain nombre de personnes & d'années, au lieu que les Ouvrages qui furent le fruit de son repos, ont instruit tous les siècles: de sorte qu'on peut dire que l'Ecole de Quintilien est demeurée ouverte depuis sa mort à tous les peuples, & qu'elle retentit encore tous les jours des admirables préceptes qu'il nous a laissés sur l'Eloquence.

AN. J. C. 89. Il commença par composer un *Traité sur les causes de la corruption de l'Eloquence*, dont on ne sauroit trop regretter la perte. Ce n'est point certainement celui que nous avons sous le titre de *Dialogue sur les Orateurs*.

Quintil. in
Præm. lib. 6.

Dans le tems qu'il commençoit cet Ouvrage, il perdit le plus jeune de ses deux fils qui n'avoit que cinq ans: & peu de mois auparavant une mort prématurée lui avoit enlevé sa femme, qui n'étoit âgée que de dix-neuf ans, & même un peu moins.

AN. J. C. 90. Quelque tems après, pressé par les

prières de ses amis, il commença son grand Ouvrage des *Institutions Oratoires*, composé de douze Livres: j'en rendrai compte dans la suite.

Il en avoit achevé les trois premiers, lorsque l'Empereur Domitien lui confia le soin de deux jeunes Princes ses petits-neveux, qu'il destinoit pour lui succéder à l'Empire. Ils étoient petits-fils de Domitille sa sœur, dont la fille, nommée aussi Domitille, avoit épousé Flavius Clémens, cousin germain de l'Empereur: elle en avoit eu les deux Princes dont il s'agit. Ce fut une nouvelle raison pour lui de redoubler ses soins pour perfectionner son travail. Il est bon de l'entendre lui-même: l'endroit est remarquable. ^a » Jusqu'ici, dit-il en s'adressant à Victorius à qui il avoit dédié son Ouvrage, » j'écrivois seulement pour vous & pour moi; & renfermant ces instructions dans notre domestique, quand elles n'auroient pas été goûtées du Public, je m'estimois trop heureux

AN. J. C. 91.

Quintil. in

Proxm. l. 4.

Sueton. in

Domit. c. 15.

<p>a Adhuc velut studia inter nos conferebamus; & si parum nostra institutio probaretur à ceteris, contenti fore domestico usu videbamus;</p>	<p>ut tui meique filii disciplinam formare, satis putaremus. Cum verò mihi Domitianus Augustus sororis suæ nepotum delegaverit curam, non</p>
---	---

» qu'elles pussent être utiles à votre
 » fils & au mien. Mais depuis que
 » l'Empereur m'a chargé de l'éduca-
 » tion de ses petits-neveux, seroit-ce
 » faire le cas que je dois de l'approba-
 » tion d'un dieu, & connoître le prix
 » de l'honneur que je viens de rece-
 » voir, que de ne pas régler sur cette
 » idée la grandeur de mon entreprise ?
 » En effet, de quelque manière que je
 » la regarde, soit du côté des mœurs,
 » soit du côté des connoissances & de
 » l'art, que ne dois-je point faire pour
 » mériter l'estime d'un si religieux
 » Censeur, & d'un Prince en qui l'é-
 » loquence suprême est jointe à la
 » suprême puissance ? Que si l'on n'est
 » point surpris de voir les plus ex-
 » cellens Poètes non seulement invo-
 » quer les Muses au commencement
 » de leur Ouvrage, mais implorer de
 » nouveau leur assistance lorsque dans
 » la suite il se présente quelque im-

satis honorem iudiciorum
 celestium intelligam, ni-
 si ex hoc quoque oneris
 magnitudinem metiar.
 Quis enim mihi aut mo-
 res excolendi sit modus,
 ut eos non immerito pro-
 baverit sanctissimus Cen-
 sor ? aut studia, ne fefel-
 lisse in his videar Princi-

pem, ut in omnibus,
 ita in eloquentia quoque
 eminentissimum ? Quod
 si nemo miratur Poëtas
 maximos sæpe fecisse, ut
 non solum initiis operum
 suorum Musas invoca-
 rent, sed proveci quoque
 longius, cum ad aliquam
 graviorem locum veni-

» portant objet à traiter ; à combien
 » plus forte raison doit-on me par-
 » donner , si , ce que je n'ai pas fait
 » d'abord , je le fais maintenant , &
 » si j'appelle à mon secours tous les
 » dieux , particulièrement celui sous
 » les auspices duquel j'écris défor-
 » mais , & qui , plus que tous les au-
 » tres , préside aux études & aux scien-
 » ces ? Qu'il daigne donc m'être fa-
 » vorable , & proportionnant ses
 » bontés à la haute idée qu'il a don-
 » née de moi par un choix si glorieux
 » & si difficile à soutenir , qu'il m'inf-
 » pire tout l'esprit dont j'ai besoin ,
 » & me rende tel qu'il m'a cru. *Et*
 » *me , qualem esse credidit , faciat.*

Il faut avouer qu'il y a , dans ce compliment , beaucoup d'esprit , de noblesse , de grandeur , surtout dans la pensée qui le termine : *Et qu'il me rende tel qu'il m'a cru.* Mais est il possible de pousser plus loin la flatterie & l'impiété , que de traiter de dieu

sent , repeterent vota , & velut nova precatioe uterentur : mihi quoque profectò poterit ignosci , si , quod in initio , cum primum hanc materiam inchoavi , non fecerim , nunc omnes in auxilium deos , ipsumque impi-

mis , quo neque præsentius aliud , neque studiis magis propitium numen est , invocem ; ut , quantum nobis expectationis adjecit , tantum ingenii aspiret , dexterque ac volens adsit , & me , qualem esse credidit , faciat.

un Prince qui étoit un monstre de vices & de cruautés? Je ne sai même si dans cette dernière pensée il y a autant de justesse que de brillant: *Et qu'il me rende tel qu'il m'a cru.* Il ne l'étoit donc pas. Et comment ce prétendu dieu a-t-il pu croire qu'il le fût? Encore si, au lieu de relever en lui la régularité & la pureté des mœurs, il s'étoit contenté de faire valoir son éloquence, & les autres talens de l'esprit dont il se piquoit, la flatterie feroit moins odieuse. C'est ainsi qu'il le loue dans un autre endroit, où il le met au-dessus de tous les Poètes. Il y a beaucoup d'apparence que ce fut pour lors que les ornemens Consulaires furent accordés à Quintilien.

Lib. 10. c. 1.

Le soin de l'éducation des jeunes Princes dont Quintilien se trouvoit chargé, ne l'empêchoit pas de travailler à son Livre des Institutions Ora-

*Quintil. in
Præm. lib. 6.*

toires. La considération du fils unique qui lui restoit, dont l'heureux naturel méritoit toute sa tendresse & toute son attention, étoit pour lui un puissant motif de hâter cet Ouvrage, qu'il regardoit comme la plus précieuse partie de l'héritage qu'il devoit lui laisser; afin, dit-il lui-même, que

si un accident imprévu enlevoit à ce cher fils son pere, il pût, même après sa mort, lui servir encore de maître & de conducteur.

Continuellement donc occupé de AN. J. C. 923
la vûe & de la crainte de sa mortalité, il travailloit jour & nuit à son Ouvrage; & il en avoit déjà achevé le cinquième Livre, lorsqu'une mort avancée lui ravit ce cher fils, qui faisoit toute sa joie & toute sa consolation. Ce fut pour lui, après la perte qu'il avoit déjà faite du plus jeune de ses fils, un nouveau coup de foudre qui l'abbattit & le renversa sans lui laisser de ressource. Sa douleur, ou plutôt son desespoir, éclata en plaintes & en reproches contre les dieux mêmes, qu'il accusa hautement d'injustice & de cruauté, déclarant qu'on voioit bien, après un traitement si cruel & si injuste que ni lui ni ses enfans n'avoient point mérité, qu'il n'y a point de Providence qui veille sur les choses d'ici bas.

De tels discours nous marquent clairement ce qu'étoit la probité payenne même la plus parfaite : car je ne sai si dans toute l'antiquité on peut trouver un homme d'un cara-

être plus doux , plus sage , plus raisonnable , plus vertueux que l'étoit Quintilien , selon les règles du paganisme. Ses Livres sont pleins d'excellentes maxîmes sur l'éducation des enfans , sur le soin que les peres & les meres doivent prendre pour les préserver des dangers du monde , sur l'attention que les maîtres doivent apporter pour conserver en eux le précieux dépôt de l'innocence , sur le généreux desintéressement que doivent faire paroître les personnes qui sont en place , enfin sur le zèle & l'amour du bien public.

Sa douleur auroit été très juste , si elle avoit été modérée : car jamais enfant ne dut être plus regretté que celui-ci. Outre les graces naturelles & les talens extérieurs , un son de voix charmant , une phisionomie aimable , une facilité surprenante à bien prononcer les deux langues comme s'il eût été également né pour l'une & pour l'autre ; il avoit les plus heureuses dispositions qu'on puisse souhaiter pour les sciences , jointes à un goût & à une inclination pour l'étude qui étonnoit ses maîtres. Mais les qualités du cœur l'emportoient sur celles de

l'esprit. Quintilien, qui avoit connu beaucoup de jeunes gens, atteste avec serment qu'il n'avoit jamais vû tant de probité, de naturel, de bonté d'ame, de douceur, & d'honnêteté, que dans ce cher fils. Il fit paroître pendant une maladie de huit mois une égalité & une fermeté d'ame, que les Médecins ne se lassoient point d'admirer, se roidissant avec force contre les craintes & les douleurs, &, sur le point d'expirer, consolant lui-même son pere, & tâchant d'arrêter ses larmes. Quel malheur que tant de belles qualités aient été perdues! mais quelle honte & quels reproches, si des enfans chrétiens étoient moins vertueux!

Après avoir fait trêve avec l'étude pendant quelque tems, Quintilien, revenu un peu à lui-même, reprit son Ouvrage; dont il dit que le Public lui devoit savoir d'autant plus de gré, que désormais il ne travailloit plus pour lui-même, ses écrits, de même que ses biens, devant passer à des étrangers. Il acheva enfin son plan en douze Livres. Il n'y avoit guères mis que deux ans: encore avoit-il employé une grande partie de ce tems-là, non à le composer actuellement,

AN. J. C. 93.
Epist. ad
Tryph. bibliop.

mais à le préparer , en amassant , par la lecture d'une infinité d'Auteurs qui avoient traité le même sujet , tous les matériaux qui devoient y entrer. Et nous avons vû combien ces deux années avoient été remplies pour lui de troubles & de tristes occupations. Il est étonnant , & presque incroyable , comment un Ouvrage si parfait a pu être composé en si peu de tems. Son ^a dessein étoit de suivre le conseil d'Horace , qui , dans son Art Poétique , recommande à ceux qui écrivent de ne pas se presser de rendre publics leurs Ecrits. Il gardoit donc les siens , afin de les revoir à loisir & à tête reposée ; de laisser passer ce premier mouvement d'amour propre & de complaisance que l'on a toujours pour ses productions ; & de les examiner , non plus en Auteur préoccupé , mais avec le sang froid d'un Lecteur. Il ne put pas résister longtemps à l'empressement & à l'avidité du Public , impatient d'avoir ses Ecrits ; & il se vit comme forcé de les lui aban-

^a *Ufus deinde Horatii consilio , qui in Arte poetica suadet , ne precipitetur editio , non ut dabam iis otium , ut refrigerato inventionis amore , diligentius repetitos tanquam lector penderem.*

donner ,

donner, se contentant de leur souhaiter un bon succès, & de recommander à son Libraire d'avoir grand soin qu'ils fussent bien exacts & bien corrects. Il dut se passer un an au moins, avant qu'ils fussent en état de paroître. Nous avons obligation à M^r. l'Abbé Gédoyne d'avoir mis le Public, par la traduction qu'il a faite de Quintilien, en état de juger du mérite de cet Auteur.

Mr. Dodwel croit que ce fut vers AN. J. C. 94. ce tems-ci que Quintilien, délivré des soins de son grand Ouvrage qu'il venoit d'achever, songea à un second * mariage, & prit pour femme la petite fille de Tutilius : c'est ainsi que l'appelle Pline le Jeune. Il en eut sur la fin de cette année une fille.

Domitien, malgré sa divinité pré- AN. J. C. 96. tendue, fut tué dans son palais par Etienne, qui s'étoit mis à la tête des Conjurés. Cet Empereur avoit fait mourir Flavius Clément, alors Consul, son cousin; & avoit banni Flavie Domitille sa nièce, femme de ce Clément. Il avoit aussi banni sainte Flavie Domitille fille d'une sœur du

* Ce second mariage | paroît assez vraisemblable.
n'est pas certain, mais

même Consul. Toutes ces personnes souffrirent pour le nom de Jesus-Christ. La mort de Clément fut ce qui avança le plus celle de Domitien, soit par l'horreur & la crainte qu'elle donna à tout le monde, soit parce qu'elle anima contre lui Etienne, affranchi, & Intendant des biens de Domitille femme de Clément, dont on l'obligeoit de rendre compte, & on l'accusoit de n'en avoir pas bien usé. Nerva succéda à Domitien, & ne régna que seize mois & quelques jours. Il eut pour successeur Trajan, qu'il avoit adopté, & qui régna vingt ans.

On ignore tout ce qui regarde Quintilien depuis la mort de Domitien, excepté le mariage de sa fille, supposé qu'il en ait eu une. Dès qu'elle fut en âge nubile, il lui donna pour époux Nonius Céler. Pline se signala dans cette occasion par une générosité & une reconnoissance, qui lui font, ce me semble, encore plus d'honneur que ses Ecrits, quelque excellens qu'ils soient. Il avoit étudié l'Eloquence sous Quintilien. Les Ouvrages qu'il nous a laissés, sont une bonne preuve qu'il fut un digne dis-

DES RHETEURS LATINS. 723
 ciple d'un si grand maître : mais le
 fait qui suit ne marque pas moins
 son bon cœur , & le souvenir tou-
 jours présent qu'il conservoit des ser-
 vices qu'il en avoit reçus. Dès qu'il
 fut que Quintilien songeoit à marier
 sa fille , il crut devoir lui témoigner
 sa reconnoissance par un petit présent.
 La difficulté étoit de le lui faire ac-
 cepter. Il lui écrivit sur ce sujet une
 Lettre , dont on ne peut trop admirer
 l'art & la délicatesse. La traduction
 que j'en insère ici , est du célèbre M^r.
 de Sacy.

Lettre de Pline à Quintilien.

„ ^a QUOIQUE vous soiez très
 „ modeste , & que vous aiez élevé
 „ votre fille dans les vertus conve-
 „ nables à la fille de Quintilien , &
 „ à la petite-fille de Tutilius : ce-
 „ pendant , aujourd'hui qu'elle épouse
 „ Nonius Céler , homme de distin-
 „ ction , & à qui ses emplois & ses
 „ charges imposent une certaine né-

<p>a Quamvis & ipse sis continentissimus , & fi- liam tuam ita institueris , ut decebat filiam tuam , Tutilii neptem : cum ta- men sit nuptura hone-</p>	<p>stissimo viro Nonio Ce- leri , cui ratio civilium officiorum necessitatem quandam nitoris impo- nit ; debet , secundum conditiones mariti , ve-</p>
---	---

» ceflité de vivre dans l'éclat , il faut
 » qu'elle régle fon train & fes habits
 » fur le rang de fon mari. Ces dehors
 » n'augmentent pas notre dignité ,
 » mais ils lui donnent plus de relief.
 » Je fai que vous êtes très riche des
 » biens de l'ame , & beaucoup moins
 » de ceux de la fortune que vous ne
 » devriez l'être. Je prends donc fur
 » moi une partie de vos obligations ;
 » & , comme un fecond pere , je
 » donne à notre chère fille cinquante
 » mille festerces. (12500 livres.)
 » Je ne me bornerois pas là , fi je n'é-
 » rois perfuadé que la médiocrité du
 » petit préfent pourra feule obtenir
 » de vous , que vous le receviez.
 » Adieu.

Cette Lettre de Pline nous apprend
 une circonftance bien glorieufe pour
 Quintilien : c'eft qu'après vingt années
 d'exercice public employées avec une
 réputation & un fuccès étonnant tant
 à enseigner la Jeunefle , qu'à plaider

ste , comitatu augeri :
 quibus non quidem au-
 getur dignitas , ornatur
 tamen & instruitur. Te
 porro animo beatissi-
 mum , modicum facul-
 tatibus scio. Itaque par-
 tem oneris tui mihi vin-
 dico , & , tanquam parens

alter puellæ nostræ , con-
 fero quinquaginta millia
 nummum : plus collatu-
 rus , nisi à verecundia tua
 sola mediocritate munus-
 culi impetrari posse con-
 siderem , ac recusares.
 Vale. *Epist.* ; 1. lib. 6.

dans le Barreau ; après un long séjour à la Cour auprès des jeunes Princes , dont l'éducation devoit lui donner , & lui avoit donné sans doute un grand crédit auprès de l'Empereur ; il n'avoit point amassé de grands biens , & étoit toujours demeuré dans une louable médiocrité. Bel exemple , mais qui est rarement imité !

Juvénal pourtant fait entendre que Quintilien étoit fort riche , & qu'il avoit un nombre considérable de forêts , d'où il tiroit sans doute un très gros revenu. *Satyr. 7 l. 32*

Unde igitur tor
Quintilianus habet saltus ?

Il faut nécessairement que ces richesses aient été postérieures au tems où Pline fit à Quintilien le présent dont il a été parlé. On croit qu'elles pouvoient être l'effet de la libéralité d'Adrien lorsqu'il fut parvenu à l'Empire , car il se déclara le protecteur des Savans. Quintilien avoit alors 76 ans. On ne fait point s'il a vécu longtemps après , & l'histoire ne nous apprend rien de sa mort. *AN. J. C 1182*

II. *Plan & caractère de la Rhétorique de Quintilien.*

ON PEUT dire que la Rhétorique de Quintilien , qu'il intitule *Institutiones Oratores* , est la plus complète que l'antiquité nous ait laissée. Son dessein est de former un Orateur parfait. Il le prend au berceau & dès sa naissance , & le conduit jusqu'au tombeau. Cette Rhétorique est renfermée en douze Livres. Dans le premier il traite de la manière dont il faut élever les enfans dès l'âge le plus tendre , puis de ce qui regarde la Grammaire. Le second expose ce qui doit se pratiquer dans l'école de Rhétorique , & plusieurs questions qui regardent la Rhétorique même , si elle est une science , si elle est utile , &c. On trouve dans les cinq Livres suivans les préceptes de l'Invention & de la Disposition. Les Livres VIII. IX. & X. renferment tout ce qui regarde l'Elocution. Le XI , après un beau chapitre où il s'agit de la manière de parler convenablement , de *apte dicendo* , traite de la Mémoire & de la Prononciation. Dans le XII , qui est peut-être le plus beau de tous , Quin-

tilien marque quelles sont les qualités & les obligations personnelles de l'Avocat comme tel, & par rapport à la plaidoirie; quand il doit quitter cette profession; & à quoi il doit s'occuper pendant sa retraite.

Un des caractères particuliers de la Rhétorique de Quintilien, est d'être écrite avec tout l'art, toute l'élégance, toute l'énergie du stile qu'il est possible d'imaginer. Il ^a savoit que les préceptes, quand on les traite d'une manière si nue & si subtile, ne sont propres qu'à dessécher l'esprit, & qu'à décharner, pour ainsi dire, le discours, en lui ôtant toute grace & toute beauté, & lui laissant seulement des os & des nerfs, qui n'en font qu'un corps maigre & sec, ou plutôt un squelette. Il ^b s'appliqua donc à faire entrer dans ses Institutions tout l'agrément dont cet Ouvrage étoit susceptible, non pas, dit-il lui-même, pour faire

^a Plerumque nudæ illæ artes, nimia subtilitatis affectatione frangunt atque concidunt quicquid est in oratione generosius, & omnem succum ingenii bibunt, & ossa detegunt: quæ ut esse & astringi nervis suis de-

bent, sic corpore operiendæ sunt. *Quintil. in Proæm. lib. 1.*

^b In ceteris admiscere tentavimus aliquid nitidis, non jactandi ingenii gratia, (namque in id eligi materia poterat uberior) sed ut hoc ipso alli-

parade d'esprit, car il pouvoit choisir un sujet qui y fût plus propre; mais afin que les jeunes gens, invités par l'attrait du plaisir, s'appliquassent plus volontiers à la lecture & à l'étude de ses préceptes, qui, dénués de grâce & d'ornement, ne manqueroient pas, en blessant la délicatesse de leurs oreilles, de rebuter aussi leur esprit. En effet, on voit dans ses Ecrits une grande richesse de pensées, d'expressions, d'images, & sur tout de comparaisons, qu'une imagination vive & ornée d'une profonde connoissance de la nature lui fournit à propos, sans jamais s'épuiser, ni tomber dans des redites ennuyeuses : comparaisons, qui jettent dans les préceptes, souvent obscurs & desagréables par eux-mêmes, une clarté & une grace qui en écartent tout ennui & tout dégoût.

Le principal but de Quintilien, dans sa Rhétorique, a été de s'op-

ceremus magis juventutem ad cognitionem eorum quæ necessaria studiis arbitrabamur, si ducti jucunditate aliqua lectionis, libentiùs discerent ea, quorum ne jeju-	na atque aïda traditio averteret animos, & aures (præsertim tam delicatas) raderet, verëbatur. <i>Quintil. lib. 3. c. 1.</i> a Quod accidit mihi, dum corruptum & pau-
---	---

poser au mauvais goût d'éloquence qui prévaloit de son tems , & de rappeler les esprits à une manière de penser & de juger plus saine , plus sévère , & plus conforme aux règles de la bonne nature. Sénèque , plus que tout autre , avoit contribué à gâter & à corrompre le jugement des jeunes Romains , & à substituer à l'éloquence mâle & robuste qui avoit régné jusqu'à lui , les mignardises , s'il est permis de parler ainsi , d'un stile chargé d'ornemens , de pensées brillantes , d'antithèses , & de pointes. Il avoit bien que ses Ecrits ne pouvoient plaire à quiconque feroit cas des Anciens : c'est pourquoi il n'avoit cessé de parler mal d'eux , & de les décrier , même les plus généralement estimés , comme Cicéron & Virgile. Il étoit venu à bout en effet d'inspirer pour eux un mépris presque universel , de sorte que , lorsque

nibus vitis fractum dicendi genus revocare ad severiora judicia contendit. *Quintil. lib. 10. c. 1.*

a Tum autem solus hic ferè in manibus adolescentium fuit. Quem non equidem omnino co-

abari exorare , sed po-

tioribus præferri non sinebam , quos ille non destitit incessere , cum diversi sibi conscius generis , placere se in dicendo posse iis , quibus illi placerent , diffideret. *ibid.*

Quintilien commença à enseigner, il ne trouva que Sénèque entre les mains des jeunes gens. Il n'entreprit pas de le leur ôter absolument, mais il ne pouvoit souffrir qu'on le préférât à des Ecrivains qui valoient sans comparaison beaucoup mieux que lui.

Au reste on ne doit pas être étonné que ce mauvais goût ait fait de si rapides progrès en si peu de tems : c'est ce qui arrive pour l'ordinaire. Il ne faut qu'un homme d'un certain caractère pour entraîner après lui tous les autres, & pour donner le ton à toute une nation. Tel étoit Sénèque.

Quintil. ibid.

Je passe ici sous silence beaucoup d'autres qualités qui le faisoient admirer : un naturel heureux, également propre à tout ; une vaste étendue de connoissances ; une étude assez profonde de la Philosophie, & une Morale remplie des principes les plus exacts & les plus solides. Pour me renfermer dans notre sujet, il avoit un esprit facile & fécond, une belle & riche imagination, une composition aisée & brillante, des pensées très solides, des expressions choisies & fort énergiques, des tours heureux

& spirituels. Mais ^a pour son stile , il étoit vicieux presque dans toutes ses parties , & d'autant plus dangereux , qu'il étoit plein de défauts agréables.

Ce stile fleuri , ce goût de pointe , d'autant plus dangereux qu'il est plus à la portée de la Jeunesse , & plus conforme à son caractère , saisit bientôt toute la Ville. Il ^b falloit que toute preuve , toute période finît par quelque pensée brillante , ou quelque tour singulier , qui frappât l'oreille , qui se fît remarquer , & qui mandiât en quelque sorte l'applaudissement.

Quintilien se crut obligé d'attaquer avec force ce mauvais goût ; & c'est ce qu'il fait dans presque tout son Ouvrage , en y établissant , sur le modèle des Anciens , les principes de la vraie & solide éloquence. Ce n'est pas , comme il le déclare souvent , & comme son stile le fait assez connoître , qu'il fût ennemi des beautés &

^a Sed in eloquendo corrupta pleraque , atque eo perniciosissima , quòd abundant dulcibus vitiis. Velles eum suo ingenio dixisse , alieno judicio.

^b Nunc illud volunt , ut omnis locus , omnis

sensus in fine sermonis feriat aures. Turpe autem ac prope nefas ducunt , respirare ullò loco qui acclamationem non petierit. *Quintil. lib. 8.*

cap. 5.

des graces du discours. Il ^a reconnoît que Cicéron même, pour défendre ses parties, emploioit des armes non seulement fortes, mais brillantes; & que dans la cause de Cornélius Balbus, où il fut souvent interrompu par les applaudissemens & les battemens de main de tout son auditoire, ce furent la sublimité, la pompe, & l'éclat de son éloquence qui attirèrent ces bruiantes acclamations. Il ajoute à ce motif, qui semble ne regarder que la réputation de l'Orateur, une réflexion bien vraie & bien sensée : c'est que la beauté du discours contribue même beaucoup au succès de la cause, parce que ceux qui écoutent volontiers se rendent plus attentifs, & deviennent plus disposés à croire ce qu'ils entendent, gagnés qu'ils sont par le plaisir, & quelquefois entraînés par l'admiration.

^a Nec fortibus modò sed etiam fulgentibus armis præliatus in causa est Cicero Corneli: qui non affectatus esset docendo Judicem tantum, & utiliter demum ac latine perspicueque dicendo, ut populus Romanus admirationem suam, non acclamatione tantum, sed etiam plausu confiteretur. Sublimitas præterea,

& magnificentia, & nitor, & auctoritas expressit illum fragorem. . . Sed ne causæ quidem parum confert hic orationis ornatus. Nam qui libenter audiunt, & magis attendunt, & facilius credunt, plerumque ipsa delectatione capiuntur, nonnunquam ipsa admiratione auferuntur. *Quintil. lib. 8. cap. 3.*

Quintilien ne rejette donc point les ornemens : mais ^a il veut que l'Eloquence , ennemie du fard & de toute grace empruntée , n'admette qu'une parure mâle , noble , & majestueuse. Il consent qu'elle brille , mais de santé , s'il faut ainsi dire , & qu'elle ne doive sa beauté qu'à ses forces & à son embonpoint. Il ^b porte ce principe si loin , que s'il falloit choisir , il aimeroit mieux la rudesse & la grossièreté des Anciens , que l'afféterie étudiée des Modernes. Mais il y a , dit-il , en cette manière un milieu qu'on peut tenir ; de même que dans nos tables & dans nos meubles il régné aujourd'hui une propreté & une élégance qui n'est point répréhensible , & dont il faut tâcher , s'il est possible , de faire une vertu.

On voit par le peu que j'ai rapporté de Quintilien , combien la lecture d'un tel Ouvrage peut être utile aux

^a Sed hic ornatus , (repetam enim) virilis , fortis , & sanctus sit : nec effeminatam levitatem , nec fucō eminentem colorem amet ; sanguine & viribus niteat. *Quintil. ibid.*

^b Et , si necesse sit , veterem illum horrorem di-

cendi malim , quàm istam novam licentiam. Sed patet media quædam via : sicut in cultu viætaque accessit aliquis citra reprehensionem nitet , quem , sicut possumus , adjiciamus virtutibus, *Ibid. cap. 5.*

jeunes gens pour leur former le jugement. Elle ne l'est pas moins par rapport aux mœurs. Il a répandu dans toute la Rhétorique des maximes admirables. J'en ai rapporté une partie dans mon Traité des Etudes.

Mais ce fond de probité , si digne par lui-même de nos éloges , se trouve deshonoré par les flateries impies de notre Rhéteur à l'égard de Domitien , & par son desespoir à la mort de ses enfans , porté jusqu'à nier la Providence. Cet exemple , & beaucoup d'autres pareils , nous apprennent ce qu'il faut penser de ces vertus payennes qui n'avoient aucune racine que dans l'amour de soi-même , & d'une religion qui ne fournissoit aucun dédommagement des pertes & des maux auxquels la vie humaine est exposée.

III. *Manière d'enseigner la Jeunesse , usitée du tems de Quintilien.*

AVANT que de terminer l'article de Quintilien , je tirerai de ses Ecrits une partie de ce qui regarde la manière d'enseigner usitée à Rome de son tems.

*Quintil. lib.
2. cap. 26*

Il paroît que c'étoit une coutume

DES RHÉTEURS LATINS. 735
assez ordinaire à Rome de ne commencer à instruire les enfans qu'à l'âge de sept ans , parce qu'on croioit qu'avant cet âge ils n'ont ni la force du corps , ni l'ouverture d'esprit , nécessaires pour apprendre.

Quintilien pense autrement , & aime mieux s'en rapporter au sentiment de Chrysippe , qui avoit fait un Traité fort étendu & fort estimé sur l'éducation des enfans. Quoique ce Philosophe donnât trois ans aux nourrices, il vouloit que dès cet âge on s'appliquât à inspirer aux enfans de bons principes de morale , & qu'on les formât insensiblement à la vertu. Or , dit Quintilien , si on peut dès lors cultiver leurs mœurs , qui empêche qu'on ne cultive aussi leur esprit ? Que veut-on que fasse un enfant depuis qu'il commence à parler ? car enfin il faut bien qu'il fasse quelque chose. Est-il à propos de l'abandonner entièrement aux discours des Gouvernantes & des domestiques ? On fait bien qu'à cet âge-là il n'est point capable ni de travail , ni d'application. Aussi , ce ne sera pas une étude , mais un jeu ; & on ne laissera pas de mettre à profit ces premiers

736 DES RHETEURS LATINS.
tems de l'enfance jusqu'à la septième
année , qui pour l'ordinaire sont
perdus, en leur apprenant mille choses
agréables , & qui sont à leur portée.

Ibid. On commençoit par l'étude de la
langue Grecque : mais celle de la lan-
gue Latine suivoit de près ; & dans
tout le reste du tems on cultivoit les
deux langues avec un égal soin. C'est
ce qui ne se pratique point assez ré-
gulièremment parmi nous ; aussi la plu-
part de nos François ne savent-ils
point leur langue naturelle par prin-
cipes.

Quand les enfans avoient appris à
bien lire , & à écrire correctement ,
on leur enseignoit la Grammaire ,
tant de la langue Latine , que de la
Grecque.

Il y avoit , pour cela , des Maîtres
particuliers , qui enseignoient à la
maison ; & d'autres Maîtres , qui en-
seignoient dans les Ecoles publiques.

Ibid. cap. 2. Quintilien examine laquelle de ces
deux manières d'enseigner est la plus
utile ; & , après avoir pesé mûrement
les raisons de part & d'autre , il se
déclare pour les Ecoles publiques. Le
chapitre où il traite cette question ,
est un des plus beaux endroits de son
Ouvrage.

La Grammaire n'étoit point regardée alors comme une occupation frivole & peu importante. Les Romains en faisoient un grand cas, & y donnoient une application particulière, persuadés que prétendre s'avancer dans les sciences sans le secours de la Grammaire, c'est vouloir élever un édifice sans fondement. Ils ne s'arrétoient pas à des minuties & à des subtilités, qui ne servent qu'à rétrécir & à dessécher l'esprit : ils en étudioient sérieusement les principes, & en approfondissoient les raisons ; car de toute la Grammaire, rien ne nuit que ce qui est inutile.

La Grammaire, c'est-à-dire l'Art d'écrire & de parler correctement, roule sur quatre principes : la raison, l'ancienneté, l'autorité, l'usage. Quintilien dit une chose admirable sur ce dernier chef, c'est-à-dire sur la coutume & l'usage. Ce ^a mot, selon lui, a besoin d'explication, & il est nécessaire de bien définir ce que l'on entend par usage. Car, si l'on prend ce mot

Ibid.

a Sed huic ipsi necessarium est juicium, constat tamen imprimis id ipsum quid sit, quod consuetudinem vocemus.

Quæ si lex eo quod plures faciunt nomen accipiat, periculosissimum dabit præceptum, non orationi modò, sed (quod

pour ce que l'on voit faire au plus grand nombre, les conséquences en seront dangereuses, non seulement pour le langage, mais, ce qui est beaucoup plus important, pour les mœurs. Car, dit-il, peut-on espérer ce bonheur, que ce qui est bien & selon les règles, soit suivi du plus grand nombre? Il raporte plusieurs coutumes très communes de son tems, qui ne devoient point être regardées comme des usages, mais comme des abus, quoiqu'elles se fussent emparées généralement de toute la ville. On appellera donc usage, en matière de langage, ce qui est reçu par le consentement de ceux qui savent bien parler; comme, en fait de mœurs, l'usage sera ce qui a l'approbation des gens de bien.

Lib. 1. cap. 5. Le soin d'apprendre aux enfans à lire & à écrire correctement, & de leur enseigner les principes des deux

<p>majus est) vitæ. Unde enim tantum boni, ut pluribus quæ recta sunt placeant? Igitur ut velli, & comam in gradus frangere, & in balneis perportare, quamlibet hæc invaserint civitatem, non erit consuetudo, quia nihil horum caret repre-</p>	<p>hensione. . . sic, in loquendo, non, si quid vitiosè multis infederit, pro regula sermonis accipendum erit. . . Ergo consuetudinem sermonis, vocabo consensum eruditorum; sicut vivendi, consensum bonorum. <i>Lib. 1. cap. 4.</i></p>
---	---

langues Grecque & Latine, étoit le premier mais non le principal devoir des Grammairiens. Ils y joignoient la lecture & l'explication des Poètes, ce qui avoit une très grande étendue, & demandoit une profonde érudition. Ils ne se contentoient pas de faire remarquer à un enfant la propriété & la signification naturelle des mots; les différens piés qui entrent dans la construction des vers; les tours & les expressions qui sont propres à la poésie; les tropes & les figures. Ils s'appliquoient principalement à montrer ce qu'il faut observer dans l'économie d'une pièce, dans les bienséances, dans les caractères; ce qu'il y a de beau dans les pensées, & dans la diction; pourquoi le stile est tantôt étendu & abondant, tantôt succinct & resserré. Ils donnoient aussi aux enfans une connoissance exacte de tout ce qui a raport, dans les Poètes, à la Fable ou à l'Histoire, sans pourtant charger leur mémoire de rien d'inutile. Du moins ce sont

a Præcipuè verò illa in- figat animis, quæ in œco- nomia virtus, quæ in decoro rerum; quid per- sonæ cuique convenerit;	quid in sensibus laudan- dum, quid in verbis; ubi copia probabilis, ubi modus.
---	---

les règles que Quintilien leur prescrivit. Il ^a compte pour une perfection dans un Grammairien , d'ignorer certaines choses , qui en effet ne méritent pas d'être sûes.

Lib. cap. 6. Les Grammairiens commençoient

aussi à former les jeunes gens à la composition , en leur faisant faire de petits récits , des fables , des narra-

Lib. 2. c. 1. tions plus étendues. Ils empiétoient quelquefois , & Quintilien s'en plaint , sur ce qui appartenoit à la Rhétorique , & faisoient composer à leurs disciples des discours , non seulement dans le genre Démonstratif , qui sembloit leur être abandonné , mais même dans le genre Délibératif.

Lib. 1. cap. 7. &c.

Dans le même tems que les jeunes gens étoient instruits dans la Grammaire , ils apprenoient aussi la Musique , la Géométrie , la Danse qui forme le corps , & l'Art de bien prononcer ; toutes choses regardées comme nécessaires à l'Orateur futur , & qui précédoient toujours l'étude de la Rhétorique.

L'âge d'entrer dans la Rhétorique n'étoit point fixé , & ne pouvoit l'être ,

^a Ex quo mihi inter | belitur , aliqua nescire.
virtutes Grammatici ha-

parce qu'il dépendoit du progrès qu'on avoit fait dans les études précédentes. Ce que l'on fait certainement, c'est que les jeunes gens y demeuroient plusieurs années: *Adulti ferè pueri ad hos praeceptores transferuntur, & apud eos juvenes etiam facti perseverant.* On peut conjecturer qu'ils entroient pour l'ordinaire en Rhétorique à treize ou quatorze ans, & qu'ils y demeuroient jusqu'à dix-sept ou dix-huit ans. Ce long espace de tems qu'ils donnoient à la Rhétorique ne doit pas nous étonner, parce qu'à Rome, aussi bien qu'à Athènes, l'éloquence ouvrant la porte aux premières dignités de la République, l'étude de cet Art y faisoit la principale occupation de la Jeunesse. Il faut se souvenir qu'on étudioit en même tems la Rhétorique sous des maîtres Grecs, & sous des maîtres Latins.

Lib. 2. c. 26

La fonction des Rhéteurs embrassoit deux parties : les préceptes, & les déclamations.

Quintilien, en plusieurs endroits de son Ouvrage, prouve l'utilité & la nécessité des préceptes : mais il est bien éloigné de croire qu'en composant on doive s'y asservir scrupuleuse-

ment, & les regarder comme des loix d'une nécessité indispensable. La Rhétorique seroit certainement quelque chose de bien aisé, si on pouvoit la renfermer dans un petit nombre de règles fixes & stables. Aussi ces règles changent-elles selon le tems, l'occasion, & la nécessité. C'est ^a pour cela que la principale partie de l'Orateur est le jugement, parce qu'il se détermine différemment selon le besoin des affaires.

Le Rhéteur dictoit ces préceptes à ses disciples, ce qui devoit emporter beaucoup de tems : car, pour l'ordinaire, les Rhétoriques étoient fort longues, comme on en peut juger par celle de Quintilien. On y traitoit souvent des matières fort abstraites, & peu propres, ce me semble, à inspirer du goût pour l'éloquence. Ce sont de ces sortes d'endroits, qu'en faveur de la Jeunesse j'ai pris la liberté de retrancher dans l'édition que j'ai donnée de ce Rhéteur. Il trouva cette coutume établie, & il ne pouvoit sagement s'en écarter. Mais il dédom-

^a Atque adeo res in oratore præcipua consilium, quia variè & ad rerum momenta convertitur. *Lib. 2. cap. 14.*

mage bien ses Lecteurs, non seulement par les beautés & les graces du stile répandues dans tous les endroits qui en étoient susceptibles, mais encore plus par les réflexions sentées dont il accompagne la plupart de ses préceptes. Et combien, lorsqu'il les expliquoit à ses disciples, la vive voix y ajoutoit-elle de force & de clarté!

Pour apprendre aux jeunes gens à mettre en pratique les préceptes qu'on leur avoit expliqués, le Maître les formoit à la composition. Ils faisoient d'abord des narrations historiques. Puis ils s'élevoient jusqu'à louer les grands hommes, & à blâmer ceux qui se sont rendus odieux par leurs méchantes actions; & quelquefois ils en faisoient le parallèle & la comparaison. Ils s'exerçoient aussi par des Lieux communs, sur l'avarice, sur l'ingratitude, & d'autres vices en général: par certaines Théses qui fournissent beaucoup à l'éloquence; par exemple, si la vie champêtre est préférable à celle qu'on mène à la ville, si l'homme de guerre acquiert plus de gloire que le Jurisconsulte.

On avoit soin aussi d'exercer leur *ibid. cap. 8.*

Lib. 2. c. 4.

mémoire. Quintilien vouloit que ce fût en leur faisant apprendre par cœur de beaux endroits choisis des Orateurs, des Historiens, & des autres Auteurs les plus estimés : les Poètes étoient réservés aux Grammairiens. Par a là, dit-il, ils se formeront le goût de bonne heure ; leur mémoire leur fournira sans celle d'excellens modèles, qu'ils imiteront même sans y penser : les expressions, les tours, les figures naîtront sous leur plume, & sortiront comme d'un trésor caché où toutes ces richesses étoient pour ainsi dire en réserve.

Lib. 2. c. 4. Par ces différens exercices, ils étoient insensiblement conduits à la composition de discours en forme, appelés Déclamations, qui faisoient la principale occupation de la Rhétorique. C'étoient des harangues composées sur des sujets feints & imaginés, à l'imitation de celles qui se font dans le barreau, & dans les délibérations publiques. Démétrius de

a Sic assuescent optimis, semperque habebunt intra se quod imitentur : etiam non sentientes, formam illam, quam mente penitus acceperint, exprimunt. Abundabunt	autem copia verborum optimorum, & compositione, ac figuris jam non quaesitis, sed sponte & ex reposito velut thesauro se offerentibus.
---	--

Phalère

Phalère fut le premier qui en introduisit l'usage chez les Grecs.

Les Déclamations étoient instituées pour disposer aux actions sérieuses du Barreau , dont elles devoient être une fidèle expression : & tant qu'elles se tinrent dans ces justes bornes , & qu'elles imitèrent parfaitement la forme & le stile des véritables plaidoiers , elles furent d'une grande utilité. En effet cette sorte de composition renfermoit toutes les parties & toutes les beautés qui se trouvent dans un discours suivi.

Mais cet exercice , si utile en lui-même , dégénéra tellement par l'ignorance & le mauvais goût des Maîtres , que les Déclamations furent une des principales causes de la ruine de l'éloquence. On choisissoit des sujets fabuleux , tout extraordinaires , & qui n'avoient aucun raport aux matières qui se traitent dans le Barreau. J'en citerai un seul exemple , qui fera juger des autres. Il y avoit une Loi qui ordonnoit qu'on coupât les mains à celui qui auroit maltraité son pere.

*Senec. De
clam. 4. l. 9.*

Qui patrem pulsaverit , manus ei præcidantur. Un Tyran , aiant fait venir dans la Citadelle un pere avec ses

deux enfans , ordonna à ceux-ci de maltraiter leur pere. L'un d'eux , pour éviter une si affreuse impiété , se précipita du haut de la Citadelle : l'autre , contraint par la nécessité , maltraita & frapa son pere ; puis il tua le Tyran , dont il étoit devenu ami , & reçut la récompense accordée par les Loix en pareil cas. Il fut ensuite appelé devant les Juges pour avoir maltraité son pere , & l'on demanda que les mains lui fussent coupées. Le pere prit sa défense. On traitoit dans les Déclamations des matières encore bien plus bisarres. Le ^a stile répondoit au choix des sujets. Ce n'étoient qu'expressions recherchées , pensées brillantes , pointes , antithèses , jeux de mots , figures outrées , vaine enflure , en un mot ornemens puérils , entassés sans jugement & sans choix.

Quintilien s'opposa de toutes ses forces à ce mauvais goût , & s'étudia

<p>a Hæc tolerabilia essent , si ad eloquentiam iuris viam facerent : nunc & rerum tumore , & sententiarum vanissimo strepitu , hoc tantum proficiunt , ut , cum in forum venerint , putent se in alium terrarum orbem delatos. Et ideo ego ado-</p>	<p>lescentulos existimo in scholis stultissimos fieri , quia nihil ex iis , quæ in usu habemus , aut audiunt , aut vident ... sed mellitos verborum globulos , & omnia dicta fastaque quasi papavere & sesamo sparsa. <i>Petron.</i></p>
--	--

in init.

à réformer les Déclamations, en les rappelant à leur première origine, & les rendant conformes à la pratique du Barreau. Ne croiant pas néanmoins devoir aller de droit fil contre le torrent de la coutume, il se relâcha en quelque chose, & céda jusqu'à un certain point. Il est beau de voir comment il justifie lui-même sa condescendance.

» ^a Quoi donc, lui disoit-on ! il ne
 » fera jamais permis à de jeunes gens
 » de traiter des sujets extraordinaires ?
 » de donner carrière à leur esprit,
 » de s'abandonner aux saillies d'une
 » imagination échauffée, & d'enfler
 » un peu leur stile & leur éloquence ?
 » Ce seroit bien le mieux, répond
 » Quintilien. Mais qu'ils s'en tien-
 » nent du moins à ce qui est hazar-
 » dé, à ce qui sent l'enflure ; & qu'ils
 » ne donnent pas dans ce qui est, à
 » des yeux un peu clairvoians, ridi-
 » cule & extravagant. Enfin, s'il faut
 » avoir quelque indulgence pour nos

^a Quid ergo ? Nunquam hæc supra fidem, & poetica (ut verè dicam) themata juvenibus pertractare permittemus, ut exparientur, & gaudeant materia, & quasi

in corpus eant ? Erat optimum. Sed certè sint grandia & tumida, non stulta etiam, & acrioribus oculis intuenti ridicula. Ac, si jam cedendum est, impleat se De-

» Déclamateurs , laissons -les se rem-
 » plir & s'enfler tant qu'ils voudront ,
 » pourvû qu'ils sachent , que comme
 » on met certains animaux à l'herbe
 » pendant un tems pour s'engraisser ,
 » & qu'ensuite , après leur avoir tiré
 » du sang , on les remet à la nourri-
 » ture ordinaire , propre à conserver
 » leurs forces ; ils doivent de même
 » se défier de leur plénitude , & en
 » retrancher les superfluités vicieuses ,
 » s'ils veulent que leurs productions
 » soient véritablement saines & vi-
 » goureuses. Autrement , à la pre-
 » mière action publique qu'ils en-
 » treprendront , on verra que cette
 » prétendue plénitude n'étoit qu'en-
 » flure & tumeur.

Avec des précautions si sages , les
 Déclamations pouvoient être fort uti-
 les aux jeunes gens. Il ne faut point
 exiger d'eux ni attendre d'abord un
 discours parfait. On doit même bien

clamator aliquando, dum
 sciat , ut quadrupedes ,
 cum viridi pabulo disten-
 ta sunt , sanguinis detra-
 ctione curantur , & sic
 ad cibos viribus conser-
 vandis idoneos redeunt :
 ita sibi quoque tenuandos
 adipos , & quicquid hu-
 moris corrupti contraxe-

rit , emittendum , si esse
 sanus ac robustus volet.
 Alioqui , tumor ille ina-
 nis primo cujusque veri
 operis conatu deprehen-
 detur. *Lib. 2. cap. 11.*

a In pueris oratio per-
 fecta nec exigi , nec spe-
 rari potest : melior autem
 est indeles læta , gencio-

augurer d'un esprit fécond & abondant, qui hazarde & fait des efforts ; dût-il quelquefois se laisser emporter. Il est bon que dans cet âge il y ait quelque chose à retrancher. Quand un jeune homme avoit bien travaillé en particulier le sujet qu'on lui avoit donné à traiter, il apportoit sa composition dans l'Ecole, & en faisoit lecture devant tous ses compagnons. Le Maître quelquefois, pour les rendre plus attentifs, & leur former le jugement, leur demandoit ce qu'ils trouvoient à louer ou à blâmer dans ce qui venoit d'être lu. Lui-même après marquoit le jugement qu'il en falloit porter, soit pour les pensées, soit pour l'expression & le tour : il indiquoit les endroits qu'il falloit ou éclaircir, ou étendre, ou abrégier, mêlant toujours quelque adoucissement ou quelque louange à sa critique, pour la mieux faire recevoir. » Pour
 » a moi, dit Quintilien, quand je
 » voiois des jeunes gens qui égaioient
 » un peu trop leur stile, & dont les

fique conatus, & vel plura justo concipiens interrim spiritus. Nec unquam me in his discendis annis offendar, si quid super-

fuerit. *Lib. 2. cap. 4.*

a Solebam ego dicere pueris aliquid ausis licentius aut laxius, laudare illud me adhuc ;

» pensées étoient plus hardies que
 » solides : Quant à présent, leur di-
 » sois-je, cela est bien ; mais il vien-
 » dra un tems que je ne vous per-
 » mettrai pas ces libertés. De la sorte,
 » ils se trouvoient flatés du côté de
 » l'esprit, sans être trompés du côté
 » du jugement.

Lorsque le jeune homme, sur les avis du Maître, avoit bien retouché sa pièce, on le préparoit à la prononcer en public ; & c'étoit là un des grands avantages de l'étude qu'on faisoit en Rhétorique, & en même tems un des plus pénibles exercices pour le Maître, comme le Poète satyrique le marque :

Juven. Sat. 7. Declamare doces, ô ferrea pectora, Vetti.

On assembloit les parens & les amis ; & c'étoit le comble de la joie pour un pere, quand il voioit son fils réussir dans ces Déclamations, qui le préparoient aux plaidoiries du Barreau, & le mettoient en état de s'y distinguer un jour avec éclat.

On a dû être étonné de n'entendre point parler, parmi les différens

venturum tempus, quo	& judicio non falleban-
idem non permetterem.	
ita, & ingenio gaudebant,	

tur. *Ibid.*

DES RHETEURS LATINS. 751
exercices de Rhétorique, de la lecture
& de l'explication des bons Auteurs,
seule capable de former parfaitement
le goût des jeunes gens, & de leur
apprendre à bien composer. *Quin-*
tilien avoue que cela manquoit de *Lib. 2. cap. 5.*
son tems, lorsqu'il commença à en-
seigner la Rhétorique. Il en sentoît
dès lors toute l'utilité, & il mit cet
exercice en pratique par rapport à
quelques jeunes gens qu'il instrui-
soit en particulier, & dont les pa-
rens lui avoient demandé en grace
de leur expliquer les Auteurs: mais,
aiant trouvé la coutume contraire
établie dans les Ecoles, il n'osa pas
s'écarter de l'ancienne manière; tant
la coutume a de force & d'empire
sur les esprits! Convaincu de l'extrê-
me importance de cette pratique pour
les jeunes gens, il la recommande
avec soin dans ses Livres de l'Institu-
tion de l'Orateur: & comme le Gram-
mairien étoit chargé de leur expliquer
les Poètes, il veut que le Rhéteur leur
donne la connoissance des Orateurs
& des Historiens, mais surtout des
Orateurs, en les lisant avec eux, &
leur en faisant sentir toutes les beau-

tés; & ^a il met cet exercice beaucoup au-dessus de tous les préceptes de Rhétorique, quelque excellens qu'ils puissent être, auxquels il préfère infiniment les exemples. Car, dit-il, ce que le Rhéteur se contente d'enseigner, l'Orateur le met sous les yeux. L'un montre aux jeunes gens la route qu'ils doivent tenir, l'autre les prend comme par la main, & les y fait entrer. *Quæ doctor præcipit, orator ostendit.*

Lib. 10. c. 1.

Je me suis peut-être un peu trop étendu sur ce qui regarde l'excellent Maître de Rhétorique dont j'ai cité plusieurs endroits, & je dois en faire des excuses aux Lecteurs. Je les prie donc de me pardonner une prédilection trop marquée pour Quintilien, qui est mon Auteur favori, & qui fait le sujet de mes leçons au Collège Roial depuis plus de quarante ans. J'avoue que je suis charmé & enchanté de la lecture de ses Livres, qui me paroît toujours nouvelle; & j'en fais d'autant plus de cas, que je ne con-

^a Hoc diligentix genus | Nam in omnibus ferè
autim dicere plus collatu- | minùs valent præcepta,
rum discantibus, quàm | quàm exempla. Lib. 2.
omnes omnium artes... | cap. 5.

DES RHETEURS LATINS. 753
nois point d'Auteur plus capable de
prémunir l'esprit des jeunes gens con-
tre le faux goût d'éloquence , qui
semble vouloir , de nos jours , pré-
valoir , & prendre le dessus.

Nous avons plusieurs Saints qui ont
enseigné la Rhétorique , & qui ont
fait beaucoup d'honneur à cette pro-
fession par leur profond savoir , &
encore plus par leur solide piété :
saint Cyprien , saint Grégoire de
Nazianze , saint Augustin , &c. Ce
dernier nous parle d'un célèbre Rhé-
teur , nommé Victorin , à qui l'on
avoit érigé une statue à Rome , où
les savantes leçons qu'il donnoit aux
enfans des plus illustres Sénateurs lui
avoient acquis une grande réputation.
Le récit touchant de sa conversion
(car il avoit renoncé courageusement
au paganisme , & s'étoit fait Chrétien)
contribua beaucoup à celle de saint
Augustin.

Confess. lib. 8. cap. 2.



CHAPITRE QUATRIÈME. DES SOPHISTES.

DANS la matière que je traite ici, j'ai tiré un grand secours de l'Ouvrage de Mr. Hardion sur *l'origine & les progrès de la Rhétorique dans la Grece*, dont il n'y a encore qu'une légère partie qui ait été donnée au Public.

Il est difficile de donner une juste idée & une exacte définition des Sophistes, parce que leur état & leur réputation ont souffert divers changemens. Ce fut d'abord un titre fort honorable. Puis, extrêmement décrié par les vices des Sophistes & par l'abus qu'ils firent de leurs talens, il devint un titre méprisable & odieux. Enfin ce même titre, comme réhabilité par le mérite de ceux qui le portoient, fut en honneur pendant une assez longue suite de siècles, ce qui n'empêcha pas qu'alors même plusieurs n'en abusassent.

Le nom de Sophistes avoit, chez les Anciens, une fort grande étendue,

& étoit donné à tous ceux qui avoient l'esprit orné de connoissances utiles & agréables , & qui faisoient part aux autres de leurs lumières soit de vive voix, soit par écrit, sur quelque science & quelque matière que ce fût. On peut juger par là combien cette qualité fut honorable dans les commencemens, & quel respect elle dut attirer à ceux qui se distinguant par un mérite particulier , s'appliquoient à former les hommes soit à la vertu , soit aux sciences, soit au gouvernement des Etats. La plus grande preuve qu'on puisse donner , dit Isocrate , de l'estime singulière qu'on avoit pour les Sophistes , c'est que Solon , qui le premier des Athéniens a eu le titre de Sophiste , fut jugé par nos ancêtres le plus digne d'être mis à la tête du gouvernement. Héródote le compte parmi les Sophistes que l'opulence de Crésus , & son amour pour les beaux-Arts , attirèrent à sa Cour.

*περί ἀριστοκρατίας.
pag. 677.*

Lib. 1. c. 29.

Lorsque par la conquête des Etats de Crésus l'Asie Mineure eut été assujettie aux armes des Perses , la plupart des Sophistes repassèrent dans la Grèce , & la ville d'Athènes devint , sous le gouvernement de Pisistrate &

de ses enfans, l'asyle & le séjour favori des Savans.

Pour bien comprendre de quel secours ils furent pour la Grèce, il n'y a qu'à se souvenir des importans services qu'ils rendirent à Périclès, j'entends pour la politique & pour le gouvernement.

*Plato in
Phadr. pag.
262.*

Tous les Arts, dont l'objet est grand & considérable, veulent dans ceux qui les cultivent un esprit de discussion, & une profonde connoissance de la nature. C'est par là qu'on s'accoutume à concevoir des pensées hautes & sublimes, & qu'on peut arriver à la perfection. Périclès joignit à d'heureuses dispositions naturelles cette habitude de méditer & d'approfondir. Etant tombé entre les mains d'ANAXAGORE qui suivoit en tout cette méthode, il apprit de lui à remonter aux principes des choses, & s'appliqua particulièrement à l'étude de la nature. L'Histoire nous apprend l'usage qu'il en fit dans une occasion où une subite éclipse de soleil avoit causé dans sa flotte une consternation générale. Anaxagore, qui étoit plein de ces matières, en faisoit le principal objet de ses conférences avec

*Plat. in Pe-
ricl. p. 154.*

Périclès, qui fut en tirer ce qui lui convenoit pour l'appliquer à la Rhétorique.

DAMON, qui prit la place d'Anaxagore auprès de Périclès; ne se donnoit que pour Musicien, mais cachoit sous ce nom & sous cette profession une profonde science. Périclès passoit les journées entières avec lui, soit pour perfectionner les connoissances qu'il avoit déjà, soit pour en acquérir de nouvelles. Damon étoit l'homme du monde le plus aimable, & en qui l'on trouvoit le plus de ressources sur quelque matière qu'on voulût le consulter. Il avoit étudié à fond la nature, & les effets des différentes espèces de Musique. Il composoit lui-même très habilement, & ses Ouvrages tendoient tous à inspirer l'horreur du vice, & l'amour de la vertu.

Plut. in Pericl. pag. 153. & 154.

Plat. in Lach. p. 180.

Quelque soin que ce Sophiste eût pris de cacher sa véritable profession, ses ennemis, ou plutôt ceux de Périclès, s'aperçurent avec le tems que sa Lyre n'étoit qu'un masque qu'il avoit pris pour se déguiser. Dès lors ils s'appliquèrent à le décrier parmi le peuple. Ils le peignirent comme un

homme ambitieux, inquiet, & qui favorisoit la tyrannie. Les Poètes Comiques les secondèrent de tout leur pouvoir par les ridicules qu'ils lui donnèrent. Enfin il fut appelé en justice, & banni du ban de l'Ostracisme. Son mérite, & son attachement pour Périclès, étoient ses plus grands crimes.

*Plut. in Pericl. p. 165.
& 169.*

*Athen. lib. 13. p. 608.
Hesych. in voce Θαρύλλια.
Suid. ibid.*

Cet illustre Athénien eut encore un autre Maître tant pour l'éloquence que pour la politique, dont le nom & la profession doivent étonner ; c'est la fameuse ASPASIE de Milet. Cette femme, célèbre par sa beauté, par son savoir, & par son éloquence, faisoit tout à la fois deux métiers bien différens, celui de Courtisane, & celui de Sophiste. Sa maison étoit le rendez-vous des plus graves personnages d'Athènes. Elle donnoit ses leçons d'éloquence & de politique avec tant de bienfaisance & de modestie, que les maris ne craignoient point d'y mener leurs femmes, & qu'elles pouvoient y assister sans honte & sans danger.

Elle avoit suivi dans sa conduite & dans ses études l'exemple d'une autre Courtisane de Milet, nommée

THARGELIE, qui par ses talens avoit mérité le titre de Sophiste, & que son extrême beauté avoit élevée au faîte de la grandeur. Dans le tems que Xerxès méditoit la conquête de la Grèce, il l'avoit engagée à faire usage de ses charmes & de son esprit pour lui gagner plusieurs villes Grecques. Elle le servit selon ses vœux. Elle fixa enfin ses courses dans la Thessalie, dont le Souverain l'épousa; & elle vécut sur le trône pendant trente ans.

Aspasie joignoit à beaucoup d'esprit & de beauté une profonde connoissance de la Rhétorique & de la Politique. Socrate (quel homme & de quelle réputation !) se glorifioit de devoir à ses instructions tout ce qu'il avoit d'éloquence; & lui attribuoit le mérite d'avoir formé les plus grands Orateurs de son tems. Il laisse même entendre dans Platon, qu'Aspasie avoit eu la meilleure part à cette Oraison funèbre que Périclès avoit prononcée à la louange des Athéniens morts les armes à la main pour la patrie, & qui parut si admirable, que, lorsqu'il eut cessé de parler, les meres & les femmes de ceux qu'il avoit

*Plat. in Me-
nex. p. 236-
249.*

loués coururent l'embrasser , & lui donnèrent des couronnes & des bandellettes comme à un Athlète victorieux.

Périclès étoit en assez mauvaise intelligence avec sa femme , & elle consentit sans peine à se séparer de lui. Après qu'il l'eut mariée à un autre , il prit en sa place Aspasia , & vécut avec elle dans la plus parfaite union. Elle étoit depuis longtems en butte aux traits satyriques des Poètes , qui dans leurs Comédies la désignoient , tantôt sous le nom d'Omphale , tantôt sous celui de Déjanire , & tantôt sous celui de Junon. Il n'est pas certain si ce fut avant ou après son mariage qu'elle fut appelée en justice pour crime d'impiété. On sait seulement que Périclès eut beaucoup de peine à la sauver , & qu'il employa , pour la justifier , tout ce qu'il avoit d'éloquence & de crédit.

Plut. in Pericl. p. 169.

Il est fâcheux qu'Aspasia ait déshonoré par l'irrégularité de ses mœurs & par sa profession de Courtisane tant de belles qualités qui la rendoient d'ailleurs si estimable , & qui , sans cette tache , auroient fait un honneur infini à son sexe. Mais elles

marquent de quoi il est capable, & jusqu'où il peut porter les talens de l'esprit, & même la science du gouvernement.

Outre Anaxagore, Damon, & Aspasia, qui avoient été les principaux Maîtres de Périclès pour la politique & pour l'éloquence, il avoit encore attiré chez lui quelques autres Sophistes d'une grande réputation. On voit, par cette conduite, quel cas & quel usage les plus grands hommes de l'antiquité faisoient des sciences, qu'ils étoient bien éloignés de regarder comme un simple amusement, propre tout au plus à satisfaire la curiosité de l'esprit par de rares connoissances, mais incapable de former les hommes au gouvernement des Etats.

Les honneurs extraordinaires rendus aux Sophistes dans toute la Grèce, marquent combien ils y étoient estimés & considérés. Quand ils arrivoient dans une ville, on alloit en foule au devant d'eux, & l'entrée qu'ils y faisoient avoit un air de triomphe. On les gratifioit du droit de bourgeoisie, on leur accordoit toutes sortes d'immunités, on leur

*S. Chrysost.
in Epist. ad
Ephes.*

Eunapius.

érigéoit des statues. Rome en éleva une à l'honneur du Sophiste Procrésé, qui y étoit allé par l'ordre de l'Empereur Constant. On ne peut rien imaginer de plus glorieux ni de plus flatteur que l'Inscription de cette statue : REGINA RERUM ROMA REGI ELOQUENTIÆ, c'est-à-dire : *Rome la Reine du monde au Roi de l'éloquence.*

L'expérience qu'on avoit faite dans la plupart des villes du secours dont étoient les Sophistes pour ceux qui étoient chargés du maniement des affaires publiques, & surtout pour l'instruction de la Jeunesse, leur attira toutes ces marques glorieuses d'estime & de distinction. D'ailleurs on ne peut pas dissimuler que plusieurs d'entr'eux avoient beaucoup d'esprit, qu'ils avoient acquis par leur travail une grande étendue de connoissances, & qu'ils se distinguoient d'une manière particulière par le talent de la parole. Les plus célèbres, & qui parurent du tems de Socrate, sont Gorgias, Tisias, Protagore, Prodicus.

GORGIAS est surnommé *le Léontin*, parce qu'il étoit de Léonte.

ville de Sicile. Ses citoyens , qui étoient en guerre avec ceux de Syracuse , le députèrent comme le plus habile Orateur qui fût parmi eux , pour implorer le secours des Athéniens. Il charma les Athéniens par son éloquence , & en obtint tout ce qu'il demandoit. Comme elle étoit nouvelle pour eux , elle les éblouit par l'éclat des mots , des pensées , des tours , des figures ; & ^a par ces sortes de périodes artistement travaillées , & pour ainsi dire tirées au cordeau ; dont les membres , par une disparité & une ressemblance étudiées , se répondent les uns aux autres avec une entière justesse , & forment une cadence mesurée & compassée qui flatte agréablement l'oreille. Ces sortes de gentillesse , car on peut bien les appeler ainsi , se pardonnent quand elles sont rares , & ont même de la grace quand on en use sobrement , comme fait Cicéron. Mais Gorgias s'y

*Diod. l. 12,
pag. 106.*

a Paria paribus adjuncta , & similiter definita ; itemque contrariis relata contraria , quæ sua sponte , etiamsi id non agas , cadunt plerumque numerosè , Gorgias primus invenit ; sed

his est usus intemperanter. *Orat. n. 175.*

Gorgias avidior est generis ejus , & his festivitibus (sic enim ipse censet) insolentiùs abutitur.

Ibid. n. 176.

livroit sans retenue. Tout étoit brillant dans son stile, & l'art s'y montrait par tout à découvert. Il alla en faire parade sur un plus grand théâtre, c'est-à-dire aux Jeux Olympiques, & ensuite aux Jeux Pythiens; & il y fut également admiré de toute la Grèce. On lui a prodigué partout les plus grands honneurs, & on alla jusqu'à lui ériger à Delphes une statue d'or, ce qui n'avoit encore été accordé à personne.

1. *De Orat.*
n. 103.

Gorgias fut le premier qui osa se vanter dans un nombreux auditoire, qu'il étoit prêt à répondre sur quelque matière qu'on voulût lui proposer: ce qui devint fort commun dans la suite. Crassus a raison de se moquer d'une si forte vanité, ou plutôt, comme il l'appelle lui-même, d'une si ridicule impudence.

De Senect.
n. 13.

Il vécut jusqu'à cent sept ans, sans jamais interrompre ses études: & sur ce qu'on lui demandoit comment il pouvoit soutenir une si longue vie, il répondit que sa vieillesse ne lui avoit jamais donné aucun sujet de plainte.

a Gorgias tantus honos | phis, non inaurata sta-
habitus est à tota Græcia, | tua sed aurea statueretur.
soli ut ex omnibus, Del- | 3. *De Orat.* n. 127.

Entre ses disciples, Isocrate est le plus illustre, & celui qui lui a fait le plus d'honneur.

TISIAS étoit compatriote de Gorgias : il lui fut même donné pour adjoint, selon quelques-uns, dans la Députation vers les Athéniens. Il s'en fit aussi beaucoup estimer. Il eut pour disciple Lysias, fameux Orateur, dont je parlerai dans la suite.

PROTAGORE, d'Abdère en Thrace, étoit du même tems que Gorgias, & peut-être même un peu antérieur. Il étoit aussi du même goût, & eut, comme lui, beaucoup de réputation pour l'éloquence. Il l'enseigna pendant quarante ans, & amassa dans cette profession des sommes plus considérables que jamais n'auroit pu faire ni Phidias, ni dix autres Statuaires aussi habiles que lui. C'est ainsi que s'explique Socrate dans Platon.

Aulu-Gelle rapporte un procès fort singulier entre ce Protagore & un de ses disciples. Celui-ci, qui s'appelloit Evalthe, pressé d'un vif desir de se rendre un célèbre Avocat, s'adresse à Protagore. On convient du prix, car c'étoit toujours par où ces sortes de

*Pausan. lib.
6. pag. 376.*

*Plat. in Me-
non. pag. 91.*

Lib. 5. c. 102

Maîtres commençoient; & le Rhéteur s'engage à révéler à Evalthe les plus secrets mystères de l'éloquence. Le Disciple, de son côté, paie sur le champ la moitié du prix convenu, & remet le paiement de l'autre jusqu'après le gain de la première cause qu'il plaidera. Protagore, sans perdre de tems, étale tous ses préceptes, & après un grand nombre de leçons prétend avoir mis son Disciple en état de briller dans le Barreau; & le presse d'y faire essai de son savoir. Evalthe, soit timidité ou autre raison, traîne toujours en longueur, & s'obstine à ne point exercer son nouveau talent. Le Rhéteur, las d'un refus si opiniâtre, le traduit devant les Juges. Là, sûr de la victoire, quel que puisse être le jugement, il insulte au jeune homme. Car, lui dit-il, si la sentence m'est favorable, elle vous oblige de me paier: si elle m'est contraire, elle vous fait gagner votre première cause, & vous rend aussitôt mon débiteur par la loi de notre convention. Il croioit l'argument sans réplique. Evalthe n'en fut point effraïé, & répliqua sur le champ: J'accepte l'alternative. Si l'on juge pour moi, vous perdez votre

cause : si l'on prononce en votre faveur , la convention m'absout ; je perds ma première cause , & dès là je suis quitte. Les Juges embarrassés par cette captieuse alternative , laissèrent la question indécise , & firent vraisemblablement repentir Protagore d'avoir si bien instruit son disciple.

PRODICUS de l'île de Cée l'une *Suidas.*
des Cyclades , contemporain de Démocrite & de Gorgias , & disciple de Protagore , a été l'un des plus célèbres Sophistes de la Grèce. Il fleurissoit dans la 86^e Olympiade ; & il eut , entr'autres disciples , Euripide , Socrate , Thérémène , & Isocrate.

Il ne dédaigna point d'enseigner en particulier dans Athènes , quoiqu'il y fût avec le caractère d'Ambassadeur de la part de ses compatriotes , qui lui avoient déjà conféré plusieurs autres emplois publics , & quoique la grande approbation que sa harangue avoit obtenue des Athéniens le jour de son audience publique , semblât devoir l'engager à n'exercer son talent qu'en de pareilles occasions. Platon insinue que l'envie de gagner de l'argent porta Prodicus à tenir Ecole. Il en gagna beaucoup effectivement à

*Philosfr. in
vit. Sophist.
lib. 1.*

ce métier. Il alloit de ville en ville faire parade de son éloquence; & quoiqu'il le fit d'une façon mercenaire, il ne laissa pas de recevoir de grands honneurs à Thèbes, & de plus grands encore à Lacédémone.

On a fort parlé de sa Déclamation à cinquante dragmes, qui fut ainsi nommée, à ce que disent quelques Savans, parce que chaque Auditeur étoit obligé de lui paier cinquante dragmes, qui font vingt-cinq livres de notre monnoie. C'étoit acheter bien cher le plaisir d'entendre une harangue. D'autres l'entendent d'une leçon, & non

In Cratyl.
pag. 354.

d'une Harangue. Socrate, dans un Dialogue de Platon, se plaint, avec son air moqueur, de n'être pas en état de bien discourir sur la nature des noms, parce qu'il n'avoit pas ouï la * leçon à cinquante dragmes, qui, selon Prodicus, instruisoit de tout ce mystère. En effet ce Sophiste avoit des discours à tout prix, depuis deux oboles jusqu'à cinquante dragmes. Quoi de plus sordide ?

* τὴν πεντή-
κοντάδραχμον
ἐπιδείξιν.

Id. in A-
xiach. p. 366.

La fiction de Prodicus, dans laquelle il suppose que la Vertu & la Volupté, déguisées en femmes, se présentèrent à Hercule, & tâchèrent

à l'envi chacune de l'attirer à soi, a été justement relevée par plusieurs Auteurs. Xénophon l'a exposée avec beaucoup d'étendue & d'ornement; & cependant il dit qu'elle étoit bien plus longue & plus ornée dans l'Ecrit même que Prodicus avoit composé au sujet d'Hercule. Lucien l'a ingénieusement imitée.

Lib. 2. Memorab. pag. 737-740. Ci. Off. lib. 1. n. 118.

Les Athéniens firent mourir notre Sophiste comme corrupteur de la Jeunesse. Il y a apparence qu'il fut accusé d'enseigner à ses Disciples l'irréligion.

Suid.

LA REPUTATION de ces Sophistes ne se soutint pas longtemps. J'ai fait voir, dans la vie de Socrate, comment ce grand homme, qui se crut obligé, en bon citoyen, de détromper le Public à leur égard, réussit à les faire connoître pour ce qu'ils étoient en leur ôtant le masque qui couvroit tous leurs défauts. Il les interrogeoit dans des conférences publiques, avec un air de simplicité & presque d'ignorance, qui cachoit un art infini, comme un homme qui cherchoit à s'instruire lui-même & à profiter de leurs lumières; & les conduisant de proposition en proposition, dont ils

ne prévoioient pas la conclusion ni les suites, il les faisoit tomber dans des absurdités, qui rendoient sensible & faisoient toucher au doigt la fausseté de tous leurs raisonnemens.

Deux choses principalement contribuèrent à les faire tomber dans un décri presque général. Ils se donnoient pour des Orateurs parfaits, qui seuls possédoient le talent de la parole, & qui avoient porté l'Eloquence au plus haut degré où elle pût arriver. Ils se faisoient honneur de pouvoir parler sur le champ & sans aucune préparation sur quelque sujet qu'on leur proposât. Ils se vantoient, de donner à leurs auditeurs telle impression qu'il leur plaisoit; ^a d'enseigner comment on pouvoit rendre bonne la plus mauvaise cause du monde; & ^b de faire paroître, par la force du discours, les plus petites choses grandes, & les plus grandes petites. C'est ce que Platon dit de Gorgias & de Tisias. Ils étoient également prêts à soutenir

^a Docere se profitabantur, arrogantibus sanè verbis, quemadmodum causa inferior (ita enim loquebantur) dicendo fieri superior pos-

set. *In Brut. n. 30.*

^a Τὰ σμικρὰ μεγάλα, καὶ τὰ μεγάλα σμικρὰ φαίνεται πρῶτον διὰ τῶμων λόγων.
In Phædro, pag. 267.

le pour & le contre sur quelque matière que ce fût. Ils ne comptoient le vrai pour rien dans leurs discours ; ils faisoient servir les tours de leur éloquence , non à prouver & à faire aimer la vérité , mais à un pur jeu d'esprit , & à donner au faux les couleurs du vrai , & au vrai celles du faux.

Le grand théâtre où ils cherchoient à briller , étoit les Jeux Olympiques. Là , comme je l'ai déjà dit , en présence d'un nombre infini d'auditeurs rassemblés de toutes les parties de la Grèce , ils étaloient avec affectation tout ce que l'éloquence a de plus pompeux. Peu attentifs à la solidité des choses , ils emploioient ce qu'il y a de plus éclatant & de plus capable d'éblouir , se proposant pour unique but de plaire à la multitude , & d'enlever ses suffrages. Et cela ne manquoit pas d'arriver , leurs discours étant suivis d'un applaudissement général. On sent bien , sans que je le marque , où une telle affectation pouvoit les mener , & combien elle étoit propre à ruiner le goût de la bonne & saine éloquence.

C'est ce que Socrate ne cessoit de

représenter aux Athéniens , comme on le voit dans plusieurs Dialogues où Platon le fait parler sur ce sujet. Car il ne faut pas s'imaginer , quand il attaque & décrie la Rhétorique , comme il le fait souvent , que ce soit à la bonne & véritable Rhétorique qu'il en veuille. Il en faisoit tout le cas qu'elle mérite , mais il ne pouvoit souffrir l'abus indigne qu'en faisoient les Sophistes , ni applaudir avec la multitude ignorante à des discours qui n'avoient nulle solidité & nulle beauté réelle. Car , au lieu que l'Eloquence , comme une Reine majestueuse , a des ornemens pompeux & éclatans , propres à relever sa dignité , mais qui n'ont rien d'affecté , & ne sortent jamais du naturel : les Sophistes lui prétoient une parure étrangère , molle , efféminée , comme à une Courtisane , qui tire toutes ses graces du fard , qui n'a qu'une beauté empruntée , & qui fait tout au plus charmer les oreilles par le son d'une voix douce & mélodieuse. C'est l'idée que nous donnent , conformément à Socrate , Quintilien & S. Jérôme de l'éloquence des Sophistes , & je ne crains point qu'on me sache mauvais

gré de rapporter ici leurs propres termes. *Quapropter eloquentiam, licet hanc (ut sentio enim dicam) libidinosam resupina voluptate auditoria probent, nullam esse existimabo, quæ ne minimum quidem in se indicium masculini & incorrupti, ne dicam gravis & sancti viri, ostendet... Quasi ad Athenæum & ad auditoria convenitur, ut plausus circumstantium suscitentur, ut oratio Rhetorica artis fucata mendacio; quasi quadam meretricula procedat in publicum, non tam eruditura populos, quam favorem populi questura, & in modum psalterii & tibia dulce canentis sensus demulceat audientium.* Les personnes de bon sens, averties par les fréquentes remontrances de Socrate, sentirent bientôt le faux de cette éloquence, & rabbattirent beaucoup de l'estime qu'ils avoient conçue pour les Sophistes.

Quintil. lib.
5. cap. 13.

S. Hieron.
Præf. in lib.
3. Comment.
ad Galat.

Une seconde raison acheva de les décrier : ce furent les défauts & les vices qu'on remarqua dans leur conduite. Ils étoient fiers, arrogans, orgueilleux, pleins de mépris pour les autres, & d'estime pour eux-mêmes. Ils se vantoient d'être les seuls qui entendissent & qui fussent en état de

bien enseigner aux jeunes gens les préceptes de la Rhétorique & de la Philosophie. Ils promettoient aux parens , avec un air d'assurance ou plutôt d'impudence , de réformer parfaitement les mœurs corrompues de leurs enfans , & de leur donner en peu de tems toutes les connoissances nécessaires pour remplir les plus importantes places de l'Etat.

Ils ne faisoient pas tout cela gratuitement , & ne se piquoient pas de générosité. Leur défaut dominant étoit l'avarice , & un desir insatiable d'amasser des richesses. On pourroit leur appliquer un bon mot , dit à l'occasion * d'Apollone Philosophe Stoïcien, que l'Empereur Antonin fit venir d'Orient pour être Précepteur de Marc Aurèle qu'il avoit adopté. Il amena avec lui à Rome plusieurs autres Philosophes ; tous Argonautes , disoit un Cynique de ce tems-là , & bien dis-

Incian.

Démonax.

* C'est ce même Apollone , qui étant arrivé à Rome , refusa d'aller au Palais , disant que c'étoit au Disciple à venir trouver son Maître. Antonin ne fit que rire de la sorte fierté & du travers d'esprit bizarre de ce Stoïcien , qui avoit bien voulu venir d'Orient à Ro-

me , & qui étant à Rome ne vouloit pas aller de sa maison jusqu'au Palais , & il laissa aller M. Aurèle l'écouter chez lui. Ce Prince continua d'y aller recevoir ses leçons , même depuis qu'il fut élevé à la dignité Impériale.

posés à chercher la toison d'or. Les Sophistes vendoient bien cher leurs leçons, & comme ils avoient trouvé le moien d'amorcer les parens par de magnifiques promesses, & qu'on étoit infatué de leur savoir & de leur mérite, ils les rançonnoient hardiment, & mettoient à profit le vif desir qu'ils rémoignoient de bien élever leurs enfans. Protagore ^a prenoit de ses Disciples pour leur apprendre la Rhétorique cent mines ou dix mille dragmes, c'est-à-dire cinq mille livres. Gorgias, au raport de Diodore de Sicile & de Suidas, exigeoit la même somme. Il en couta autant à Démosthène pour recevoir les leçons du Rhéteur Ilee.

*Diod. l. 12.
pag. 106.
Plur. in Iso.*

Le parfait desintéressement de Socrate qui étoit sans héritage & sans revenu, faisoit encore sentir davantage, par le contraste, la sordide avidité des Sophistes, & étoit une censure continuelle de leur conduite, plus forte que tous les reproches les plus vifs qu'il auroit pu leur faire.

Malgré ces défauts, qui étoient personnels à plusieurs d'entr'eux, car

^a A Protagora decem milibus denariorum didicisse artem quam edidit, Evathlus dicitur. *Quintil. lib. 2. cap. 1.*

quelques-uns s'en sauvèrent, il faut reconnoître que les Sophistes ont rendu de grands services au Public pour l'avancement des Sciences, dont ils furent comme les dépositaires pendant la durée de plusieurs siècles.

Plusieurs villes de la Grèce & de l'Asie, où l'on alloit de différens pays puiser comme dans la source toutes les sciences, ont fourni dans tous les tems des Sophistes d'une grande réputation. Pour abrégér & finir cet Article, je ne parlerai que d'un seul de ces Sophistes: c'est le célèbre Libanius.

1^{re}. in vit. Sna. LIBANIUS étoit né d'une bonne famille d'Antioche. Il étudia à Athènes, où il passa environ quatre ans. *▲ N. J. C. 339.* Il y fut nommé par le Proconsul pour enseigner la Rhétorique à l'âge de vingt-cinq ans: mais cette nomination n'eut pas de lieu. Il étoit très zélé partisan & défenseur du paganisme, ce qui le fit dans la suite particulièrement considérer par Julien l'Apostat. Il s'acquit beaucoup d'estime par son esprit & par son éloquence.

Il se distingua principalement à Constantinople & à Antioche. Il professa dans la première de ces deux

villes pendant quelques années à différentes reprises. C'est là qu'il forma une liaison particulière avec S. Basile. Ce Saint, avant que d'aller à Athènes, passa à Constantinople : & comme cette ville fleurissoit alors par un grand nombre de Sophistes & de Philosophes très excellens, la vivacité & la vaste étendue de son esprit lui fit enlever en peu de tems ce qu'ils avoient de meilleur. Libanius, dont il paroît qu'il s'étoit rendu le disciple, le respectoit déjà tout jeune qu'il étoit, à cause de la gravité de ses mœurs digne de la sagesse des vieillards : ce qu'il admiroit d'autant plus, dit-il, qu'il vivoit dans une ville où tous les attrails de la volupté se trouvoient en abondance. Quand il eut appris que ce Saint, malgré sa grande réputation, avoit pris le parti de la retraite, il ne put, tout payen qu'il étoit, ne point admirer une action si généreuse, qui égaloit tout ce que ses Philosophes avoient jamais fait de plus grand. Dans toutes les Lettres que lui écrit saint Basile, on voit l'estime singulière qu'il faisoit de ses Ouvrages, & la tendresse qu'il avoit pour sa personne. Il lui adressoit tous

S. Greg.
Naz. orat.
20. p. 3250.
AN. J. C. 351.

Epist. Libani

les jeunes gens de Cappadoce qui avoient dessein de s'avancer dans l'éloquence , comme au plus habile Maître de Rhétorique qui fût alors ; & ils en étoient reçus avec une distinction particulière. A l'occasion de l'un de ces jeunes gens qui étoit mal partagé du côté des biens de la fortune, Libanius dit une chose qui doit lui faire beaucoup d'honneur : c'est qu'il ne considéroit point dans ses Disciples les richesses , mais la bonne volonté ; que s'il trouvoit un jeune homme pauvre , qui montrât un grand desir d'apprendre , il le préféroit sans hésiter à tous les plus riches ; & ^a qu'il étoit fort content , lorsque ceux qui ne pouvoient rien donner , étoient avides de recevoir. Il ajoute qu'il n'avoit pas eu le bonheur de rencontrer de tels maîtres. En effet , le désintéressement n'étoit pas la vertu des Sophistes. Ceux qui sont chargés de la profession d'enseigner , savent qu'ordinairement le fonds le plus fertile en mérite est la pauvreté.

Il écrit à Thémistius , célèbre Sophiste que ses talens & sa sagesse élevèrent aux premières charges de l'E-

^a Ἀπὸ τῆς μὴ δυνάμεως δόταις, τὸ βελτιοῦται λέγει.

tat, d'une manière qui montre que Libanius avoit de la noblesse de sentiment, & qu'il étoit touché de l'amour du bien public. » Je ne vous » félicite point, lui dit-il, sur ce que » le gouvernement de la Ville vous » a été donné, mais je félicite la » Ville sur le choix qu'elle a fait de » votre personne pour cette importante place. Vous n'avez pas besoin » de nouvelles dignités, mais elle a » grand besoin d'avoir un Gouverneur tel que vous.

Il seroit à souhaiter que Libanius eût été aussi irrépréhensible pour les mœurs, qu'estimable pour son caractère d'esprit, & pour son éloquence. On lui a reproché aussi d'être trop plein d'estime pour lui-même, & trop grand admirateur de ses propres Ouvrages. Cela doit moins étonner. On pourroit presque dire que la vanité étoit la vertu du paganisme.

Libanius passa les trente-cinq dernières années de sa vie à Antioche, depuis l'an 354 jusques vers 390, & y professa la Rhétorique avec un grand succès. Le Christianisme lui fournit encore dans cette ville un illustre disciple en la personne de saint Jean

*Isid. Pelus.
lib. 2. Ep. 42.*

*Sozom. lib.
3. cap. 2.*

Chrysoſtome. Sa mere, qui n'épargnoit rien pour le bien élever, l'envoia à l'école de Libanius, le plus habile & le plus renommé des Sophiſtes qui enſeignoient alors à Antioche, pour s'y former à l'éloquence ſous un ſi excellent Maître. Ses Ouvrages, qui l'ont fait appeller *Bouche d'or*, attellent le progrès qu'il y fit. Il fréquenta d'abord le Barreau, plaida quelques cauſes, & fit des Déclamations publiques. Il en envoya une à Libanius, qui étoit un éloge des Empereurs : & Libanius, en l'en remerciant, lui dit que lui & pluſieurs perſonnes de Lettres à qui il l'avoit fait voir, l'avoient admiré. On aſſure que quelques amis demandant à ce Sophiſte qui étoit près de mourir, qui il vouloit avoir pour ſucceſſeur de ſa chaire, il répondit qu'il eût choiſi notre Saint, ſi les Chrétiens ne le lui euſſent enlevé : mais ſon Ecolier avoit bien d'autres vûes.

S'il faut juger du Maître par ſes Eleves, & de ſon mérite par leur réputation, les deux Diſciples de Libanius que je viens de citer, quand ils ſeroient les ſeuls, devroient lui faire un grand honneur. En eſſet il paſſoit

dans l'esprit de tout le monde pour un excellent Orateur. Eunape dit que tous ses termes sont choisis & élégans, & que tout ce qu'il a écrit a une douceur & un agrément qui attire, avec une gaieté & une espèce d'enjouement qui lui sert de sel. *Eunap. cap. 14.*

Libanius a laissé une infinité d'Ecrits, qui consistent en Panégyriques, en Déclamations, & en Lettres. De tous ses Ouvrages, les Lettres ont toujours été le plus estimé.

Fin de la II. Partie du Tom. XI.





TABLE
DU ONZIÈME VOLUME.
SECONDE PARTIE.

SUITE DU LIVRE
VINGT-TROISIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

ARTICLE V.	<i>Des Batailles.</i>	435
	§. I. <i>C'est du Général principalement que dépend le succès des batailles.</i>	Ibid.
§. II.	<i>Soin de consulter les dieux & de haranguer les troupes avant le com- bat.</i>	438
§. III.	<i>Manière de ranger les armées en bataille, & de donner le com- bat.</i>	450
§. IV.	<i>Punitions. Récompenses. Trophées. Triumphes.</i>	463
§. V.	<i>Etablissement de l'Hôtel Roial des Invalides.</i>	495
CHAP. II.	<i>Des Sièges de villes.</i>	501
ART. I.	<i>Des anciennes Fortifications.</i>	502

T A B L E.

ART. II. <i>Des machines de guerre.</i>	507
§. I. <i>La Tortue.</i>	Ibid.
§. II. <i>Catapulte. Baliste.</i>	510
§. III. <i>Le Béliér.</i>	512
§. IV. <i>Tours mobiles.</i>	516
ART. III. <i>Attaque & défense des places.</i>	518
§. I. <i>Lignes de circonvallation & de contrevallation.</i>	Ibid.
§. II. <i>Approches du camp au corps de la place.</i>	521
§. III. <i>Moyens dont on se servoit pour réparer les brèches.</i>	530
§. IV. <i>Attaque & défense des places par les machines.</i>	532
CHAP. III. <i>De la Marine des Anciens.</i>	542

LIVRE VINGT-QUATRIÈME.

A V A N T - P R O P O S. 565

CHAP. I. D ES GRAMMAIRIENS.	569
ART. I. <i>Grammairiens Grecs.</i>	580
ART. II. <i>Grammairiens Latins.</i>	598
<i>Courtes Réflexions sur le progrès & l'altération des Langues.</i>	601
CHAP. II. <i>Des PHILOLOGUES.</i>	612
CHAP. III. <i>Des RHETEURS.</i>	647

T A B L E.

ART. I. <i>Des Rhéteurs Grecs.</i>	650
ART. II. <i>Des Rhéteurs Latins.</i>	663
CHAP. IV. <i>Des SOPHISTES.</i>	753

Fin de la Table de la seconde Partie
du Tome XI.

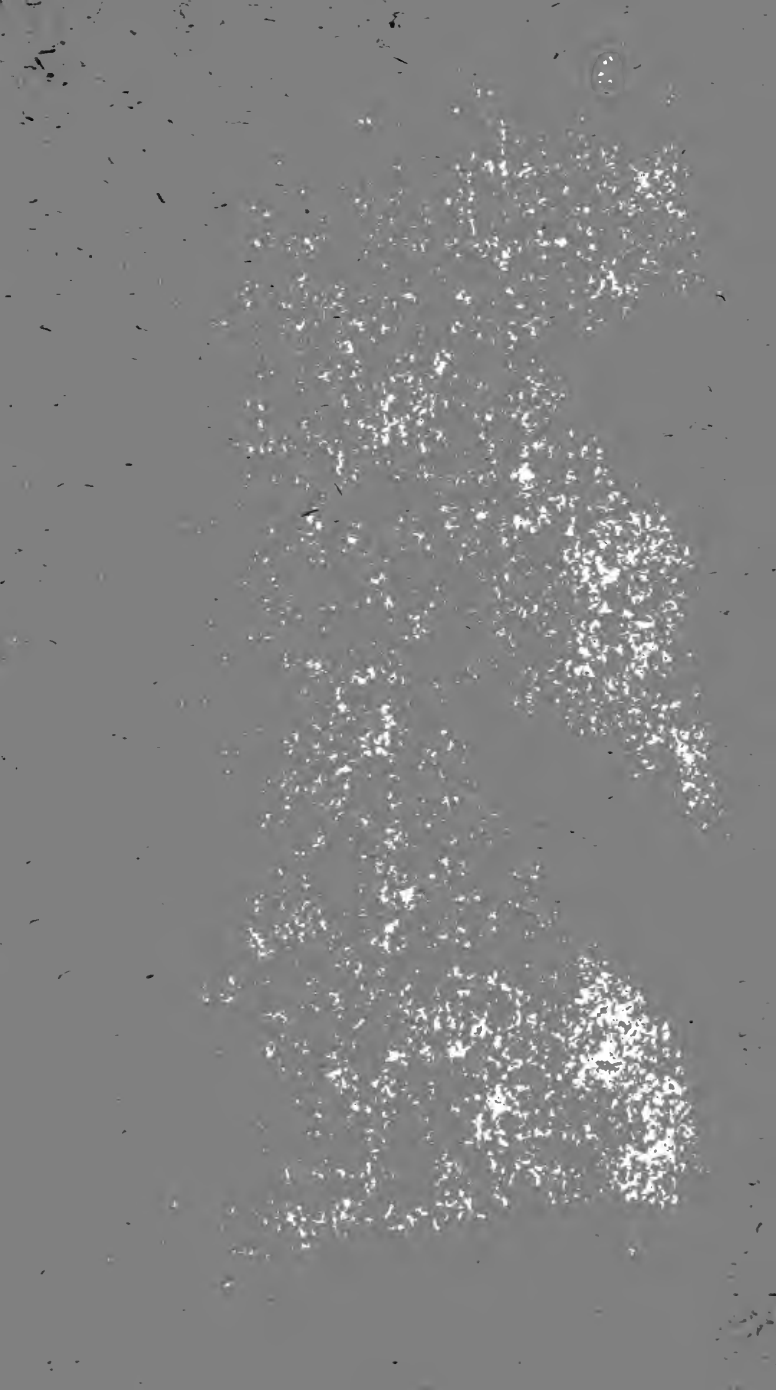
*Fautes à corriger dans cette seconde
Partie.*

PAge 490. ligne 3. cet honneur. *lis.* l'honneur du triomphe.

Pag. 512. l. 19 & 20. qui lui emporta la tête à 375 pas de là. *Il vaut mieux supposer que la pierre qui emporta la tête de cet homme fut lancée par une machine distante de 375 pas ; & le grec semble demander ce sens , quoique les Interprètes l'expliquent autrement : τὸ κρανίον ἀπὸ τριῶν ἑσφενδονήθη σταδίων.*

Ibid. à la marge. Lib. 3. cap. 7. *lis.* cap. 17.

Pag. 529. à la marge. Liv. lib. 33. n. 42. *lis.* Liv. lib. 5. n. 19.



**La Bibliothèque
Université d'Ottawa**

Échéance

Celui qui rapporte un volume
après la dernière date timbrée
ci-dessous devra payer une amen-
de de cinq cents, plus deux cents
pour chaque jour de retard.

**The Library
University of O**

Date due

For failure to return
or before the last date
below there will be a
cents, and an extra charge
cents for each additional

